N° 792 42e Année Tome CCXXVIII 15 Juin 1931

MERCVRE

DE

FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



—

PRIX DU NUMÉRO

France, 5 fr. — *Étranger* : 1/2 tarif postal, *5 fr. 75* ; plein tarif *6 fr. 50*

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

OUILLOT

R-BOISSIÈRE

CIAL sensationnel :

S

ÈRES

UERRE

IGENCE SERVICE ". — POURQUOI LA GUERRE DURA L'AUTRICHE ÉTAIT-ELLE POSSIBLE EN 1917? — LE X FUT-IL ASSASSINÉ PAR LES JÉSUITES ALLEMANDS? S MYSTÉRIEUX : BOLO PACHA; RASPOUTINE; MATA-IAROFF, ETC., ETC.

on originale de luxe à **30** fr.

isien « LE CRAPOUILLOT » :

épuisée). — **LES ALLEMANDS** (grand reportage de GAL-fr. — **LES AMÉRICAINS** (reportage de CLAUDE BLAN-: **12** fr. et une édition de luxe à **30** fr. — **LE JARDIN** **0** fr. et sur couché à **50** fr. avec 10 hors-texte.

---

ris 417-26). *Abonnement 1931* (12 nos) : France et colonies : **75** fr. nies : **75** fr. — Etranger : **115** fr. (et 1/2 tarif postal : **95** fr.) s : **240** fr. — Étranger : **300** fr.

ALBERT MESSEIN, 19, Quai Saint-Michel, PARIS (Ve)

Compte Chèques Postaux : Paris 408.41

Vient de paraître :

PIERRE MALO

PALMES
ET
BURNOUS

Algérie, Tunisie

Frontispices gravés sur bois par GABRIEL BELOT

Timgad!... Biskra!... Touggourt!... Tozeur!... Nefta!...

La magique splendeur des crépuscules sahariens ; le visage étrange des oasis, où caravanes et pensées se reposent ; les lèvres veloutées des sources cachées sous les palmes ; — toute l'âme encore éblouissante d'un pays de rêve qui meurt un peu chaque jour, et que le pas de chaque voyageur fait mourir davantage...

Un volume in-16 imprimé sur bel alfa . . . . **12 fr.**

Il a été tiré : 10 exemplaires sur japon. . . *Souscrits.*
Et 15 exemplaires sur arches. *Souscrits.*

PRÉSENTATION DE L'ARGENTINE

—

I

L'Argentine a une superficie de trois millions de kilomètres carrés. Son mal, c'est précisément son étendue. Le désert, l'immensité, les larges fleuves, les forêts, l'horizon infini l'allongent, semble-t-il, davantage. Elle contiendrait environ six fois la France. En 1890, il y a quarante ans, sa population était de trois millions d'âmes, et ses transactions commerciales avec l'étranger s'élevaient à cinq millions de francs environ (243.000 piastres-or). En 1930, sa population est de 12 millions d'habitants, et la totalité de ses échanges commerciaux atteint le chiffre considérable de 50 milliards de francs (2 millions de piastres-or). Ces chiffres, il faut en convenir, n'ont rien de littéraire, mais ils démontrent d'une façon décisive à quelle allure vertigineuse l'Argentine marche de l'avant. Et Buenos-Ayres, qui avait en 1910 cet aspect colonial et triste des petites villes espagnoles que le soleil seul anime, présente maintenant une activité fiévreuse : métros, autobus, édifices de quinze étages, circulation intense, établissements industriels et commerciaux importants, toutes les manifestations enfin d'une grande ville moderne sur un Nouveau Continent. Et le voyageur non prévenu est d'autant plus étonné que son imagination ne se représentait pas une vie aussi prodigieuse dans une ville « américaine du Sud ».

Le progrès matériel que la République Argentine a réalisé durant ces dernières années est énorme. Ce pays, qui naquit en somme avec notre siècle, semble aujourd'hui une nation parfaitement constituée. Les Européens, habitués à des changements plus lents et plus respectueux de la tradition, sont profondément saisis par l'impression d'une plénitude si rapidement réalisée. Le développement des Etats-Unis seul peut se comparer à cette ascension merveilleuse. Sous bien des aspects, le développement de l'Argentine peut être rapproché de celui de l'Amérique du Nord. On y rencontre le même désir de progrès constant, la même ardeur aux affaires, la même manière de les conclure, le même état d'esprit large et dénué de préjugés, et une égale confiance dans le destin illimité de la patrie qui « dominera un jour le monde ».

Peut-on affirmer cependant que l'Argentine se développe dans les mêmes conditions que les Etats-Unis? Le rythme précipité de la croissance est semblable, mais on distingue en Argentine d'autres éléments qui la séparent radicalement des Etats-Unis. D'abord, à la base même, on rencontre une opposition décisive. Le développement des Etats-Unis est une mécanisation et une industrialisation à outrance, — celui de l'Argentine est plutôt une élevation continuelle du niveau de la production agricole. L'Argentine mène une vie plus proche de la terre — richesse dont elle dépend, — alors que l'Américain du Nord songe surtout à sa formidable industrie. Ce dernier s'appuie sur un fort marché intérieur qui peut lui permettre de vivre au besoin isolé des autres nations, alors que le premier ne peut subsister que grâce à ses exportations, ses échanges avec l'étranger. Ces deux différences fondamentales, constitutionnelles, interdisent toute confusion entre ces deux nations.

L'Argentin n'est pas plus la reproduction fidèle de l'homme d'affaires américain du Nord, exclusif et avide,

que celle du « gaucho » légendaire, indomptable et batailleur, largement répandu par le « tango ».

Le « gaucho », cette figure qui pour beaucoup symbolise l'Argentin, doit être ramené à sa véritable place. Il est loin de jouer le rôle prépondérant qu'on lui attribue généralement. Le « gaucho », l'homme éternellement nomade, incapable de se plier à aucune loi, fût-ce à la discipline d'un horizon familier, est brave et possède un sentiment profond de l'importance de son individualité. Les Argentins ont une conscience orgueilleuse de l'importance de leur patrie. A cela pourrait se limiter la part du « gaucho » dans la personnalité nationale. Accoutumé à lutter contre les adversités et à les vaincre, plein du sentiment de sa valeur individuelle et de sa supériorité sur l'étranger, sur le « gringo » qu'il sait incapable d'égaler ses prouesses physiques, le gaucho n'a contribué qu'en une très faible mesure à la constitution ethnique de l'Argentine. Il ne représente ni l'Argentin des villes, ni celui des campagnes qui précisément a choisi un séjour entre tous où il a fondé un foyer, où il s'est enraciné. Le gaucho n'est que l'ancien indigène toujours en rébellion contre l'autorité espagnole, contre toute formation régulière de colonie. Sa haine du soldat et de tout représentant des institutions humaines l'établissent assez.

> **Estaba el gaucho en su pago**
> **Con toda segurida,**
> **Pero aura... barbarida!**
> **La cosa anda tan fruncida**
> **Que gasta el pobre la vida**
> **En juir de la autorida.**
>
> (MARTIN FIERRO.)

D'autre part, l'image de l'homme « ultra-moderne » qu'un voyageur hâtif pourrait emporter d'un séjour à Buenos-Ayres est aussi inexacte. Concevoir l'Argentin sur le modèle du Yankee est donc une méprise. Si le monde des affaires peut certes se rapprocher de celui des

Etats-Unis, il faut tenir compte de bien d'autres éléments encore. L'étendue et la diversité des provinces argentines prennent alors toute leur valeur.

Essayons de nous imaginer dans toute son immensité ce pays qui, malgré sa variété, atteint néanmoins une unité remarquable.

Au Nord, il dépasse le tropique du Capricorne, semble se perdre dans les forêts mystérieuses et les arborescences séculaires du Chaco. L'indigène y mène une vie toute proche de la terre. Il ne reçoit que difficilement les outils qui pourraient le seconder dans son effort pour extraire du sol rebelle les éléments nécessaires à sa vie. Cette lutte constante contre la nature l'oblige à des travaux qui l'empêchent de s'en libérer. Régions encore mal connues, poids mort, croirait-on, pour l'Argentine, mais qui renferment le coton, la canne à sucre et le « quebracho », l'arbre de fer à la cendre de neige, richesse d'aujourd'hui et surtout de demain.

Ce territoire hostile, dont bien des parages sont encore inexplorés, cède bientôt sous les efforts d'hommes énergiques qu'animent l'esprit d'entreprise et la confiance dans l'avenir. A ces contrées d'aventures succède une zone plus organisée. Collines ensoleillées, moins brûlantes que le Chaco, d'une culture plus facile, peuplées de campagnards venus de toute l'Europe. La province et la ville de Córdoba en sont le centre naturel. Blé, lin, luzerne y abondent, et la prospérité agricole entraîne Córdoba, longtemps coloniale et traditionnelle, sur la voie d'un développement fiévreux. Ces pentes douces disparaissent définitivement à l'approche des provinces de Buenos-Ayres et de la Pampa, absorbées dans un véritable océan de terres, dans des espaces légendaires dont le nom générique de « pampa » évoque l'uniformité absolue qu'aucun accident ne vient jamais interrompre et que les taches de quelques « ombús (1) » gigantesques

(1) Arbre particulier à la Pampa.

semblent augmenter encore. La monotonie de cette plaine aux confins toujours répétés éveille une émotion très originale. Une poésie très complexe s'en dégage qu'aucun auteur n'a encore su exprimer avec force, mais dont on trouve quelque empreinte sur les Argentins. Le sentiment étrange et presque maladif qu'ils ont de l'avenir, de « leur avenir », qui leur donne une indifférente supériorité pour les obstacles présents, n'est-il pas symbolisé par cette pampa où les yeux, si intensément attirés vers l'horizon ne peuvent se fixer sur les premiers plans? La Patagonie enfin allonge jusqu'au Sud polaire sa solitude blanche, sa solidité de gel en hiver et son immensité. Elle contient des mines d'or, d'argent et de cuivre, et les aventuriers qui la peuplent connaissent toutes les souffrances du froid et de la misère. Région qui n'a pas encore atteint le degré de développement des provinces du Centre ou du Nord, mais qui gagnera bientôt une place qu'on soupçonne à peine.

§

Voilà les grands traits de la physionomie argentine. Une grande partie de son territoire est délimitée avec exactitude et exploitée avec méthode, mais de vastes contrées, sans être totalement en friches, ne jouissent encore que de ressources précaires, et n'ont révélé que quelques-unes de leurs possibilités. L'Argentine, loin d'être complètement constituée, cache encore toute une activité virtuelle qui modifiera certainement sa personnalité actuelle.

La Cordillère des Andes, suite de pics, de roches et de vallées désertiques, qui répond dans le Sud aux Montagnes Rocheuses du Nord, rejette toute vie au dehors d'elle, vers l'Atlantique, et pousse ses contreforts de moins en moins accentués jusqu'à la Pampa infinie et fertile. Tout semble tendre vers cette plaine célèbre. Tout

se concerte, dirait-on, pour lui donner sa fécondité. Et les grandes villes du Rio de la Plata, Buenos-Ayres et Rosario, facilitent l'écoulement de sa production.

Buenos-Ayres est le centre de toute l'activité de l'Argentine. Tête de ce pays immense, tous les esprits tendent vers elle pour y être consacrés, toutes les ramifications trouvent leur aboutissement et comme leur puissant résultat : une capitale moderne et dynamique. Des transformations inouïes s'y opèrent avec une prodigieuse fébrilité. Le Port Neuf, récemment mis en service, place Buenos-Ayres parmi les premiers ports du Monde. Pour décongestionner le centre, la « city », où la circulation devenait impossible, on a tracé l'avenue Diagonale, et on n'a pas hésité à abattre des blocs de maisons de huit étages. Voilà deux beaux exemples de l'incessant progrès de l'Argentine et de l'esprit d'entreprise de son peuple. Blé, maïs, avoine, céréales, bétail, beurre, lait, tous les produits du sol national sont accueillis avec fierté dans la capitale. La viande y est frigorifiée, le lait concentré, et toute cette production embarquée vers l'Angleterre, la France, le monde entier. L'étranger lui envoie ses objets manufacturés pour qu'elle les répartisse ensuite dans les provinces. Ville curieuse dont la richesse provient tout entière du double trafic de marchandises entre l'étranger, d'une part, et la mouvante Argentine agricole, de l'autre. Métropole de plus de deux millions d'habitants, elle symbolise en quelque sorte toute la vitalité de l'Argentine, et elle sert précisément de trait d'union entre les diverses régions du pays. Essor bloqué sur le Rio de la Plata, elle allonge sur sa rive un port débordant et tumultueux. Ville étendue, plate, sans relief, Buenos-Ayres constitue bien le point final énorme de la vaste pampa, sur laquelle elle repose. Des usines importantes, des frigorifiques, des lignes de chemin de fer qui partent dans toutes les directions de l'Argentine et de l'Amérique du Sud, l'encerclent et lui donnent l'aspect

d'une grande ville moderne. Mais Buenos-Ayres ne représente pas toute l'Argentine. Pour bien connaître cette dernière, il faut quitter le point de concentration, le foyer, et remonter jusqu'aux villes de l'intérieur.

Rosario, plus au nord, sur le large fleuve Paraná, constitue le centre des contrées septentrionales de l'Argentine. Son activité se limite presque exclusivement à l'exportation des céréales. Cette unité de travail explique que, malgré son développement rapide (Rosario a de nos jours quatre cent mille habitants), elle n'ait pas cette atmosphère complexe de Buenos-Ayres. Elle est un des principaux marchés de céréales du monde, et elle ne tend nullement à développer son activité dans d'autres directions. Orientée vers l'étranger comme la capitale, elle n'en reçoit pas cependant le contact aussi direct, car les immigrants n'y arrivent qu'après avoir débarqué à Buenos-Ayres.

§

Quant à la Pampa infinie et fertile, elle ne semble pas préparer à la surprise de la plus singulière et de la plus jolie ville de l'Argentine qu'est Córdoba. Située au nord-ouest de Rosario, au cœur même de l'Argentine, c'est une des rares villes qui conservent un certain caractère vétuste, qui pourraient symboliser la période coloniale de cette république, — et sa tradition. Ce n'est pas la bourgade vulgaire inscrite sur la liste commune des agglomérations humaines qui vivent l'existence de notre civilisation industrielle. Mais ce n'est pas non plus une ville ancienne et déjà vieillie, sans ressorts, éteinte. De ce curieux contraste, la tradition désuète et le présent envahissant, naît un charme très particulier, un plaisir tonique et sans mélancolie. Si la vue, dans la province de Buenos-Ayres, se perdait dans la plaine interminable, sur la vaste mer de ses champs de blé ondoyant au soleil sous la brise, elle se trouve bientôt arrêtée devant les

collines bleuâtres, éclairées par un soleil resplendissant qui baigne de clarté vive les moindres détails. La monotonie fait place à l'harmonie douce des montagnes suavement inclinées. La végétation n'est ni sauvage ni luxuriante, mais retenue et délicate, et comme humanisée. Ces paysages subtils impressionnent profondément le Français qui croit retrouver là-bas un paysage de France. On accède au centre de la ville par de larges et spacieuses avenues bordées d'arbres. Elle présente un aspect inattendu de bruyante activité. Le souvenir de l'époque coloniale transperce encore dans les rues du centre, étroites et animées, dont les maisons anciennes n'ont ni étages ni balcons et conservent leurs fenêtres grillagées et fleuries. Et ce mélange du passé sévère et recueilli, et du présent industriel et commerçant, loin de choquer, se fond harmonieusement.

Ville universitaire et catholique, elle possède une cathédrale construite au XVII[e] siècle par les Jésuites, dont l'influence fut grande dans cette région. Ils dirigèrent longtemps l'université paisible et sereine, et marquèrent de leur discipline l'éducation. Quand on parcourt ces vieux cloîtres et ces salles d'études, et qu'on en contemple les piliers massifs, on sent monter en soi une lente évocation de solennités disparues, d'êtres et de choses dont le souvenir se perpétue avec ténacité dans l'âme de la ville. C'est de cette Université que sortirent les hommes qui ont illustré l'Histoire argentine de leur action et de leur pensée. Aspect de l'Argentine traditionnelle qui peut passer inaperçu à Buenos-Ayres, mais qui est nécessaire à son intime compréhension. Sa végétation sobre, son horizon limité et comme fait à l'image de l'homme, son relief lumineux et son âme concise et sévère dégagent une rare saveur classique qui contraste avec l'ensemble de l'Argentine, caractérisée par une étendue sans fin, par un relâchement trop proche de la matière, par l'absence de contrainte qu'est la « commodité » moderne.

§

Mais, si la prospérité de l'Argentine s'est manifestée d'abord dans le Nord, le Sud depuis quelques années subit une profonde transformation. Les travaux d'irrigation ont étendu vers les régions du Rio Negro la zone « cultivable ». Les terrains y sont devenus d'une fertilité telle que la culture de fruits splendides se développe chaque année davantage. Une ville s'est improvisée pour servir de débouché et de lien avec l'extérieur : Bahia-Blanca (la Baie Blanche). Elle compte déjà cent mille âmes et s'enorgueillit de ses puissants élévateurs à grains, de ses édifices ultra-modernes et de ses journaux volumineux qui pénètrent toute la Patagonie. Plus au Sud encore, Comodoro-Rivadavia, situé à mille kilomètres à peine de la Terre de Feu, perdu parmi la neige, le silence et le froid, semble soudain s'éveiller de sa torpeur et devoir connaître une prospérité inattendue : on y a découvert des gisements pétrolifères. Les puits se sont multipliés, la production a rapidement augmenté, les immigrants attirés par le gain sont arrivés en grand nombre, enfin une ville s'est élevée là où il n'y avait que des cahutes. Une région où personne ne pouvait vivre s'est peuplée.

§

L'Argentine n'est pas une nation aussi simple qu'elle apparaît aux étrangers non prévenus. Buenos-Ayres, à elle seule, ne signifie rien. Pour bien connaître la capitale, il faut bien connaître l'intérieur du pays et ses aspects les plus divers. Buenos-Ayres est une ville entièrement organisée, mais il n'en est pas de même pour le reste de la République. Aujourd'hui, autant et plus que jamais, l'Argentine est en pleine transformation; ce perfectionnement se fait à l'aide d'éléments très variés qui semblent se heurter, mais qui parviendront à former un pays très cohérent. Aussi cette diversité de facteurs

constitutifs rend-elle très complexe et même incertaine la définition de l'Argentin.

L'élément colonial, dont nous avons vu une manifestation à Córdoba, marque, consciemment ou non, la mentalité argentine d'une sorte d'élévation presque anachronique de l'attitude morale dans la vie quotidienne, une rigidité de mœurs qui ne semble pas de notre époque, et quelque chose de l'étroitesse d'esprit qui caractérise souvent une vieille nation et qu'on n'attend pas d'un pays entreprenant qui devrait se dégager de toute entrave. Le « gaucho », lui, c'est l'homme de la terre défrichant et cultivant le sol, l'obligeant à produire, ayant vaincu la nature adverse. Idéalisée par les littérateurs, cette figure prit rapidement un aspect légendaire, fort éloigné de la réalité, et peut-être inférieur à elle. L'apport incessant d'individus originaires des pays les plus divers, Polonais, Tchèques, Chinois, Asiatiques, Russes, etc., provoque un changement lent, mais continuel. Ils fusionnent certes avec les Argentins, mais ils conservent quelque chose de leur nationalité qui passera dans la race. La situation de la capitale fédérale enfin, tournée vers l'étranger, entraîne ses habitants à imiter l'Europe et à laisser dans l'ombre les éléments vraiment argentins qui émanent de l'intérieur du pays. Ville malaisément définissable, son manque de stabilité et d'assise fait que le désir qui l'anime de devenir une capitale intellectuelle la pousse dans des voies très diverses, et dont l'issue est encore difficile à prévoir.

II

Si le développement économique de la République Argentine a été, durant ces cent dernières années, prodigieux, si, d'abord insignifiant, il est parvenu aujourd'hui à une puissance réelle, le développement intellectuel, comme il est naturel, ne se libéra pas aussi rapidement de l'influence extérieure.

L'Argentine de nos jour attire les regards du monde entier. Mais cette curiosité est surtout, pour le moment, d'ordre économique. Elle ne tardera pas à s'étendre jusqu'au domaine littéraire. Et l'exemple des Etats-Unis a, à cet égard, une valeur démonstrative. Ce fut d'abord leur industrie qui frappa l'attention des Européens, et c'est à présent leur littérature que nous voulons connaître, et même leur civilisation dont nous appréhendons les effets. Ne peut-on prévoir le même processus pour l'Argentine?

Ce qu'on cherche alors, ce ne sont pas des auteurs qui suivent sans efforts la ligne tracée par les écrivains d'Europe, mais les œuvres originales qu'une civilisation nouvelle, qu'un pays nouveau, que la rencontre d'éléments hétérogènes, jamais réunis dans le Vieux Monde, peuvent engendrer. En Europe, la littérature se développe sur un plan normal, parallèle aux autres plans d'activité de la nation, très étroitement uni, par conséquent, à la vie du pays. Chez les peuples jeunes, on constate un développement économique et l'acquisition d'une certaine puissance financière d'une part, et de l'autre, une production littéraire tout à fait isolée, sans aucun lien avec la vie du pays, ombre et reflet d'inquiétudes venues d'Europe et qui, sur un autre sol, n'ont plus de racines.

La littérature est l'expression de l'état social. On conçoit mal un grand écrivain qui n'exprimerait rien des sentiments collectifs. Sa fonction est de révéler en quelque sorte la société à elle-même, ou d'indiquer des solutions aux conflits de l'individu avec le groupe. On ne parvient à des expressions si hautes qu'avec une certaine spécialisation, avec un métier. Une tradition ne peut manquer à une littérature véritable. Les efforts et les œuvres d'autrefois expliquent les efforts et les œuvres d'aujourd'hui, car on écrit pour suivre le passé ou pour réagir contre lui. C'est le fond d'humanité des grands écrivains. La littérature n'exprime pas seulement la société, elle

s'adresse à elle. Une vraie littérature ne peut donc exister sans un public large et cultivé, capable de réagir, de juger et de prendre position, d'applaudir ou de tenir tête.

Voilà qui se trouve en Europe, mais qui manque à peu près complètement en Argentine, — et pour une raison bien claire : un pays ne se constitue pas seulement à l'aide de lois ou de décrets, mais surtout grâce à la cohésion que donne à la population une éducation commune assez élevée. Ce n'est pas l'affaire d'un jour.

On ne peut donc considérer sous un même angle une littérature européenne, vieille de siècles, et une littérature américaine qui vient de naître. Il faut, pour étudier cette dernière, une sorte de bonne volonté, non pas condescendante, mais sympathique à l'effort réalisé et qui sache deviner les courants à peine esquissés. Il n'y a pas pour un Européen à étudier la littérature argentine historiquement, chronologiquement. La date où parut tel ou tel ouvrage importe peu, car elle n'est que bien faiblement explicative. Il est presque superflu d'établir l'ordre de succession des écrivains, parce qu'on n'a pas, ici, d'influence véritable d'un auteur à l'autre. Les écrivains sont isolés entre eux. Il n'y a pas d'écoles et à peine de chapelles. L'écrivain de 1930 n'a pas de maîtres, ou, s'il en a, c'est en Europe. Quelques œuvres, quelques figures seulement doivent être étudiées, sans oublier cependant que les plus grands auteurs argentins bien souvent ne présentent, au delà des frontières d'Amérique latine, qu'une valeur d'indication. On n'y trouve rien qui appelle l'attraction universelle, si ce n'est le symptôme d'un grand avenir.

II

En effet, qu'est-ce que la littérature argentine? L'Argentine existe depuis un peu plus de cent ans. Considérons-la depuis la déclaration de son Indépendance, en 1810. Nous avons d'abord une période révolutionnaire

avec la littérature que ces époques produisent toujours, nombreuses proclamations politiques quelque peu emphatiques. Les troubles sociaux, la guerre civile, la préoccupation urgente d'établir l'ordre et de l'assurer par une constitution forte sont peu favorables aux jeux de l'esprit. La première moitié du XIX[e] siècle n'est donc pas à retenir.

Mais vers 1850, lorsque le pays atteint une certaine stabilisation politique, que le commerce et l'industrie se développent normalement, nous voyons apparaître quelques écrivains. Le Romantisme français a fourni sa brillante carrière. Son influence franchit les mers et conquit les Argentins. Elle les pénétra si fortement que ces quelques écrivains, imprégnés d'une culture européenne et surtout française, se détachaient de l'Argentine et suivaient sans efforts la France littéraire. Cette époque n'est pas sans valeur, mais manque totalement de personnalité. Ces écrivains intelligents et ambitieux ne se sont pas satisfaits de l'expression des valeurs nationales. C'était un domaine trop limité pour des romantiques. Et si l'on rencontre parfois quelques livres sur les choses argentines, elles sonnent faux, à cause, sans doute, du désir d'appliquer la sensibilité romantique aux mœurs encore rudes du pays. Citons dans ces générations les noms de Estéban Echeverria et José Marmol. Ils ne furent pas sans influence, car ils sont à l'origine d'une élite qui, nourrie de culture française, forme un contraste avec la vie de l'Argentine agricole. Plus tard, les Mansilla, Cambacérès, Wilde, Estrada, Miguel Cané, veulent importer dans leur pays la grande époque du boulevard, — tout empreinte de l'esprit parisien. Parfois, certaines inquiétudes nationales émeuvent ces artistes et les obligent à se tourner vers l'horizon argentin. On trouve alors dans leurs œuvres d'heureuses descriptions de paysages et de fines études de mœurs locales. Mais ils sont vite repris par leur amour de l'Europe.

Cette longue période, sans cohésion, sans aspiration collective, n'aurait donc produit qu'une littérature artificielle, sans contact étroit avec le pays, si D. F. Sarmiento ne s'était efforcé, avec une personnalité très forte, de comprendre et d'exprimer son peuple.

Domingo F. Sarmiento, né dans la province de San Juan en 1811, et mort à Asunción del Paraguay en 1888, fut le grand homme d'Etat argentin. Stimulé par la vision d'une Argentine plus grande, il contribua par son action multiple, à son magnifique progrès. Ce fut lui — alors Président de la République — qui créa à Córdoba l'Observatoire d'Astronomie, l'Académie des Sciences, l'Office National de Météorologie. Il fonda un grand nombre de bibliothèques publiques, mit en vigueur le Code civil (10 janvier 1871), inaugura des routes, étendit le réseau ferré, réussit à faire voter par les Chambres des lois nécessaires à la construction du port de Buenos-Ayres, chargea des savants de la recherche des richesses minérales du pays, développa avec ardeur l'immigration, bref, engagea l'Argentine sur la voie féconde des réalisations immédiates. Cependant, sa plus grande gloire reste étroitement liée au développement de l'enseignement en Argentine. Il créa des Universités, multiplia les écoles, en fit surgir jusque dans le désert, comprenant le rôle éminent que jouent en Amérique les institutions d'enseignement: elles assimilent les éléments les plus disparates, élèvent l'esprit de la population et développent puissamment le sentiment de nationalité. Elles sont un facteur prépondérant d'unité.

L'activité de Sarmiento est de tous les domaines. Ce n'est pas seulement au titre politique qu'il mérite qu'on s'y arrête. Esprit universel ,écrivain émérite, styliste énergique, cahotique, parfois confus, mais toujours débordant de vie, de couleur et de mouvement, polémiste de génie, il publia en 1845 le chef-d'œuvre de la littérature argentine, *Facundo*. Ce livre, complexe et tumul-

tueux, qui agite les idées les plus désordonnées, participe à la fois du pamphlet politique, du roman, de l'histoire, et constitue un riche document sociologique sur les mœurs et la vie de la campagne argentine de l'époque. Le sentiment de la terre, de la tradition populaire et de l'idéal argentin s'y trouvent traduits avec la plus profonde humanité. Sarmiento, mieux que quiconque, sut comprendre et exprimer l'émotion de la pampa. Et ses admirables portraits du gaucho aventureux et nomade, le « rastreador », du gaucho guide et connaisseur approfondi des parages qu'il fréquente, flairant son chemin dans le vent qui passe, le « baqueano », et du gaucho cruel, courageux, téméraire et batailleur, le « gaucho malo », valent non seulement par la fidélité de la description, mais encore par l'impression de réalité et de vie intense que son génie leur communiqua. La relation de la vie du tyran Facundo Quiroga — d'où le titre — est d'un relief saisissant. Il explique l'homme, son caractère et ses actions par le milieu et le climat qui l'entourent, devançant ainsi les théories de Taine. Cependant, élevant son personnage jusqu'au symbole, il ne décrit pas seulement la vie du tyran, mais il fustige la vie sauvage et désordonnée, — source d'anarchie, — qu'il oppose au développement méthodique et harmonieux de la civilisation occidentale. Il lance son grand mot d'ordre de la lutte de la civilisation contre la barbarie. L'une étant le désert hostile et stérile de la pampa, et l'autre, l'immigration qui chasse le désert, l'école qui efface le manque de culture, l'européanisation en quelque sorte de l'Amérique.

L'intime compréhension de son époque tourmentée, son intelligence des événements, ses conceptions politiques élevées et sincères, ses œuvres littéraires, ses récits de voyage, et surtout le *Facundo,* placent Sarmiento bien au-dessus de ses contemporains, et le rapprochent des plus grands esprits européens. Penseur, essayiste, journaliste

éclairé d'intuitions profondes, il écrivait en 1855 : « Pour ce qui est de la responsabilité des guerres, j'aperçois quelque chose de plus sérieux que les conflits de races. Ne serait-ce pas plutôt lutte d'industrie, de pouvoir en développement et de force d'expansion? » Notable prophétie en vérité, qu'on peut lire dans *Educación Común.*

La personnalité de Domingo Sarmiento dépasse vraiment le cadre des gloires sud-américaines. Il a exprimé avec passion les inquiétudes de son peuple et su entrevoir sa magnifique destinée. Il accéléra le rythme qui l'entraîne et en renforça son intensité. C'est de lui que part un courant vraiment national, mais qui n'eut pas l'heur de recevoir une adhésion unanime. Les écrivains qui l'ont suivi ne se sont attachés qu'à un aspect de l'œuvre de Sarmiento, à son évocation de la vie des gauchos, visage étroitement régionaliste, dénué d'ampleur, de l'Argentine.

La volonté de créer une littérature s'est accentuée au début de ce siècle. Elle n'aboutit cependant qu'à une attitude trop locale pour atteindre l'universel. On considéra le gaucho comme le fondement même de la personnalité argentine, alors qu'il n'en représente qu'une de ses multiples facettes. L'Argentin est formé d'autres éléments plus complexes que cette ivresse des grands espaces et cette tristesse que l'on attribue généralement au gaucho.

Le *Martin Fierro,* poème célèbre de José Hernandez, paru en 1872, est précisément de cette même veine. C'est l'épopée du personnage populaire par excellence, du gaucho courageux, semi-barbare, en lutte contre l'autorité et le mauvais destin. La popularité énorme du *Martin Fierro,* qui est devenu un personnage proverbial, vient sans doute de cet hommage rendu à la fougue et à la vaillance des « criollos » (Argentins). Ecrit dans la langue gauchesque, que Hernandez manie avec une grande habileté, il est imprégné de la mélancolique poésie de la

pampa, et sa simplicité émeut. Il n'atteint pas cependant les hauteurs de pensée que d'aucuns ont voulu lui attribuer. C'est un poème plus ingénieux que génial, monotone à la longue par ses métaphores constantes. Il s'en dégage toutefois un parfum du terroir très pittoresque, attristé seulement par le récit de la vie dure et âpre, et des souffrances que le cœur insouciant et tendre des gauchos supporte avec passivité. La plupart des proverbes et dictons argentins sont tirés du *Martin Fierro*.

De nos jours, et toujours poursuivant cette tendance plus régionaliste en somme que nationale, on trouve encore des écrivains qui ne s'émeuvent qu'à ce seul aspect déjà disparu de l'Argentine. Dans son violent désir de s'acquérir une originalité, l'Argentin, au lieu de s'intéresser à l'étude de types engendrés par un milieu nouveau, et d'en discerner les beautés, s'attarde trop, semble-t-il, à l'image qu'il s'est forgée de son passé. Il en résulte des peintures originales, certes, mais sommaires et sans ampleur.

Leopoldos Lugones, né en 1875, est tour à tour attiré par Virgile ou par la langue « guarani (2) », par la politique ou par la poésie. Il a chanté les moissons et les troupeaux, le paysage et le sol argentins, avec chaleur, mais sans profonde émotion. Il a décrit le paysage plein de grandeur qu'il contemplait, mais il n'en a cependant pas dégagé l'intime beauté.

Enrique Larreta, connu en France par son livre *La Gloire de Don Ramire*, que traduisit Remy de Gourmont, a réalisé une œuvre d'artiste qui est sans ancêtre et sans postérité dans la littérature argentine. Œuvre isolée qui ne manifeste aucune des inquiétudes nationales, mais qui est réellement remarquable par la précision de sa reconstitution historique. Larreta, écrivain d'une culture admirable, a publié dernièrement *Zogoïbi*, où il a tenté de dépeindre les choses de son pays, c'est-à-dire la pampa.

(2) Une des races indiennes de l'Argentine.

Manuel Gálvez est l'auteur d'une longue série de romans dont la plupart ont été traduits en français. Il possède un réel talent d'évocation et une puissance de suggestion qui se manifeste surtout dans son livre *La Maestra Normal,* — peinture très fine de la vie et des mœurs de la province argentine.

Don Segundo Sombra, de Ricardo Guïraldes, est encore l'évocation colorée du gaucho nomade et de son rude effort au milieu de la grande prairie désolée et hostile. C'est un des meilleurs romans argentins sur ce sujet. Les poésies de R. Guïraldes, qui n'ont pas encore toutes vu le jour, indiquaient une forme d'esprit susceptible de se passionner pour les problèmes actuels de l'Argentine. Mais, mort en pleine jeunesse, en 1927, il ne put tout dire.

Cette tendance qui exalte une Argentine qui disparaît, un folklore qui n'est déjà plus qu'un souvenir, trouve aujourd'hui encore des fervents. Parmi les jeunes, cependant, une scission semble s'être opérée et des inquiétudes nouvelles et plus réelles ont apparu. En effet, l'avenir n'est pas dans cette direction nostalgique. L'Argentine est autre. C'est son puissant dynamisme qu'il reste à exprimer.

Parmi ces jeunes qui ont le désir profond de réaliser une œuvre personnelle, nous devons citer, entre autres, Jorge Luis Borges, né en 1900, qui a publié deux livres en vers et deux livres de critique. Il possède une solide et réelle discipline littéraire. Eduqué en Europe, il a apporté en Argentine l'inquiétude d'après guerre. *Fervor de Buenos-Aires* (Ferveur de Buenos-Aires) et *Luna de Enfrente* (Lune d'en face) renouvellent l'horizon poétique argentin. Borges y condense l'esprit d'indépendance et de rébellion de sa génération. Il sait regarder autour de lui et comprendre l'âme de sa ville. Il peint moins les choses que leur reflet sur lui-même. Il surprend l'intimité des quartiers « porteños » et de ses habitants. Sa

poésie, si elle est quelquefois discutable, marque une tendance nouvelle du plus grand intérêt, « le porteñisme (3) ».

§

Cette évolution de la littérature que nous avons rapidement suivie dans ses manifestations les plus significatives depuis Sarmiento n'a pas éveillé, comme on pourrait le croire, de profondes répercussions dans l'ensemble de la vie nationale.

L'Argentine n'a pas une atmosphère favorable au travail de l'esprit. Le milieu dans lequel évolue l'écrivain est très restreint, dénué de prestige et sans influence sur le public. En effet, la population, préoccupée de besoins plus immédiats, et animée du désir de « faire fortune » rapidement, s'attache surtout aux réalisations matérielles. Elle se soucie peu des spéculations de l'esprit qu'elle juge vaines et comme une forme de la paresse. Elle n'a pour elle que mépris ou condescendance. L'admiration ou le respect va d'abord aux grands propriétaires fonciers qui constituent « l'aristocratie » du pays et qui donnent le ton. Prestige fabuleux des « estancieros », fort curieux à observer. Ce n'est pas le prestige que la noblesse française conserve encore, quoique bien affaibli, c'est le poids réel de la classe possédante. Cette aristocratie, peu nombreuse, doit servir de contrepoids, en quelque sorte, au flot envahissant d'immigrants. Elle pense être l'embryon de la race argentine, et elle tient donc à se séparer de la masse populaire. Un homme qui « porte un nom » et qui possède une certaine fortune dispose d'un pouvoir moral supérieur à celui d'un haut fonctionnaire public.

Ce cercle fermé, toujours sur la défensive, est, assurément, un sérieux élément d'équilibre ethnique dans ce pays, — creuset gigantesque où des races si diverses

(3) On appelle « porteño » l'habitant de Buenos-Ayres.

viennent continuellement se fondre. Mais il n'en est plus de même au point de vue littéraire.

Aristocratie d'une constitution trop récente, elle ne peut se poser en élite spirituelle. La culture générale lui fait trop souvent défaut, ce qui l'empêche de participer d'une façon active à la vie littéraire. La formation universitaire est insuffisante (4). L'Argentin se spécialise trop vite. Il parvient, du reste, dans cet ordre technique à une maîtrise véritable. Mais le manque de culture générale s'oppose à la formation d'un large public, point d'appui solide d'une vraie littérature.

Cependant, on peut dire que depuis une vingtaine d'années on assiste, sous ce rapport, à une profonde transformation. Mais ce n'est pas aujourd'hui que les résultats de cette évolution deviendront manifestes. L'élite est encore restreinte, l'admiration y reste trop de commande et le mépris inopérant. La production nationale est peu suivie et peu encouragée. Les journaux de soixante et parfois de quatre-vingts pages, et les revues hebdomadaires abondamment illustrées suffisent à la masse. Les livres français satisfont l'élite qui les achète par goût, et aussi par préjugé.

Ce désintéressement, cet état de passivité complète à l'égard de la production nationale, provoque le mal le plus grave dont souffre la littérature argentine. Il retire d'abord toute signification à l'œuvre des écrivains qui vivent isolés et sans influence, sans force, comme en marge de l'Argentine. Et il s'oppose au développement d'un genre littéraire qui est nécessaire à l'apparition d'une grande littérature : la critique. Non pas l'absence d'esprit critique, mais de labeur critique. Le critique littéraire n'a aucun rôle, aucun éclat, aucune puissance. Et de nos jours, on rencontre encore difficilement des esprits dont l'autorité soit assez grande pour pouvoir porter

(4) C'est ainsi qu'il y a trente ans, il n'y avait pas de Faculté des Lettres en Argentine.

un jugement qui marque. Et c'est à un Français qu'il faut avoir recours si on veut trouver un critique dont les écrits sincères et sévères aient, en quelque sorte, dirigé la production.

Paul Groussac, Français de naissance, mais qui vécut toute sa vie en Argentine et qui y mourut en 1929, joua un rôle prépondérant au point de vue littéraire. Par un jugement sévère, une critique acerbe appuyée sur une érudition inattaquable, il combattit la facilité de l'improvisation, le manque de scrupule dans la documentation, les fautes de goût, la lourdeur du style, et toutes les complaisances, tous les laisser-aller qui gâtaient les meilleurs écrivains. S'il ne fut pas toujours impartial, il conserva toujours cette élévation de pensée et de jugement qui ne pouvait faire douter de sa sincérité. Une connaissance parfaite de la langue espagnole lui permit d'appliquer à cette langue la clarté, la précision et la finesse françaises, et lui valut une place à part et fort élevée dans les lettres argentines. Son œuvre fut une mise au point nécessaire de la valeur de la production. Les Français devraient connaître davantage le labeur fécond de ce compatriote lointain.

Ricardo Rojas et quelques autres produisent encore des études érudites, intelligentes et parfois impartiales, mais ce sont plutôt des historiens que des critiques purs. L'*Histoire de la Littérature argentine* en huit volumes, de Ricardo Rojas, ancien recteur de l'Université de Buenos-Ayres, représente un effort énorme et respectable auquel il faut rendre hommage. Si on peut lui reprocher quelque excès de minutie pour une littérature à peine née, on ne doit pas méconnaître l'importance que son œuvre représente, et la valeur documentaire qu'elle possède. C'est une source d'informations précises et souvent précieuses.

En dehors de ces exceptions, et d'une façon générale, il est certain que les critiques n'ont pas, en Argentine,

le rôle directeur qui conviendrait. Or, le développement de ce genre littéraire est indispensable à l'épanouissement de toute littérature.

§

Les fondateurs de la démocratie argentine ont subi une influence très nette de Voltaire, Rousseau, des Encyclopédistes et de la Révolution. On peut donc dire que la pensée française se trouve à la source même de la pensée argentine. Les Argentins libérés du joug espagnol se sont écartés, par un mouvement bien naturel, de l'Espagne intellectuelle. En France, ils ont trouvé cet esprit d'audace, d'ironie, d'incrédulité ou tout au moins d'indépendance dont ils avaient précisément besoin.

Aujourd'hui, on remarque un fléchissement de cette influence française. Les nouvelles générations ne veulent plus subir ce qu'elles considèrent comme une tutelle illégitime et comme un obstacle à l'expression de leur personnalité. Mais cette désaffection pour les lettres françaises est accompagnée d'appels à des influences nouvelles : les littératures anglaise, allemande, italienne, américaine même, trouvent de fervents admirateurs en Argentine, et indiquent des orientations neuves. Ainsi le désir de se soustraire à l'influence française n'a pas permis de réaliser une littérature originale. Les écrivains argentins continuent encore à être, quoique dans une mesure moindre, les tributaires des littératures étrangères.

Il y a un grand nombre d'écrivains argentins, et on publie beaucoup de livres à Buenos-Ayres, — centre intellectuel de l'Amérique latine, — mais la littérature argentine n'a pas encore atteint l'unification, la maturité, l'originalité qui constituent le fondement de toute grande littérature. Elle n'a pas encore donné naissance à l'œuvre qu'on ne peut plus ignorer. Elle n'a pas encore exprimé comme il l'aurait fallu ses émotions propres. Elle n'a pas su suivre les voies que quelques-uns de ses représentants

lui avaient indiquées. Toute influence lui vient du dehors. Les quelques passages descriptifs qui semblent apporter un élément autochtone sont trop extérieurs pour atteindre l'universel. Il leur reste à dégager encore ce que ces paysages contiennent d'humain.

Il y a quelques individualités, des précurseurs d'une littérature à venir, mais il n'y a ni traditions, ni écoles littéraires. Les écrivains que nous avons signalés sont des précurseurs, parce qu'ils ne sont à la remorque d'aucune littérature étrangère. Malgré la communauté de la langue, ce ne sont pas des sous-produits de l'Espagne. Ils sont proprement argentins. Il faut les rattacher à la littérature argentine de demain.

L'Argentine possède tous les éléments nécessaires à l'apparition d'une expression littéraire propre. La personnalité argentine n'est pas un leurre. L'Argentin, nous l'avons vu, n'est pas plus la reproduction fidèle de l'Américain, que celle de l'Espagnol, de l'Italien ou du Français. Il a sa manière de penser à lui, des problèmes ethniques, économiques et moraux qui lui appartiennent en propre. Un sol nouveau a produit une mentalité nouvelle. Cette mentalité nouvelle, il faut la découvrir et l'exprimer.

L'Argentin est très fier de son pays. La sensation dynamique du progrès relève les réalisations les plus matérielles et exalte singulièrement son esprit. Ce n'est pas seulement la production qui augmente, la population qui s'étend, la richesse générale qui s'accroît, c'est le cadre même de la vie quotidienne qui change. Témoin et bénéficiaire de cette ascension continuelle, l'habitant en est aussi, par son travail, le collaborateur plus ou moins direct. Et il aime son pays parce qu'il donne une adhésion constante et active à son développement. Alors que pour l'Europe la patrie est le pays que les ancêtres ont sculpté, elle est, en Argentine, un curieux mélange de

tradition et de foi profonde en l'avenir. C'est cette espérance, cet enthousiasme presque aveugle dans l'avenir qui forme la plus grande part du patriotisme et de la personnalité argentine. Elle a donc un caractère bien défini. Ce n'est pas seulement le culte jaloux d'une tradition, mais la volonté d'accélérer toujours un développement magnifique. Or, il nous semble que les intellectuels argentins ne se sentent pas suffisamment attirés par cette œuvre en perpétuelle formation. Les effets de ce développement rapide et les diverses possibilités d'avenir ne les émeuvent pas. Leurs inquiétudes sont le reflet des inquiétudes des écrivains européens. Leur participation au progrès de la nation est infime. Ils n'expriment pas des sentiments nettement argentins, ils constituent un groupe isolé, trop à l'écart de l'ensemble de l'activité du pays. Les problèmes qu'ils étudient ne touchent pas leurs compatriotes, et ils laissent dans l'ombre précisément ceux que ceux-ci ressentent confusément. Au lieu de se cantonner toujours dans le cadre restreint des descriptions de paysages et de mœurs locales sans portée, l'écrivain argentin devrait s'appliquer surtout à l'étude plus profonde du type et de la mentalité engendrée par un mélange de races et un milieu nouveau. La mentalité argentine réagit à présent d'une façon nouvelle devant les choses. L'éducation, une vie plus aisée, cette coopération évidente, constante, et presque quotidienne à la vie nationale donne naissance à un état d'esprit nouveau qui doit avoir, devant les problèmes actuels, une attitude originale.

La réserve du public argentin à l'égard des écrivains nationaux ne provient-elle pas précisément de l'indifférence de ces derniers à exprimer leurs sentiments propres? Les romans argentins ne donnent pas une peinture de l'Argentine d'aujourd'hui, vivante et désordonnée. Cependant les réactions et les aspirations de tout

Argentin sont semblables. Pourquoi faut-il n'en trouver nulle part une expression fidèle?

Notre époque ne se satisfait plus de simples spéculations littéraires, et la conception qu'on se fait du monde est toujours en jeu, sous une forme ou sous une autre. Que les écrivains argentins s'attaquent à leurs problèmes nationaux, qu'ils tentent de les définir, de les classer et de les bien comprendre. Ils se doivent de mieux se pénétrer des questions complexes que pose l'évolution rapide de leur pays, et de les éclairer d'un jour nouveau. Il leur faut atteindre la plénitude morale, la tradition intellectuelle et la discipline auxquelles ils aspirent et dont ils se rapprochent chaque jour.

L'Argentine court un des plus beaux risques qui soient. Ce qui l'empêche d'être elle-même, c'est cette abondance d'éléments divers, quelquefois opposés, qui la composent. Mais qu'elle parvienne à embrasser tout ce désordre, et qu'elle sache l'organiser et l'assimiler, et nous aurons alors la révélation d'une Argentine d'une richesse de substance difficile à imaginer.

ROBERT CAHEN SALABERRY.

CHANT DU COQ

OU LES AVENTURES D'UN MUSICIEN AVEUGLE ET D'UN ENFANT D'ANNAM

—

Infime,
Devant les stèles des Ecrivains,
Mes frères aînés,
Trois fois je me prosterne,
Puis détruis ces feuillets par le feu,
Redoutant que l'indignité de l'offrande
Froisse les Esprits Sublimes;
Car le « tout petit » ne sait rien.
Conformément aux Rites.

J. M.

PROLOGUE

O Toi, Van Xuong, Génie de la Littérature, protecteur des malheureux humains qui peinent à noircir des feuillets de bambou trituré, fais que, par grâce, sous les poils de chat de mon pinceau, naissent, élégants et multiples, les hiéroglyphes divins.

J'écrirai aujourd'hui sous la forme des Versets Doubles, si chère aux fils de l'Asie, afin que mes phrases puissent être reportées par des copistes faméliques sur plusieurs pancartes de papier, de bois ou de tissu. Ces affiches, suspendues en paires parallèles contre les cloisons des appartements, orneront alors aussi bien la case du pauvre que le palais du riche, pour le plaisir des yeux et la joie de l'esprit.

Ainsi je dirai la brève existence d'un jeune mendiant que tout le monde appelait Gaï (ce qui signifie Chant du coq), parce que toujours il allait chantant sur les longues routes d'Annam.

Mais avant de nous accroupir sur la natte jaune devant les trois instruments de torture : godet, feuillet et pinceau, quit-

tons, amis, la ville et son lamentable vacarme, fuyons le bruit des forgerons par la Porte de l'Est, afin de rechercher le souffle créateur.

D'un pas grave, tenant d'une main l'éventail roux, de l'autre un parasol huilé, marchons vers le torrent; asseyons-nous sous les sureaux qui l'ombragent.

Déjà le vent du Nord se joue, pour les mieux tuer, parmi les grappes de leurs fleurs blanches; déjà, sous la cucurbite du ciel, passent, piquant vers le Sud, de claironnants triangles de hérons gris.

I

LE PAYS DU FROID

Lotus Blanc.

Lui-même savait peu de lui-même, sinon que son père et sa mère avaient aussi été des mendiants.

Il ignorait encore les noms de son village et de sa province, et savait seulement qu'il était né dans cette région septentrionale de l'Empire d'Annam qu'en langue annamite on appelle Dong-Kinh.

Des quatre bienfaits que tout être humain doit à ses parents : naissance, éducation, vêtement et nourriture, le premier seul lui avait été donné; il n'eut même jamais à se prosterner devant l'humble Génie de la Cuisine, parce que jamais il ne put réunir sous un toit les quelques pierres qui servent à former un foyer.

Il entra dans la vie avec l'unique surnom de Gaï, qui veut dire Chant du Coq, et un matériel sonore composé d'une crécelle, d'un tambourin de cuir et de cymbalons de métal.

Comme nul ne lui apprit non plus à discerner ce qui est mal de ce qui est bien, Gaï accomplit toutes les actions, bonnes et mauvaises, d'un « ventre innocent », et,

pour lui, les seuls écueils de « l'Océan de la Vie et de la Mort » furent la Soif et la Faim.

Toutefois, lorsque la Soif étreint l'homme, il peut librement l'étancher aux ondes glauques d'une rivière ou encore aux eaux claires d'un puits.

Mais, quand la Faim torture les entrailles de ceux qui n'ont qu'une écuelle creuse, croit-on qu'alors ils puissent redouter les Seize Etages de l'Enfer?

Un arc de collines herbeuses dont la corde est une rivière et la flèche une succession de temples vénérés.

C'est Kiêp-Bac où se pressent dix mille pèlerins qui viennent, chaque année, célébrer la gloire du héros qui, malgré la délation de Face d'Abeille, jadis, en ces lieux, écrasa les cavaliers mongols.

Dans la cour, sous les hauts figuiers à chevelure bistre, un puits miraculeux; ensuite, les temples noircis par la fumée des sacrifices et pleins du mystère des Puissants Esprits.

Cent femmes stériles sont assises devant des magiciens, et tournent, tournent, tournent, heurtant de la tête les dalles rouges.

Crécelles et tambourins retentissent tandis que chaque sorcier, frappant le sol de la baguette magique et agitant un pavillon carmin, hurle d'un gosier rauque : « Maudit Démon ! Sors ! Sors ! Sors ! »

Autour des sanctuaires est un hameau de légères boutiques de chaume où se tiennent des restaurateurs offrant la pâture, et des marchands d'objets votifs. C'est que, par toutes les digues, les pèlerins accourent, et aussi par la voie fluviale : chaloupes à vapeur et jonques à voile parées d'oriflammes multicolores, et chargées de suppliantes épouses avides de procréer des fils dodus.

Des airs de guitare et de flûte, des roulements de tambour, des chants plaintifs; d'innombrables plateaux d

laiton lourds des trois viandes pures; plusieurs théories de palanquins garnis de cochons laqués.

Enfin, là-haut, contre les flancs des coteaux verts, juste au-dessous des vols de corbeaux tournoyants, sûre d'elle et patiente encore, est campée une autre foule : la Horde des Mendiants.

Devant les cahutes basses, quelques enfants font bouillir le riz grossier que tout à l'heure les autres compagnons de la sébile mangeront avec leurs doigts, comme des bêtes.

. . . . .

Ils sont venus, eux également, des innombrables marchés du Dong-Kinh : ceux qui ont gagné la lèpre pour avoir touché le bois maudit de l'érythine, ceux dont la peau est pustuleuse comme celle du crapaud, les aveugles aux yeux de coquillage, et tous les produits de la misère et du malheur, hommes, femmes et enfants, à peine vêtus de lambeaux de natte, de débris de sacs, mais toutes et tous portant besaces, sébiles et bâton.

Ils ont construit des huttes de roseaux, et, le soir, pendant que mijotent les marmites de riz rouge, ceux qui ont les yeux vivants disent à ceux qui ont les yeux morts le nombre des boutiques qui entourent les temples.

Et la horde se tait lorsque parle Tchou-Maï : corps d'ascète, barbiche longue, braies de jonc, houlette de bois dur.

C'est leur chef, celui qui, chaque matin, lance la troupe à l'assaut des éventaires copieux.

Dès la première veille du premier jour, Tchou-Maï avait annoncé aux patrons des restaurants et des étalages : « C'est tant par journée. » Et, comme certains marchands rechignaient, Tchou-Maï avait aussitôt dit à ses lépreux de frôler de leurs moignons sanguinolents les viandes, les gâteaux et le riz...

Toutefois, cette année-ci, les paysans furent chiches

parce que l'inondation avait naguère ravagé la plaine ; aussi, à l'aube du troisième jour, les boutiquiers refusèrent-ils de verser la dîme.

C'est pourquoi Tchou-Maï, ne pouvant tolérer cette injure, ordonna à ses mendiants d'incendier les baraques du hameau commerçant : au crépuscule, devant les sanctuaires toujours pleins de femmes gémissantes, l'incendie fit pétarader les bambous... et les Fils de la Horde emplirent leurs bissacs.

La chaloupe ventrue a quitté Kiêp-Bac encore fumaillant, dans la nuit bleue. Le vapeur remonte le cours du canal qui conduit au Fleuve Rouge; ses flancs sont bondés de pèlerins sur le retour.

Au milieu du panneau de l'écoutille un vieil aveugle est assis. Le violon monocorde frémit, l'homme chante les exploits des héros qui, dans les temps fabuleux, chassèrent les envahisseurs mongols; et les pièces de monnaie font tinter l'écuelle de métal.

Après le pillage, les corbeaux s'envolèrent et les mendiants s'enfuirent...

Plein de pitié pour la houlette hésitante de cet aveugle, un adolescent avait attiré le vieillard, par un pan de ses haillons, jusqu'au pont du vapeur.

Lorsqu'il fut las de clamer des couplets et de manier l'archet courbe, l'homme aux prunelles de coquillage dit à son conducteur :

— Comment s'appelle le tout-petit? (1)

L'enfant répondit :

— Gaï.

— Ah! répliqua l'aveugle, ce mot veut dire Chant du Coq. Moi, je suis Sâm, l'aède, et mes deux yeux ont toujours été morts.

(1) Il faut que le lecteur non indochinois sache dès maintenant que, par suite de la faiblesse générale de leur race, les Annamites adolescents ont à peine la taille d'un enfant européen. En revanche, leur esprit est très développé. — J. M.

La chaloupe passa le carrefour des Sept-Rivières, puis entra dans le Grand Fleuve, aux berges complantées de maïs.

— Mon fils, dit une fois l'aveugle, si tu veux m'écouter, nous fuirons loin, bien loin. M. Tchou-Maï, qui sait beaucoup de choses, m'apprit l'autre jour qu'il y avait des contrées du Grand Empire d'Annam où jamais ne soufflent les vents froids, où les rizières donnent deux récoltes par an, et dont les routes sont bordées d'arbres toujours ployants de fruits.

— Oh! reprit Chant du Coq, ne plus grelotter, savourer librement des fruits juteux; quelles joies! Cependant, mon oncle, où est-ce donc?

L'aveugle, tendant sa face impassible :

— M. Tchou-Maï, qui avait deux yeux vivants, m'assura qu'il faudrait marcher vers la Constellation de la Croix du Sud.

Le lendemain, et après avoir dit adieu à M. le Chef de la Horde, Sâm et Gaï montèrent dans une voiture du Bateau à Feu.

Aussitôt, maniant l'archet courbe, l'aveugle entonna :

Un homme est riche lorsque sa case contient beaucoup de cancrelats. Que feraient, en effet, ces insectes, dans la hutte d'un pauvre?

— J'avais acheté, reprit Gaï en agitant sa crécelle, un billet m'autorisant à prendre ce bateau. Hélas! les cancrelats ont entièrement grignoté mon ticket.

Ils en étaient là de leur chanson lorsque le contrôleur les fit jeter sur le quai de Van-Dien, la station première.

Il pleuvait.

— Mon neveu, dit l'homme aux yeux morts, je sens contre la peau de ma face le choc des gouttes froides. Ces jours derniers, l'eau qui vient d'en haut était encore tiède. L'hiver approche, par conséquent, avec ses douleurs. Il faudrait se hâter, et nous avons encore trente-neuf fois à être expulsés des voitures.

— Notre compartiment, répondit Gaï, était encombré de bagages ventrus. Demain, je me cacherai dans le panier de quelque marchand.

Pendant que l'aède, chaque jour, était jeté sur le trottoir d'une nouvelle gare, Chant du Coq, enfoui dans un panier et grignotant du maïs, arrivait sans encombre au quai de Vinh, province de la Brillante Tranquillité.

Il y tombait une pluie fraîche.

— Ah! demanda Gaï, bonnes gens, où donc est le Pays de l'Eternelle Chaleur?

— Il vous faut, répondit un vieillard, marcher et marcher sur la route principale du Grand Empire, tenant toujours à droite la montagne silencieuse, à gauche le bruyant Océan. Vous irez ainsi durant des mois et des mois avant de toucher au Pays Méridional... Cependant, tout petit, de quoi subsisterez-vous?

— Mais, répliqua l'enfant, je me dénomme Gaï, ce qui, vous l'entendez bien, signifie Chant du Coq, et je sais faire résonner à la fois et tour à tour le cuir, le métal et le bois.

En attendant la quarantième et dernière expulsion de son vieux camarade aux yeux de la Nuit Insondable, Chant du Coq tua les heures à quémander sa pitance au marché et à baguenauder par les rues de la ville.

. . . .

Dans un jardin au sol de ciment, sous l'ombrage des pins, un jeune homme et une jeune fille d'Europe jouaient à se lancer une boule à coups de battes de boyaux.

— Ho! murmura Chant du Coq, que cette fille est belle!

« Sa chevelure est couleur d'épi mûr, sa figure est rose comme la chair de la grenade, et ses effets... mais comment sont-ils donc? »

Il voulut, pour mieux voir, franchir une haie de fer : des épines déchirèrent ses mains; il tenta de passer un portique : la sentinelle l'en chassa.

Vers la fin de la journée, il eut toutefois le bonheur de pouvoir suivre, de loin, jusqu'à sa superbe demeure, la jeune Occidentale.

Il admira ainsi durant plusieurs après-midi cette joueuse de tennis, et, à chaque crépuscule, s'accroupissant devant la maison aux palissades hostiles, l'enfant chantait :

Sa chevelure est comme l'épi mûr...
Sa face est rose-grenadine,
Mais ses habits, comment sont-ils?

Certain jour, la jeune fille ne sortit point de son habitation, un autre jour de même, puis un autre...

Etonné, Gaï s'enquit à un domestique. Brutalement, celui-ci répondit :

— Morte! on l'enterre ce soir.

L'enfant demeura là, écrasé...

. . . .

Le cortège funèbre parut enfin, tout blanc, et largement fleuri. Gaï suivit. Après l'église, le cimetière. L'enfant se cacha dans une haie vive, à proximité du trou où des gens jetaient de la terre par poignées.

La nuit vint, et la foule quitta lentement la Rizière des Morts.

Lorsqu'il n'y eut plus personne, Chant du Coq s'affaissa contre le tertre frais et, durant toute la nuit, seulement accompagné par le gémissement des pins et le croassement des batraciens, l'enfant pleura et puis chanta :

Elle avait la face grenadine et les cheveux couleur du maïs cuit.

A l'aube, le gardien du cimetière releva le petit mendiant, boueux et transi. Désespéré, Gaï partit dans la

campagne et marcha du côté du soleil levant, ne sachant trop où il allait. Il traversa des champs de mûriers nains coupés de falunières, et fut arrêté par la rive d'un lac immense dont les eaux bleuâtres montaient et s'abaissaient. On lui dit que c'était la mer.

Lorsqu'au quarantième jour Sâm l'aveugle survint, une voix lui cria, de la foule :

— Oncle vénérable, me voici... Mais, ajouta Chant du Coq, la belle Occidentale n'est plus...

— Qui donc?

— La fille dont les cheveux étaient d'or.

— Mon fils, reprit l'aveugle, tu parles comme quelqu'un dont les yeux sont vivants, et les yeux du vieux Sâm furent tués bien avant l'heure de sa naissance. Dis-moi cependant comment était celle qui fit tressaillir ton jeune « ventre ».

Après son récit, Chant du Coq conduisit l'aveugle jusqu'au noir tumulus.

— Pleure, mon fils, dit le vieillard, pleure, toi qui la vis. Pendant que les gouttes salées tomberont de tes yeux mobiles, Sâm aux yeux clos maniera l'archet.

Tous deux s'agenouillèrent alors contre la terre froide et, pour la blonde fille d'Occident, longtemps, longtemps, celui qui ne la vit point fit vibrer le violon monocorde.

Et Chant du Coq qui, hélas! l'avait vue, sanglota une fois de plus dans la Rizière des Morts...

II

O TOI QUI OUVRES LES VOIES...

Nénuphar Bleu.

Par une matinée de solstice d'hiver d'une année dont la dénomination cyclique leur était indifférente, Sâm et Gaï prirent la route du Sud.

A l'annonce du nombre de poteaux kilométriques qu'il leur faudrait dépasser pour arriver aux pays chauds, tous deux avaient frémi; mais comme l'eau froide tombait toujours, ils étaient allés sans hésiter.

Mille sept cents poteaux...

Gaï marchait le premier, portant bissac et natte de jonc. L'aveugle trottinait derrière, tenant d'une main un long bâton et l'autre main posée sur l'épaule de l'enfant.

Et le violon à corde métallique battait les reins de Celui dont la face impassible recevait le choc de l'eau du ciel.

La pluie de la mousson ne cessait de tomber, sortant, par profondes ondées, du ventre de la mer.

Le pays n'était que rizières, de l'Océan Oriental à la Montagne de l'Ouest.

Lorsque les voyageurs se plaignaient :

— Quand finira cette pluie froide?

Les paysans répondaient :

— Dans plusieurs mois, à la fin de la mousson d'hiver.

Et les mendiants, courbant l'échine, allaient, allaient, allaient... au long de l'unique route qui paraissait interminable, parmi les riz pointillés de tombeaux.

Car les tombeaux, de petits cônes herbeux à capuchon de vase, étaient sans nombre...

Il y en avait au milieu de la rizière inondée, entre les hauts sillons des patates, et dans les champs secs des ricins.

Parfois un bosquet d'orangers, une pagode, des villages entourés de bambous.

A chaque marché, les deux voyageurs posaient devant eux l'écuelle, saisissaient la crécelle et le violon, et chantaient sous la pluie.

— Mais où sont les Eternelles Chaleurs? disait Sâm, à toute aube nouvelle.

L'enfant répondait :

— Pas encore, ô vieillard vénérable, marchons à travers l'allée où demeurent les morts.

Un jour, comme l'aveugle insistait :

— Qu'est-ce qu'un tombeau, Chant du Coq ?

Les tumuli couvrent la plaine : c'est ici le Royaume des Morts.

Un tombeau? Mais c'est une case en terre, la seule que l'homme n'achète point.

Nous, les Errants, qui n'avons rien, si ce ne sont poux sur la tête, nous aurons aussi une tombelle, faite de glaise et de gazon.

C'est de la terre, oncle aux yeux lamentables. Tenez, palpez.

De la terre en forme de sein, oui, de sein de la femelle du bœuf.

Je ne puis les compter sur mes doigts. Il y en a vraiment trop.

C'est ici le Royaume des Morts.

Durant toute la journée ils marchaient, et les poteaux couverts d'hiéroglyphes barbares défilaient un à un.

Lorsque les mendiants avaient faim, ils s'arrêtaient près d'une case et faisaient bouillir leur riz dans l'écuelle. Souvent ils n'avaient point de riz; alors Gaï dérobait des patates ou extirpait des racines amères dans les champs d'alentour.

Dès la montée de la nuit, ils se pelotonnaient à l'abri d'un toit de pagode, serrés l'un contre l'autre sous la même natte; et la pluie tombait toujours...

Pendant la nuit, l'aveugle dormait et toussait; Chant du Coq, lui, sommeillait, toussait et... rêvait.

Gaï toussait de froid et rêvait de celle dont la courte apparition, là-bas, dans la ville maintenant au Nord, avait empli son esprit à jamais.

L'enfant revoyait le jardin cimenté, le jeu des balles, l'Occidentale aux cheveux blonds. Qu'elle était belle !

Brusquement, hélas! surgissaient la caisse couverte de fleurs blanches, l'allée de pins hululants, le cimetière européen où les tombeaux n'étaient pas semblables à ceux de cette campagne, mais surmontés de « chiffres dix » en pierre ou en bois.

Chant du Coq, à ces tristes pensers, mouillait de larmes la natte déjà humectée de pluie; toutefois, il reprenait courage en songeant que sans doute était proche le jour où ils atteindraient enfin le pays mystérieux que leur désignerait l'Etoile de la Croix qui était pour eux l'Etoile des Mages...

Au premier jour de cette lunaison, Sâm voulut s'arrêter dans une pagode, afin de rendre ses devoirs au Génie protecteur des aèdes sans yeux.

Chant du Coq raviva quelques bâtonnets d'encens, étendit la natte devant une table cultuelle, et l'aveugle, se courbant par cinq fois, implora Khai Thong Dao Lô.

— O Grand Esprit, dit-il, Toi qui ouvres les Voies,(rends les chemins faciles aux malheureux dont les prunelles n'ont point de vie.

« Toi qui as deux yeux clairs, fais-moi découvrir des marchés populeux en ménagères compatissantes. D'ordinaire je reconnais, de très loin, la foire d'un marché, au bavardage tumultueux des femmes, mais, d'ordinaire, hélas ! au lieu que ces bavardes jettent dans mon écuelle leurs sapèques à foison, c'est le ciel qui la comble de ses gouttes de pluie;

« O Toi qui ouvres les Voies...

« Toi qui ouvres les Voies, conseille aux mandarins du Gouvernement de ne plus déposer sur les côtés des routes de ces longues rangées de cailloux dont les arêtes blessent les doigts de pied des chanteurs aux yeux morts.

« Toi qui ouvres les Voies, conseille aussi aux manda-

rins du Gouvernement de ne plus planter sur le bord des chemins ni des arbres au tronc armé d'épines, ni des pierres sculptées, ni de ces fûts de bois dont le cœur chante comme un violon.

« Toi qui ouvres les Voies, fais-nous fuir ce Pays du Septentrion où la pluie frappe et ma face et mes reins, où les champs offrent à nos fringales la seule moisson des tombeaux;

« O Toi qui ouvres les Voies! »

. . . .

Lorsqu'il eut terminé ses supplications, l'aveugle ajouta :

— Maintenant, Grand Esprit, mon élève et neveu Chant du Coq, à qui j'apprends la musique et l'art de mendier, va se prosterner à son tour.

Gaï obéit, et, s'agenouillant sur la natte :

— O Vous qui ouvrez les Voies, dit-il, je suis encore « imbécile (1) »; je sais cependant que vous existez et voyez tout.

« M. Sâm vient de supplier comme il sied, et moi, Cri de Poulet, que vous demanderai-je?

« Deux choses seulement. Ce serait d'abord de rendre le mouvement aux yeux morts de mon oncle, pour que Sâm puisse voir le soleil et les riz, la mer et ses poissons, les oiseaux et les fleurs.

« Sâm entend l'alouette et il ne la voit point.

« Sâm renifle les fleurs et jamais il n'en vit.

« O Vous qui ouvrez les Voies, faites pousser deux yeux vivants sur le crâne du pauvre Sâm.

« Que vous demanderai-je encore, Grand Esprit?

« Avant certain jour néfaste, certes j'étais errant et sans le sou; j'étais heureux et je chantais ma joie.

« Depuis l'heure où la vie fut enlevée à une adoles-

(1) C'est-à-dire tout petit.

cente aux cheveux de maïs, Chant du Coq est très malheureux, Chant du Coq clame son désespoir.

« Nous marchons vers Monsieur l'Astre de la Croix, vers le pays aux chaleurs éternelles.

« Oh! faites, Grand Esprit, que j'y retrouve la belle fille d'Occident.

« Je n'ai pu l'approcher et j'en ai tant souffert!

« Elle était le soleil...

« Sâm a parlé de fruits, de viandes et de riz.

« Moi je songe à la fille aux yeux couleur d'onde marine.

« Pour tout le reste, sachez-le, Vous qui ouvrez les Voies, nous allons, moqués de la vie et nous en moquant. »

Après la plaine de rizières, ils abordèrent une région de landes couvertes de framboisiers, d'herbe courte et d'arbustes au tronc gris. La montagne, énorme, était toute proche; sa cime disparaissait dans un amoncellement de nuages.

Un matin, Sâm dit à son conducteur :

— J'entends le grondement du tonnerre, à mon oreille gauche.

C'était la mer, et, à une exclamation de Gaï, l'aveugle questionna :

— O mon neveu, qu'est-ce donc que la mer?

Ah! répondit Chant du Coq, voici le Grand Océan. Il est fait d'une eau qui monte, s'abaisse, s'avance, recule, et mugit comme buffle en courroux.

Il y a des poissons dans cette eau, mais je ne les vois pas. Je distingue néanmoins, à l'horizon, du côté du soleil levant, la jointure de la plaine marine et du dôme céleste.

Ici, contre la terre, l'eau racle et bondit; plus loin, le souffle du vent effiloche la crête des collines liquides comme aux jours de chaleur la brise effiloche les blancs flocons du cotonnier.

Qui donc soulève cette eau pesante?

Sans doute un puissant Génie.
Qui donc murmure sous la masse des flots?
Peut-être un aveugle chanteur.

Toutefois, Madame la Mer ne doit pas être une fée trop méchante, puisque là-bas, en Occident, les filles des humains lui prennent des gouttelettes pour en farder la peau de leurs yeux vifs...

III

LES FRUITS DE LA MER

Jasmin de nuit.

Entre les caps noirs, une vallée rousse monte, de la plage, jusqu'à la chaîne boisée. Contre les pointes des écueils, l'océan hurle et bave; dans la montagne, des fauves rugissent et des cascades chantonnent.

Les mendiants, qui avaient uniquement vécu dans une plaine deltaïque où mugissent pareillement les grenouilles et les buffles, chantres de la boue nauséabonde, furent effrayés de ces nouveautés.

Et la pluie qui tombait, qui tombait...

Ah! quelles terribles épreuves allaient s'appesantir encore sur les épaules des errants!

Cependant, au lieu de malheurs, Sâm et Gaï eurent en cette étape beaucoup de joie.

Juste contre la grève de galets quelques chaumines de pêcheurs étaient cachées. Ces pêcheurs, dont la misère était presque aussi profonde que celle des arrivants, accueillirent les deux mendiants avec des gestes fraternels, parce que seuls, les hommes au ventre vide savent combien souffrent ceux dont les boyaux sont toujours creux.

Les pêcheurs n'avaient point de riz : ils donnèrent aux Tonkinois de la pulpe de bananier bouilli.

Les pêcheurs n'avaient point de viande : ils offrirent du poisson, de la méduse et du naissain.

Aussi, devant cette abondance inespérée, l'aveugle aux yeux hagards dit à l'enfant :

— Il serait convenable, ô Chant du Coq, de chanter pour remercier ces Messieurs.

Mes yeux sont morts depuis mon premier jour (jour que d'ailleurs je n'ai point vu);

Et c'est l'obscurité de l'éternelle nuit, une nuit dont la lampe est veuve de rayons.

Car on parle de lampe, on parle de soleil;

On parle d'un pantin qui se tient dans la Lune;

On parle de brasier, de cuisine, de feu; et seule une brûlure arrête mes dix doigts...

Car j'entends le tonnerre et j'ignore l'éclair; car j'entends la tempête et j'ignore la mer!

Les pêcheurs m'ont donné de la chair de poisson parfumée de saumure.

Mais, pour Sâm, le poisson et le porc, et le buffle et le chien, sont des viandes qui vivent et meurent dans un bol...

O vous tous, dont les yeux vivants voient mes yeux morts, ne parlez plus de tout cela!

Si mes yeux sont un mur de pierre, j'ai dix doigts à mes pieds, un trou à chaque oreille, et dix doigts à mes mains; j'ai la peau de mes joues, la langue dans ma bouche et deux trous à mon nez.

Renifler un parfum, et n'en point voir la fleur!

Se baigner dans une eau, et ne pas distinguer si c'est l'eau d'un torrent ou bien l'eau de la mer!

Un choc! Gaï me dit : c'est un caillou; une brûlure; Gaï me dit : c'est le feu.

Quand les flots sont apaisés, alors la mer n'existe plus!

Quand je suis mordu par un chien, je sais qu'une maison est proche; et quand mourut celle qui m'enfanta, seule la puanteur de son cadavre me l'apprit!

O vous tous, dont les yeux vivants voient mes yeux morts, ne parlez plus de tout cela...

Pour gagner quelques sous (quelques sapèques plus souvent) il me faut vanter la beauté d'une fille.

Et comment discerner la fille du garçon? Si je touchais, on crierait au satyre!

Je devine alors à la voix; mais Gaï assure que la corneille contrefait le loriot...

Quand les bambins vont paître les troupeaux, pour moi c'est une odeur qui passe : la forte puanteur des animaux vaseux.

L'oiseau se plaint, au-dessus de mon front.

Mais, pour Sâm, un oiseau vit et meurt dans un bol!

Le crapaud mugit, tel un bœuf, au ras du sol, et j'ai souvent marché sur un crapaud meuglant.

Que les crapauds défunts pardonnent au vieux Sâm : si je les écrasai, ce fut innocemment!

L'homme parle avec un dur gosier, là, à hauteur des trous de mes oreilles; mais, près de la terre, qui donc crie, pleure, et me bouscule?

On dit que ce sont des enfants!

Je le crois, parce qu'il me faut croire toutes les voix qui parlent...

Et c'est pour le vieux Sâm un autre chien qui ronge ses boyaux : entendre des enfants et n'en posséder point...

O vous tous, qui voyez les traits de vos enfants, laissez Sâm, de ses doigts avides, toucher leur rond petit crâne rasé, et puis surtout, ne parlez plus de tout cela...

— Comment faites-vous, demanda Chant du Coq aux pêcheurs, pour éviter les dangers de la mer?

— Mon neveu, répliqua l'un d'eux, il faut sacrifier aux jours prescrits, et puis, regardez, deux yeux sont peints à l'avant de nos barques.

Gaï constata qu'en effet chaque esquif portait contre le flanc de sa proue, à bâbord et à tribord, un œil peint en vives couleurs.

— Monsieur le pêcheur, ajouta l'enfant, si vous peigniez deux yeux semblables sur le front de mon oncle, le vieux Sâm verrait-il?

— Ce serait un acte sacrilège, et les Génies ne donneraient certainement aucun pouvoir à de telles peintures.

Chant du Coq contempla longuement les deux virgules, rouge et blanche, qui composaient les yeux des sampans.

— Moi, tout petit que je suis, dit-il enfin, j'ai connu une fille occidentale dont les prunelles étaient de couleur bleue.

— O mon fils, reprit le pêcheur, vous auriez alors rencontré une Naïade, quelque fille d'un Roi de la Mer?

Cependant les ondées froides étaient espacées de rais lumineux, l'air devenait plus doux. Il fallut songer au départ.

— Quelle voie sera la nôtre? demanda Sâm.

— Celle-ci, ô maître, qui monte vers le col où est bâti le portique fortifié.

« Elle conduit à la Capitale du Royaume. Au delà se trouve le Pays aux Chaleurs Eternelles.

— Du côté où parle la mer, reprit Sâm, doit se lever le soleil : j'ai ressenti sa morsure à la surface de ma tête. Et il doit se coucher du côté où s'étend l'ombre fraîche du soir.

— Oui, noble vieillard, c'est cela; et il vous faudra marcher avec le grondement des flots à main gauche et l'ombre nocturne à votre droite. Mais, encore une fois, comment subsisterez-vous?

— Depuis le jour où il naquit, Sâm l'aveugle habite la grand'route. C'est sa maison.

« Depuis l'heure où il sut parler, Sâm l'aveugle mendie au long des chemins durs. C'est son champ.

« Et lorsque Sâm mourra — la pluie battant ses yeux déjà défunts — que l'on étende son corps sous la peau d'une route, afin que son esprit se délecte aux chansons des aveugles errants et au bruit de leurs pas incertains comme ceux des marmots. »

JEAN MARQUET.

(A suivre.)

ANNIVERSAIRE

Ici,
dessous ces pins,
à travers ce soleil,
vers cet azur,
je songe au Jour sans fin,
toujours pareil...
La Vie est donc la Voie qui mène ici?

Je songe,
me retournant vers l'herbe,
que rien ne fut mensonge
de la Beauté de Vivre ample et superbe
quand l'heure empiétait sur la durée
avec, dans sa voix claire,
des mots sonores, sourds,
qui font de l'air un souffle mesuré,
un parfum de lumière,
le grand geste azuré
de tout amour.

Quel luxe éblouirait cette opulence?
et quel or, par poignées,
n'aurons-nous pas semé aux routes grises!
Et voici que s'élance,
alerte sur la brise,
la joie, encore! l'éternelle Surprise...

Ah! levons-nous; le soir est là :
la forêt brûle des pourpres qu'il aima;
son fleuve est gris et rose.
Nos pas, dans l'herbe, frôlent d'humbles fleurs;
Voici l'arome des lilas
Sur toutes choses!
Et la même ombre humaine,

qui marchait devant nous,
tourne et s'étale et s'échappe et nous quitte;
nous avançons dans la lumière vermeille
d'un soleil qui nous mène
au Jour toujours pareil.

Valvins, 1931.

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN.

LA NAISSANCE DU CUBISME[1]

—

Des Allemands, des Hongrois, des Russes vivaient alors à Paris, suivant passionnément l'évolution artistique, s'y intéressant, copiant, imitant, comprenant mal parce que trop brutalement, trop lourdement, mais voulant être mêlés au combat.

Leur ténacité fit beaucoup pour le cubisme et pour Picasso, qui régnait spirituellement sur eux.

Picasso connut alors une espèce de gloire de mauvaise qualité qui le satisfaisait quand même.

Heureusement, son travail, ses recherches passaient avant toutes choses.

Il continuait à travailler sans souci des conseils des marchands de tableaux, qui ne pouvaient jamais le voir sans crainte changer de manière.

Le futurisme aussi faisait son apparition, venant se greffer sur le cubisme.

Le peintre Delaunay, devenu cubiste, qui peignit à cette époque une tour Eiffel vertigineuse, donna sans doute l'essor au futurisme.

Ainsi que Uhde, dont il épousa plus tard la femme divorcée, il parvint à posséder une grande quantité de « Rousseaux », qu'il achetait à des prix dérisoires.

Pauvre et brave « douanier », qu'on « avait » si facilement, tant à cause de sa naïveté que de sa vanité puérile! Il ne fut pas étonné de l'importance qu'on lui donna tout à coup. Il était tellement sincère! Il trouvait prodigieux de vendre trente ou cinquante francs un tableau qu'il peignait tranquillement, comme un enfant. Tous les commerçants de son quartier s'étaient fait « photogra-

(1) Voyez *Mercure de France*, n° 789.

phier » par Rousseau. Echanges payables en marchandises !

Naïf, bon et faible, il se laissait entraîner dans les combinaisons les plus hasardeuses pour rendre service. Une d'elles, entre autres, faillit le faire passer en correctionnelle.

Je le vis à cette époque; il ne comprenait rien à ce qui lui arrivait. Il avait été le jouet de malhonnêtes gens.

Marié deux fois, il gardait un souvenir attendri de ses défuntes. Il fit même, en l'honneur de l'une d'elles, un tableau exposé aux Indépendants vers 1910. Dans un jardin, un homme et une femme se tiennent par la main. Dans le ciel, au-dessus de leurs têtes, heureux et souriants, les époux défunts, agrémentés de petites ailes, les protègent.

Que n'a-t-il illustré des livres d'enfants ! Il les aurait si bien compris !

Je me souviens des portraits de Guillaume Apollinaire et de Marie Laurencin réunis sur une même toile. Un Apollinaire fluet et délicat, tel qu'il ne le fut jamais. Une Marie Laurencin lourde et grasse, telle qu'elle ne l'est pas encore devenue.

Je le trouvai un jour fort contrarié de ne pouvoir finir cette toile. Il s'était mis en tête de peindre un rang de fleurs au bas de la toile. Mais pour symboliser Apollinaire, il voulait absolument des « œillets du poète ». Ce n'était pas la saison de ces fleurs. Il dut attendre six mois pour finir le tableau.

Je me souviens encore de lui un jour qu'il était arrivé à la fin du déjeuner. Il était malheureux. Il me faisait volontiers ses confidences, tout en mangeant des « pets de nonnes » saupoudrés de sucre, qu'il répandait sur lui. Il en fut bientôt couvert et sa chienne léchait soigneusement son pantalon et son veston pendant que, sans bouger, les larmes aux yeux, il la regardait faire tout en continuant ses doléances.

On a eu tort de prêter à Rousseau des idées artistiques qu'il n'eut jamais. Il n'avait pas d'idées. Je l'ai bien connu. Il peignait simplement, sincèrement, comme « IL VOYAIT ». Je ne pense pas qu'il faisait une différence entre ses toiles et les photographies qu'il copiait pour les faire.

Il voyait avec ses yeux d'enfant, aidé par son cerveau d'enfant. Naïf et sensible, il était merveilleusement doué pour la peinture. Un don naturel, un peu brutal de peintre primitif.

Il n'a jamais été servi par l'intelligence. Je ne crois pas lui faire tort en disant qu'il n'était pas intelligent. Il avait mieux peut-être : un don unique, une espèce de génie... D'ailleurs faut-il vraiment de l'intelligence pour devenir un grand peintre? Je ne le crois pas du tout, quoi qu'on en puisse penser.

Il disait à Picasso : « Nous sommes les deux plus grands peintres de l'époque, toi dans le genre « égyptien », moi dans le genre moderne... »

C'était toute la compréhension spirituelle de Rousseau.

Trop d'intelligence n'est pas, je le répète, nécessaire en peinture, mais ne serait-ce pas plutôt en voulant faire trop profond que tant de peintres sont obscurs, confus dans leurs œuvres?

Picasso commençait à être adulé, entouré d'admirateurs intéressés ou non. Il se fatiguait vite d'eux. Quoique aimant les flatteries, il était par nature ennemi des grandes expansions.

Un soir, au « Lapin à Gill », il avait été fêté, acclamé, porté en triomphe par un groupe d'Allemands. Le désir d'être seul le prit. C'était sur la butte, place du Tertre. Tout à coup, sortant son revolver, qui ne le quittait jamais, il fit feu en l'air. En un instant la place fut déserte. Les Allemands disparus, fondus, ne revinrent pas de si tôt.

§

Son atelier était de plus en plus fréquenté par les étrangers curieux ou enthousiastes de cette nouvelle peinture, dont il était, avec Matisse (chacun dans son genre), le promoteur.

Il partait, chaque année, quelques mois en Espagne et en revenait comme retrempé, avec des études d'expressions nouvelles, quoique toujours un peu prévues par ceux qui le suivaient de près, qui guettaient son évolution, toujours en marche.

A cette époque, l'atmosphère de son pays lui était nécessaire, l'inspirait particulièrement.

Des études faites là-bas, émanaient une émotion, une sensibilité plus fortes. Le côté technique qui surprend chez lui, qui heurte et fait souvent hésiter le jugement, s'effaçait, se fondait dans un sentiment plus profond, plus tendre. Je n'ai jamais connu un étranger moins fait pour la vie de Paris.

Il semblait ne pas y être à son aise, gêné, étouffé, dans une atmosphère qui ne pouvait être la sienne.

Je l'ai vu en Espagne, si différent de lui-même, ou plutôt si différent du Picasso de Paris. Plus gai, moins sauvage, plus brillant, animé, s'intéressant aux choses avec plus d'aplomb et de calme. Moins renfermé, à l'aise enfin.

Il se dégageait de lui un rayonnement plus heureux, en contraste avec son attitude, son caractère habituels.

§

En Espagne, il ne séjournait jamais longtemps dans une ville. Il passait quelques jours à Barcelone avec sa famille, puis il partait en pleine campagne. Il vivait en un coin désert d'Aragon, de Catalogne, de Valence ou d'ailleurs.

Aussitôt débarqué, il cherchait un endroit, chambre ou

maison, où, installé, il pût travailler en paix, librement, toute la journée. Il aimait la compagnie des paysans, et il était aimé d'eux. Il se trouvait libre, buvait avec eux, se mêlait à leurs jeux. Là-bas, dans ces paysages sauvages, grandioses, désertiques, dans ces montagnes aux chemins bordés de cyprès, il ne semblait pas, comme à Paris, être à part, en dehors de la société.

J'ai toujours considéré Picasso au milieu des Parisiens comme désaxé. Et aussi dans la campagne française, dont il disait, avec un peu de mépris, qu'elle sentait le champignon. Il préférait les odeurs un peu amères, mais chaudes, des romarins, du thym, des cyprès.

Dans un village catalan, au-dessus du Val d'Andore, à Gozols, il vécut plusieurs mois, travaillant régulièrement, se portant mieux. Gai, heureux de partir à la chasse ou en excursion dans la montagne, au-dessus des nuages qui couvraient le val.

Quel être différent, et combien sympathique, il devenait alors, dans ce village plein de contrebandiers, dont il écoutait les longues histoires contées par l'un ou l'autre! Attentif, il s'en amusait comme un enfant.

Un vieil homme de quatre-vingt-dix ans, ancien contrebandier, voulait absolument le suivre à Paris. Vieillard farouche, d'une beauté étrange et sauvage, il avait, malgré son âge, gardé ses cheveux et des dents tout usées, mais fort blanches. Méchant, acariâtre avec tous, il ne retrouvait sa bonne humeur qu'auprès de Picasso, qui a fait de lui un portrait très ressemblant, un dessin.

Cependant la peur nerveuse des maladies le chassa de là. La petite fille de l'aubergiste ayant contracté la typhoïde, il voulut partir immédiatement.

Ce pays dans la montagne n'était accessible qu'à dos de mulet. Il voulut revenir directement en France. On devait pour cela traverser les Pyrénées. Je me souviens d'être partie de là le matin à cinq heures, pour n'arriver

qu'à cinq heures de l'après-midi dans un village d'où partait une diligence.

Pour en revenir à l'humeur de Picasso, il faut penser que le calme et la sérénité coulaient en lui dès qu'il retrouvait son pays, et surtout la campagne de son pays. Cela rendait ses œuvres plus légères, plus aérées, moins tourmentées. Son émotion était comme localisée en elles.

Je ne veux pas dire que la vie de Paris ne lui ait pas beaucoup servi, ce serait injuste. Mais indépendamment de l'artiste, je crois que l' « homme » eût été plus heureux s'il n'avait vécu qu'en Espagne.

Son instinct le poussait vers tout ce qui est tourmenté. C'est en Aragon, à Horta, petit village près de Saragosse, que sa formule cubiste s'affirma définitivement.

Ou plutôt en revenant de ce voyage.

Il rapporta de là des toiles dont les deux meilleures furent acquises par les Stein. Des paysages aérés au dessin géométrique. Dans l'un, des palmiers animaient d'une note verte et crue cette étude où les terres avaient formé la palette.

Un nouveau marchand « juif allemand » était venu depuis quelque temps s'installer à Paris, rue Vignon : Kahnweiller. Tout jeune, arriviste, très « méthode allemande », intelligent, tenace, rusé, quoique, cependant, moins que Vollard.

Il voulut des Picassos, des Matisses, des Van Dongens, des Derains, des Vlamincks, et il en eut.

Il fréquenta activement les jeunes artistes, dont il se vantait d'être le plus jeune, et les attira chez lui.

Vrai commerçant juif, sachant risquer pour gagner. Audacieux, actif, marchandant des heures entières, fatiguant « son peintre » jusqu'à ce qu'excédé il lui consentît enfin la réduction demandée.

Dans sa petite galerie, toute tendue de velours gris et de toile écrue, s'accumulèrent peu à peu les œuvres les plus modernes. Plus tard il passa un contrat avec Ma-

nolo, qui lui envoyait de Céret, où il s'était fixé, toute sa production.

Les amateurs aussi commençaient à connaître le chemin de la rue Vignon. On allait là quand on voulait se tenir au courant des mouvements nouveaux.

Il est indéniable que les peintres les plus « avancés » durent surtout aux Allemands d'être connus si tôt et si jeunes.

Des Russes, des Italiens suivirent et comprirent vite.

§

A ce moment deux jeunes peintres de l'âge de Picasso vinrent le voir régulièrement.

L'un, dont on commençait à parler, Derain; l'autre, à peu près inconnu, Braque.

Derain continua sa route sans bifurquer, sans être influencé par Picasso. Il influençait lui-même d'autres artistes.

Braque, lui, quitta son groupe, c'est-à-dire les impressionnistes d'alors, comme Friesz, Marquet, Dufy, Camoin, etc...

Ceux-ci suivaient encore la route tracée par les grands impressionnistes de la fin du XIXe siècle.

Ce ne fut pas sans l'instinctive révolte du Normand méfiant qu'il est, que Braque arriva au cubisme. Dans une discussion à ce sujet chez Picasso, malgré toutes les raisons de ce dernier, qui ce jour-là les faisait valoir très raisonnablement, très nettement, Braque se refusait à être convaincu.

— Mais, finit-il par répondre, malgré tes explications, ta peinture, c'est comme si tu voulais nous faire manger de l'étoupe ou boire du pétrole.

Que se passa-t-il dans son esprit, après cette profession de foi? Comment fut-il convaincu si tôt? Comment crut-il tout-à-coup à l'avenir du cubisme?

Je ne sais!

Mais, quelque temps après, il exposait aux Indépendants une grande toile de facture cubiste qu'il avait faite, semble-t-il, en secret. Il n'en avait parlé à personne. Pas même à son « inspirateur » Picasso.

Espérait-il récolter les fruits de cette nouvelle formule? C'était à tenter, puisque Picasso n'exposait jamais.

Picasso, qui n'avait qu'à peine dévoilé à ses intimes sa nouvelle manière, en fut un peu indigné.

Malgré cela, Braque n'a jamais fait figure de chef d'école. C'est un artiste qui joint le charme à une intelligence qui s'adapte facilement.

J'anticipe quand je dénomme « cubisme » cette nouvelle évolution dont le nom est dû à Vauxcelles qui, irrité, déclara plus tard que ces artistes n'étaient que des « cubistes patagons ». Vauxcelles alors se faisait un devoir d'essayer de démolir toutes les nouvelles tendances. Quitte à se rallier à elles quand le succès les avait consacrées.

§

Je parlerai incidemment de deux artistes de talent, Friesz et Dufy.

Dufy, l'air très jeune comme il l'est resté, blond, frisé, fin, flottant et aimable comme ses peintures actuelles. Il n'avait pas encore l'audace qu'il a montrée depuis. Ses œuvres légères, aérées, sans puissance, mais pleines de charme semblaient le désigner pour une place de second plan.

Mais son intelligence l'a servi plus que ne l'eussent fait de véritables dons.

Friesz, au contraire, plus puissant, avec des dons naturels et déjà affirmés, plus sûr de lui et audacieux, a réalisé simplement les espoirs qu'il donnait alors.

Dufy, Braque et Friesz! Trois Normands, le premier de Honfleur, si je me souviens bien, les deux autres du Havre.

Trois Normands avisés, ambitieux, intelligents, rusés, que leur race a aidés avant tout autre chose. Trois amis se méfiant les uns des autres, se jalousant aussi certainement.

Je dois quitter Dufy et Friesz pour revenir au cubisme.

Des critiques furieuses, rageuses, injustes, saluèrent la naissance du cubisme.

Quelle avalanche d'épithètes diverses provoqua cette forme nouvelle d'un art abstrait qui ne méritait peut-être pas autant de bruit.

Les Français sont longs à admettre ce qu'ils ne comprennent pas d'emblée. Seul, le succès les pénètre de beaucoup d'indulgence. Mais pourquoi une telle colère contre ce qu'on ne peut admettre?

Je me souviens des expositions d'alors et des rires provoqués par les toiles à nouvelles tendances. On sait pourtant par expérience que le temps, l'habitude, l'éducation de l'œil sont en peinture les meilleurs enseignements.

L'habitude fera voir avec plus d'indulgence d'abord, puis avec intérêt, enfin, beaucoup plus tard, avec intelligence, ce qu'on avait vilipendé.

Je ne veux pas faire ici l'apologie du « cubisme », que je ne puis ni expliquer, ni admirer, simplement.

C'est, pour moi, une forme de l'art en dehors de l'art même. C'est une conception dans une forme décorative, une transposition plus ou moins sensible d'une pensée parfois très confuse. Il m'intéresse et m'est sympathique surtout parce que je l'ai vu naître et que j'en ai suivi la lente élaboration.

§

Après Vernin, restaurateur rue Cavalloti, qui avait inspiré à Max Jacob ce léger quatrain :

Ça m'ennuie d'aller chez Vernin,
Mais il faut y aller quand même,

Parce qu'on y prend des verres nains
Et des fromages à la crè-è-me!

chanté sur un air populaire de l'époque, ce fut le temps du restaurant Azon, rue Ravignan, face à la maison qu'habitait Max Jacob.

On allait là, comme vous le pensez bien, plutôt à cause du crédit que pour la cuisine.

Picasso, Max Jacob, Apollinaire y vinrent pendant un temps régulièrement. Puis Derain, Braque, Vlaminck, Van Dongen, Gaston Modot, Ollin, Dullin assez souvent. Paul Fort nous y visitait quelquefois.

J'y vis aussi Modigliani, jeune, fort, sa belle tête de Romain s'imposant par les traits d'une pureté de race étonnante.

Il habitait alors Montmartre dans un des ateliers dont est flanqué le vieux et triste réservoir de la Butte.

Chez Azon, j'ai vu Vanderpyl et sa rondeur joviale qui fatiguait très vite, René Dupuis, le journaliste, ancien officier de marine, mort à la guerre, et aussi le fameux Adolphe Basler, qui était peu apprécié alors.

Petit homme gras aux mains molles, l'air sage d'un bedeau en dévotion, réservé, sauf dans ses compliments qu'il ne ménageait pas assez, flatteur conciliant, intelligent, il semblait être là pour voir, écouter, retenir et surtout profiter.

Toujours en quête d'un « bedit gavé grème », à défaut d'autre chose, il a puisé dans ce milieu tout ce qu'il lui était utile d'y puiser, et dont il a su faire son profit, avec une adresse qu'on ne peut lui contester. Sans cette bande d'artistes, et grâce à une ténacité remarquable, serait-il le « Monsieur » très important qu'il « représente » aujourd'hui?

§

Derain, Vlaminck et Braque formaient un trio étonnant et surtout important.

Leur aspect physique faisait se retourner les passants.

Très grands tous trois, les épaules larges, ils donnaient une idée de puissance physique encore rare à l'époque.

Derain était le plus grand. Plus mince, plus élégant, le teint vif, les cheveux noirs plaqués. D'un chic anglais, « un peu voyant ». Gilets de fantaisie, cravates de couleurs crues, vertes ou rouges. Toujours la pipe à la bouche, flegmatique, railleur, froid, raisonneur.

Braque, moins haut, tête puissante de nègre blanc, épaules et cou de boxeur, le teint très brun, les cheveux noirs frisés, les moustaches rasées. Il était plus lourd. Une expression, souvent voulue, de brutalité, de grossièreté dans la voix, les gestes. Sans élégance, mais aisé dans d'amples vêtements de confection. Comme cravates, de petites ficelles noires aux nœuds lâches comme on en voit aux paysans normands. Un peu négligé ou voulant le paraître. Les traits marqués profondément et, comme je l'ai déjà dit, d'une intelligence subtile, s'adaptant très facilement, méfiant, adroit, rusé, en un mot le vrai type du Normand.

Vlaminck était plus lourd, plus simplement lui-même. Massif, trapu, blond, presque roux. Expression assez brutale, têtue, l'air de quelqu'un qui sait où il veut aller. Des yeux bleus quelquefois naïfs, souvent étonnés.

Très sûr de lui, il semblait stupéfait quand, à la fin d'une discussion, on lui prouvait qu'il se trompait. Ancien coureur cycliste, très fort, il se croyait naturellement invincible. Il habitait Chatou avec sa femme et ses trois filles. Sans argent, il était souvent forcé de regagner son domicile à pied la nuit. Il disait avoir eu quelquefois à se défendre, en chemin, contre des agressions, sous un pont qu'il lui fallait passer, et s'en être toujours tiré favorablement, par sa seule force physique.

Il niait l'adresse, la valeur de la boxe contre la seule force brutale, jusqu'au jour où Derain et Braque, qui boxaient assez régulièrement, lui infligèrent tour à tour

une sérieuse défaite. Nous le rencontrâmes, quittant l'atelier de Derain, le nez comme une pomme de terre, en assez piteux état, mais absolument convaincu.

Picasso était attiré par la boxe. Il en aimait les combats qu'il suivait assidûment. Il aurait voulu boxer. Mais il détestait recevoir des coups, voire en donner. Il prit chez Derain une seule leçon, je crois. Mais elle lui suffit pour toute la vie.

Ils sortaient souvent tous les quatre ensemble. Picasso tout petit auprès d'eux. Mais, étant trapu, il donnait une impression de force physique, peu justifiée du reste. Picasso était fier d'être pris pour un boxeur, grâce à ses trois compagnons.

En somme, Picasso, s'il a toujours désiré la gloire, la désirait pour une autre cause que celle qui le favorisait. Max Jacob ne disait-il pas de lui, un jour, qu'il aurait préféré la gloire d'un Don Juan à celle d'un artiste célèbre? Il aimait l'attention des femmes et s'en montrait très flatté, quelles qu'elles fussent, d'où qu'elles vinssent.

Cela d'ailleurs lui suffisait souvent, car sa paresse naturelle, son horreur des complications, lui firent souvent abréger ses aventures.

I

Derain habitait une curieuse cité d'artistes à Montmartre, rue de Tourlaque, « Les Fusains ».

Il y avait son atelier, travaillait beaucoup. Son talent s'affirmait de plus en plus. Sa facture large, son beau tempérament de coloriste, ses compositions si heureuses, sa facilité d'élaboration en faisaient alors un artiste peut-être plus savoureux que celui de maintenant.

Malgré les difficultés matérielles, imposées par des parents « crémiers » (à Chatou, je crois), qui, ne se souciant pas d'avoir un fils artiste, lui refusaient tous

subsides, il resta solidement planté dans sa vocation qui le mena loin.

J'ai toujours préféré l'art de Derain à celui des autres. Son métier sain et vigoureux ne trouvait pas aisément son égal.

La science de Picasso, sa profondeur, sa recherche perpétuelle « toujours plus loin » l'ont sans doute placé avant les autres. Mais Derain, c'était autre chose. Plus français, plus sûr de lui, moins latin aussi, il lui manquait seulement, pour avoir la toute première place, ce côté un peu mystérieux qu'on trouve chez Picasso et quelquefois chez Matisse.

Vlaminck n'était alors qu'un bon peintre impressionniste. Il n'avait pas encore cette maîtrise dans le « truc » qui situe sa facture actuelle. Un grand sens de la composition, du métier, mais un certain manque de goût, d'élégance de l'esprit, de recherches dans les coloris le faisaient un peu vulgaire.

Peintre doué, que ses moyens servaient beaucoup, mais dont la qualité était discutable.

Je trouve qu'il est resté le même .

Braque était un peu plus jeune, comme je l'ai déjà dit. Il se singularisa et sortit plus vite de la masse, grâce au cubisme. Moins véritablement doué que les autres, plus spirituel, cherchant peut-être davantage à cause de ses moyens plus réduits.

Matisse, plus vieux, presque arrivé alors, après des années de misère, était le plus sage sous des apparences plus audacieuses. Il vivait une vie plus familiale, plus retirée et on le voyait moins souvent.

§

On ne connaissait encore rien de Marie Laurencin.

L'influence d'Apollinaire, celle du milieu dans lequel il la jeta, firent plus pour elle que ce côté littéraire qui l'animait déjà.

Ai-je déjà dit qu'elle avait suivi des cours? Pour « demoiselles » d'abord. Puis ceux de l'Académie Humbert, boulevard de Clichy. Braque y travaillait en même temps qu'elle et nous racontait les blagues que les élèves s'amusaient à lui faire.

Sans doute que, sans Apollinaire, Marie eût suivi une route qui l'aurait menée non loin de Madeleine Lemaire ou d'une Louise Abbema, un peu ratée. Elle doit à Apollinaire surtout, et un peu aux autres, de s'être révélée à elle-même, de s'être réalisée.

Elle comprit vite le parti qu'elle pouvait tirer d'un entourage aussi original et avancé. Comme aussi son tempérament et son instinct la poussaient vers l'originalité, ce fut tôt fait.

Elle avait déjà puisé dans l'art persan. Ce fut plus tard qu'elle trouva vraiment sa voie en dénichant le *Journal des demoiselles*, publication ancienne, mais dont le charme des gravures, en rose, gris, bleu et blanc, lui fut une révélation qui la fixa.

Un jour, chez elle, n'ai-je pas pris pour un original « Marie Laurencin » une petite image, encadrée en médaillon, qu'elle avait découpée dans ce journal? Cependant elle n'évolua guère, faute peut-être de moyens profonds. La ruse, alliée, je crois, à une fausse naïveté, est un des effets étranges de ses compositions.

Aidée de son charme si particulier fait de gaucherie enfantine où l'étrangeté a sa place, sans vrai naturel, elle sut si bien s'installer dans son métier et persévérer dans son travail qu'elle a acquis la place artistique qui lui était réservée.

Au début, ni les marchands, ni les amateurs, ni les camarades ne la prenaient au sérieux.

Ce fut par amusement que, poussés par Picasso, les Stein lui achetèrent un premier tableau : une composition assez grande où quelques-uns des artistes qu'elle fréquentait étaient groupés.

§

Revenant d'Espagne, après quelques mois d'absence, en 1907, je pense, Picasso retrouva avec joie son atelier et ses fidèles.

Apollinaire, qui commençait à « compter » dans les milieux littéraires, s'occupait de journalisme, de critique d'art. Il avait collaboré à la *Phalange* avec Royère qui dirigeait cette revue. Aux *Marges*, avec Montfort.

Au sujet de la *Phalange*, il me souvient qu'une nuit, en revenant d'une soirée donnée par cette revue, Picasso et lui, de l'impériale d'un omnibus, jetaient aux passants les numéros de la *Phalange* qu'ils rapportaient. Ils avaient bu un peu plus que de raison et s'amusaient de cette distribution...

On voyait Apollinaire quotidiennement affairé, un paquet de revues ou de livres sous le bras, toujours entre deux conférences, deux matinées, deux articles, deux banquets, deux rendez-vous.

Il était intime de Jean de Mitty, au *Cri de Paris*, et au courant de tous les potins parisiens. Ami de La Jeunesse, qui l'aimait beaucoup, on pouvait les rencontrer tous deux au Napolitain, le soir vers cinq heures, engagés en des discussions sans fin.

Et aussi, près de lui, Ricciotto Canudo, l'air d'un mage de comédie avec la grande barbe qu'il portait alors et qui faisait valoir la régularité de ses traits. Apollinaire aimait Bonnefon, qu'il prenait ou semblait prendre au sérieux, adorait Remy de Gourmont, qu'il allait égayer de sa fantaisie dans sa vie recluse. Aimé comme un enfant par Elémir Bourges, que l'on rencontrait parfois, rue Gros, à Auteuil, où Guillaume habitait alors.

Il entraînait Picasso, Max Jacob et d'autres dans des réunions où tout ce monde se retrouvait, présentant les uns aux autres, en « coup de vent », tout en se disputant

amicalement avec Paul-Napoléon Roinard, dont le nom n'était pas le moindre succès.

Entre deux portes, entre deux apéritifs, entre deux lectures il trouvait toujours l'occasion de nous présenter de nouvelles connaissances. C'était un homme fort occupé et qui s'amusait de lui-même comme un enfant, tirant quelque vanité de sa jeune gloire et de toutes ses brillantes relations.

Un jour il arriva chez Picasso, le front barré d'un pli qu'on lui connaissait bien. Pli de mécontentement. Il était grave ce jour-là, solennel, soucieux, contre son habitude. Il venait prier ses deux amis Picasso et Max Jacob de le soutenir dans une triste épreuve...

Il devait se battre en duel.

Max Jacob seconderait Jean de Mitti en qualité de témoin.

Il voulait châtier un journaliste dont il se prétendait insulté. En effet, au cours d'un banquet, ce journaliste s'était permis de réclamer de l' « Apollinaris », cela en fixant ostensiblement Guillaume et d'un ton dont l'ironie méritait, disait Guillaume, un châtiment.

La crânerie d'Apollinaire était tout extérieure. Mais il était aussi tout gonflé de son importance. Et ceci masquait cela. Max Jacob vit là un appât pour sa fantaisie toujours en éveil, mais il avait bien un peu peur lui aussi. Il accepta de se charger des démarches « secondaires ».

Picasso prit cela comme il le fallait, c'est-à-dire en « blague ». Jean de Mitty, ferrailleur connu, assuma toute la responsabilité des arrangements, en souhaitant que cela ne s'arrangeât pas.

Si le duel n'eut pas lieu, ce ne fut pas grâce à lui, mais aux deux ennemis, qui ne désiraient se battre ni l'un ni l'autre. Tout s'arrangea à l'amiable. Mais ce que fut la note de frais du second témoin Max!... A l'indignation

d'Apollinaire, qui finit par s'en amuser, je ne saurais le dire.

Voici un aperçu de ces frais :

1er *jour :* à 9 heures : un petit café pour le 2e témoin 0,10
à 10 heures : une boîte d'allumettes pour le 2e témoin qui les avait oubliées chez lui............ 0,10
à 11 heures : un petit pain pour le témoin dont le déjeuner serait retardé 0,05
à 12 heures : un journal pour le témoin qui attend et qui s'ennuie 0,05
à 5 heures : le second témoin offre l'apéritif au premier témoin 1,20
2e *jour :* entre autres choses le témoin pour attendrir « l'ennemi » lui offre l'apéritif, etc., etc...

Il y eut ainsi deux grandes notes dont le montant, quoique assez minime, fit réfléchir Guillaume sur les risques pécuniaires à quoi l'exposerait un nouveau duel.

Il n'en eut plus jamais...

Mais pendant les « démarches de conciliation », Apollinaire, chez Picasso, attendait assez anxieusement les résultats des négociations qui aboutirent à des excuses réciproques.

Apollinaire s'habitua peu à peu à prendre, au moins une fois chaque jour, ses repas chez Picasso, qui maintenant mangeait chez lui.

Max Jacob, toujours discret quoique très pauvre, n'apparaissait aux heures des repas que quand on l'en priait.

Il menait déjà une vie très retirée, très solitaire. Enfermé dans sa noire et mystérieuse petite chambre de la rue Ravignan, il y vivait d'un bonheur tout artificiel.

Cela ne l'empêchait pas de travailler, au contraire.

L'éther, les drogues, toutes ses erreurs de jeunesse ne l'ont-elles pas inspiré? Ne l'ont-elles pas guidé sur une route sinueuse, où sa sensibilité particulière, un de ses plus grands charmes, a pu s'exprimer librement?

Un peu d'indécision, de la timidité, alliées à un art

incertain, font de lui une figure curieuse dans le chaos moderne. Quand il nous lisait ses essais, nous restions charmés et étonnés de cette verve féconde qu'animait sa seule fantaisie. Aucune puissance, mais de la couleur, de l'originalité, tout cela dû à cette sensibilité dont j'ai parlé.

Il commençait à faire ces aquarelles fines, spirituelles, si cérébrales surtout, qu'il fignolait à l'aide de tous les éléments qui se trouvaient à sa portée. Noir de la lampe à pétrole qui fumait, et dont il prenait un peu du bout d'un doigt sur le verre ombré, reste du café sirupeux de la tasse qu'il venait de boire, poussière recueillie facilement sur un livre oublié sur la table, etc...

Que Max était amusant! On ne pouvait longtemps se passer de le voir. Et c'était toujours lui qui arrivait avec des fleurs ou des bonbons, les jours qu'il avait reçu un peu d'argent.

§

Salmon, qui, je crois, était à *Paris-Journal,* sortit à cette même époque son premier livre de poèmes. Il venait aussi presque journellement faire une visite à Picasso.

Dullin frappait à la porte chaque jour vers cinq ou six heures, accompagné de son ami Jeannot. Il frappait et s'annonçait ainsi : « Jeannot, Dullin ».

Jeannot, grand ami de Briand, avait pour lui une grande admiration. Il nous entretenait de lui, éveillant notre curiosité par mille détails sur la vie privée du grand homme politique, détails que je regrette d'avoir oubliés.

La silhouette personnelle et effacée de Dullin! Son grand nez, ses yeux scrutateurs, son grand chapeau, son air triste sous ses cheveux plaqués au front, son mutisme. Il semblait observer, juger, mais réservait ses jugements, et attendait...

Un autre acteur venait assez souvent, Harry Baur. A l'opposé de Dullin, celui-ci était bruyant, avantageux, sûr de lui. Picasso l'avait surnommé « El Cabo », et c'était toujours ainsi qu'il s'annonçait, frappant à la porte en criant : « El Cabo! El Cabo! Ouvrez, c'est moi! »

Il s'essayait à la littérature, et nous devions subir, en nous jetant des coups d'œil désespérés, la lecture d'essais aussi longs que vides, plats et ennuyeux.

Un ami, Princet, le « Mathématicien » de la bande, venait aussi tous les jours.

Puis arriva un jeune homme, un jeune bourgeois, riche et d'une distinction élégante, qui « charma » la bande ironique et amusée, Franck Haviland, fils de porcelainiers de Limoges. Il admirait sans réserve Picasso. Il devint son adepte, son élève le plus passionné. Il n'eut qu'un désir, l'imiter... Il y parvint... Hélas!

Grand, blond, trop distingué, trop jeune, il resta longtemps un familier attentif et discret. Le « Riche ». Riche, sans générosité, il aidait cependant ses nouveaux amis, dans la mesure où sa nature un peu mesquine le lui permettait. De temps à autre il achetait un dessin, une petite étude, la moins chère... Il « adopta » Manolo et il faut lui rendre cette justice que ce fut grâce à lui que le sculpteur put se mettre au travail et se retirer à Céret, délivré des soucis quotidiens qu'il avait connus jusque-là.

Un jour le peintre Thiesson, qui est mort maintenant, et qui fréquentait un peu Picasso, le prévint qu'il lui amènerait son beau-frère Paul Poiret, ce couturier amoureux d'art et de tout ce qui lui semblait nouveau. Très en vogue, très avancé dans son art personnel, la « couture », Poiret s'intéressait à tous les artistes. Il vint et ce fut une entrée sensationnelle que la sienne. Vêtu avec une recherche dont la simplicité et la discrétion étaient contestables, il fut aimable, jovial, un peu protecteur, et prêt à admirer les yeux fermés.

Il entre et tombe en arrêt devant une petite gouache, un portrait de femme :

— Oh! étonnant! charmant! admirable! C'est le portrait de Madame? fit-il en désignant la compagne du peintre.

— Oui, répond Picasso qui ricane, c'est le portrait de Madame par... elle-même.

Un froid... Peut-être une mortification?.

J'étais présente et n'oubliai jamais cette première visite marquée par une grossière erreur.

De suite, Poiret attira chez lui Picasso et sa suite. Il les invita à ses dîners, à ses fêtes. Ils rencontrèrent là d'autres artistes : Paul Iribe, Lepape, Boussingault, le petit Moreau, Sue et Dunoyer de Segonzac, le sympathique intime du couturier, qui se rendait inoubliable par ses imitations de paysans de son pays.

Poiret, encore à ses débuts, habitait un appartement au dernier étage d'une maison de la rue de Rome. Sa maison de couture était alors rue Pasquier. Mais, presque aussitôt, il vint s'installer Faubourg Saint-Honoré.

Ses soirées étaient charmantes, libres, gaies, animées, dans un cadre aimable qu'il savait rendre intime. Il a acquis dans la couture une célébrité, presque une gloire, qu'il méritait pour son audace, ses générosités, son véritable amour de l'art. Il voyait grand, large. Ses goûts dispendieux l'aidaient et aussi l'absence de toute mesquinerie quand il s'agissait de faire valoir quelque chose soit en affaires, soit pour une œuvre, etc...

Mais je me souviens qu'Apollinaire ne pouvait supporter qu'il se considérât comme un artiste « pur». Il fit à ce sujet un article disant que, si la « couture » devait être considérée comme un art, ce ne serait jamais que comme un art « inférieur ».

Poiret ne le lui pardonna pas et parla dès lors de Guillaume en des termes qu'il eût fallu souvent réprimer.

Mais peu d'amis de ce groupe prenaient la défense des

absents, et j'ai souvent remarqué, au contraire, que, malgré la solide affection qui semblait les unir, dès qu'un ami partait, à peine avait-il dépassé le seuil, que les autres commençaient à en dire du mal. C'était là un des graves défauts de Picasso, de Max Jacob, qui ne pouvaient d'ailleurs jamais résister au désir de faire de l'esprit. « Esprit méchant » aux dépens de leurs meilleurs camarades.

§

Le temps coulait, la vie devenait matériellement plus facile, chez Picasso, surtout.

Les Stein achetaient autant qu'ils le pouvaient. Les marchands faisaient des visites plus rapprochées. Picasso eut un portefeuille, avec, dedans, des billets qu'il ne se décidait pas encore à laisser chez lui.

Il le gardait dans une poche intérieure de son veston que, pour plus de sûreté, il fermait solidement à l'aide d'une grosse épingle double. Chaque fois qu'il devait sortir un billet, il détachait l'épingle, le plus discrètement possible. Mais ce n'était pas une mince affaire.

C'était en tout cas fort amusant. Sa méfiance amusait et irritait tour à tour. Je me souviens d'un jour où il remarqua que l'épingle n'était pas fixée comme il avait l'habitude de le faire. Il promena autour de lui un regard inquisiteur et resta persuadé qu'on avait touché à son « coffre-fort ».

Il conservait ses habitudes et prit en plus celle de sortir chaque jour vers cinq ou six heures. Il faisait « son tour des marchands », comme il disait; il visitait les expositions, s'attardait chez Sagot, chez Kahnweiller, chez Vollard.

Un jour, Matisse lui amena un important collectionneur de Moscou, Monsieur Tchoukine, juif russe, très riche, amateur d'art moderne.

C'était un petit homme blafard, pâlot, avec une grosse tête au masque porcin. Affligé d'un horrible bégaiement, il n'arrivait que difficilement à s'expliquer et lentement, ce qui gênait et semblait appauvrir encore son aspect physique.

La méthode de Picasso fut comme une révélation pour le Russe. Il acheta, fort cher pour l'époque, deux toiles dont une très belle, la *Femme à l'éventail,* et devint un amateur assez fidèle. Il possédait, disait-on, à Moscou, une très belle maison garnie de toiles des plus grands peintres de toutes les époques. Qu'est devenu cela dans la tourmente bolchévique?

Kahnweiller, qui essayait de s'imposer, montrait, quoique timidement, le bout de l'oreille. Les yeux, l'esprit toujours aux aguets, il surenchérissait sur les offres des autres marchands de tableaux. Il était assez facile de l' « avoir » d'ailleurs. On lui indiquait une toile en disant: « Pas celle-là, mon cher, je l'ai presque promise à Un Tel... » On était sûr qu'il ferait un sacrifice (comme il disait) pour l'emporter.

Il savait très bien manœuvrer et, sans la guerre, serait devenu, je pense, le plus gros marchand de Paris et fort riche.

Mais Picasso! Je l'ai toujours vu désolé de devoir vendre sa peinture. Après la conclusion d'une affaire, les toiles emportées, une grande tristesse découragée le prenait et il ne voulait plus travailler de quelques jours. Tout cela le fatiguait, l'insistance de l'acheteur, son marchandage, ses longues réflexions. A la fin il était si lassé, que, s'il eût été seul, si l'on n'était venu à son aide, il aurait tout donné pour rien ou mis violemment le marchand dehors pour en avoir terminé.

Kahnweiller, en juif qu'il était, marchandait des heures entières jusqu'à ce qu'excédé le peintre lui consentît une réduction. Il savait bien ce qu'il avait à gagner en fatiguant Picasso.

§

Des Allemands aux figures étranges venaient chez lui. D'abord Vighels, le malheureux petit peintre qui, victime des drogues, vint habiter la maison et s'y suicider.

Ses mœurs étaient bizarres, son apparence équivoque, un crâne chauve, un jeune visage aux traits brutaux, accentués des Prussiens, le regard dur, incisif. Il n'inspirait pas la sympathie. Petit à petit on s'accoutuma à lui. Il se livra davantage et révéla le poète qui était en lui.

Plus en confiance, on lui découvrit une grande douceur, une jolie et délicate sensibilité. Un peu trop exalté, naturellement, comme tous les Allemands que je voyais alors.

Il y avait Goetz, grand diable de peintre, que je rencontre à Montparnasse encore maintenant. Riche, il traitait somptueusement Picasso et les autres dans un appartement qu'il habitait rue du Cardinal-Lemoine, et dont il avait fait abattre toutes les cloisons, aux trois quarts de leur hauteur.

On y dînait au champagne. De vastes marmites de fonte dans lesquelles avaient été vidées un nombre considérable de bouteilles de champagne, dans lesquelles on avait découpé des ananas. On y puisait à l'aide de grandes louches d'argent. On découpait à la scie et à la hache des oies énormes, présentées toutes chaudes et ruisselantes de graisse, sur des planches à dessin.

On sortait de là dans un état de gaieté si bruyante, que les voisins, effarés, ouvraient leurs portes prudemment pour savoir ce qui se passait « encore » au « second ».

Un jour, Vighels et Braque, glissant dans l'escalier, entrèrent, les pieds en avant, au premier, dans l'appartement d'un locataire en bonnet de nuit, qui entr'ouvrait sa porte au même moment.

On rencontrait là des couples « inquiétants ». Il y avait

Monsieur et Madame Hoffmann, artistes, beaucoup trop aimables. Il y avait Uhde, correct et froid, puis Frœlich, enthousiaste et fou, et d'autres que la guerre a chassés de France.

Quand on voulait prendre l'air sur le balcon ou que l'on s'aventurait dans un des rares coins obscurs de cet appartement à claires-voies, on trouvait nos amis enlacés tendrement par ces dames allemandes. Les femmes de Derain et de Picasso n'étaient pas très contentes et des disputes s'ensuivaient.

Mais l'air froid de la rue dissipait la rage concentrée de l'une ou la tristesse larmoyante de l'autre, et l'on grimpait sur l'impériale de Pigalle-Halles aux Vins, pour regagner Montmartre.

§

Picasso, fatigué, résolut cette année-là de passer ses vacances en France. Il loua un pavillon dans la ferme d'un petit hameau à sept kilomètres de Creil. La « Rue des Bois », en bordure de la forêt d'Hallatte, est un petit village très pittoresque et très retiré. Picasso essaya là de guérir une espèce de neurasthénie contractée après le suicide de Vighels. J'ai déjà dit qu'il n'aimait pas trop la campagne française, qu'avec son inimitable accent il disait sentir le champignon, trop humide et d'une monotonie trop différente de celle des campagnes espagnoles.

En France, il ne se plut qu'à Céret où, après un premier séjour, il décida de passer ses vacances.

A la « Rue des Bois » il se reposa cependant. Il y avait amené sa chienne, sa chatte, prête à avoir des petits, et tout un bagage amusant. On mangeait dans une pièce sentant l'étable. On dormait bercé par un vague murmure venant de la forêt. On se levait tard, indifférents aux bruits de la ferme, éveillée dès quatre heures du matin.

Des amis lui rendirent tour à tour visite, restant quel-

ques jours, puis cédant leur place à d'autres. Il y avait deux pièces et un lit dans chacune.

Derain vint là, puis Max Jacob et Apollinaire et aussi Vanderpyl avec sa femme, qui n'eut pas trop d'un baquet d'eau pour essuyer sur ses pieds « la poussière de la route », disait-elle avec son pur accent méridional, en nous voyant étonnés de la couleur sombre de ses pieds. C'était une femme très drôle, très naturelle, trop quelquefois.

§

Mais revenons à Paris, avec Picasso et les autres.

Ce fut l'époque où Max Jacob se vit menacé d'acquérir une célébrité spéciale. Cartomancien, astrologue, chiromancien, voyant. Nouvelle fantaisie ! Se prenait-il au sérieux? Etait-il sincère? Pour ma part je n'ai jamais pu évaluer la part de sincérité de Max Jacob. Enfin cela fut un nouvel amusement. La superstition s'en mêla. On le consultait sur tout. Inlassablement il répondait à tout. Choix des pierres, des couleurs, des métaux, qu'il fallait garder sur soi pour être heureux. Il tirait nos horoscopes, il lisait dans nos mains, moites d'appréhension ou d'espoir. Il guidait Poiret, un de ses plus fidèles clients, dans le choix de la couleur de ses cravates ou de ses chaussettes. Ce qui devait favoriser ses chances. Il nous faisait des porte-bonheur. Fétiches plus ou moins lourds suivant qu'il les gravait sur parchemin, argent, cuivre ou fer, suivant les astres qui avaient présidé à notre destinée, d'après notre naissance. Tout cela orné d'arabesques ou gravé de signes cabalistiques, de figures géométriques, de caractères bizarres à la « Max Jacob ». Car il les puisait, j'en suis certaine, dans sa seule imagination, malgré sa science (disait-il) de l'hébreu. Et nous gardions jalousement, précieusement notre fétiche, craignant de perdre ou de manquer notre bonheur en l'égarant ou en le montrant. J'ai longtemps

promené dans mon sac une lourde plaque de cuivre rouge, brut, que Max m'avait donnée .

Il nous est resté de ce temps-là une sorte de superstition sourde, à quoi nous sommes attachés par le souvenir de cette charmante époque.

Je me souviens que Poiret, qui était le plus superstitieux, ne manquait jamais, quand il voyait un jeu de cartes, d'en retourner une. Si c'était un trèfle ou un cœur, il était content tout le jour; s'il avait retourné un pique, c'était un désastre.

§

Les distractions, malgré tout, étaient peu variées dans ce milieu où seul l'esprit devait tenir lieu de tout.

A part le cirque Médrano pour tous, la boxe pour certains comme Picasso, Braque ou Derain, à part les reparties amusantes, comme celle de cette femme qui pour assassiner sa rivale lui jeta : « Eh, va donc poser chez Picasso!» — à part les blagues d'assez mauvais goût quelquefois, comme celle que fit un jour Picasso à l'acteur Olin, qui jouait alors à la Gaîté-Montparnasse ou à Bobino, je ne sais plus, — blague qui consista à lui envoyer à la fin de sa scène une couronne d'immortelles en porcelaine jaune, — à part les chansons de Max, les soirées se répétaient à peu près semblables. On se couchait tard par habitude. Picasso avait depuis longtemps cessé de travailler la nuit, mais il ne se levait pas très tôt.

Picasso n'aimait pas le théâtre, qui l'ennuyait. Quant à la musique symphonique, il l'eût peut-être aimée, s'il n'avait craint de se tromper dans son jugement, car il ne la comprenait guère. Il préférait se priver d'une émotion qui n'eût été qu'instinctive et il n'assistait jamais à un concert. Peut-être a-t-il changé depuis...

Ce qu'il aimait, c'était la guitare, les guitaristes, les danses espagnoles et les danseuses, les gitanes, tout ce

qui lui rappelait son pays. Les danseuses l'attendrissaient avec leurs larges et souples robes qui volaient autour d'elles, les fleurs dans leurs cheveux, leurs mantilles attachées au sommet de hauts peignes andalous, leurs gestes, leurs petits pieds, leurs mains animant si adroitement l'éventail ou les castagnettes. Les guitaristes l'émerveillaient d'une émotion chaque fois renouvelée.

Il n'avait jamais été exubérant, mais plutôt concentré. Toutes ses sensations se traduisaient par une expression d'attendrissement qui éclairait un peu son visage. Il aimait encore les courses de taureaux, les toréadors, leurs costumes rutilants dans le soleil, alourdis d'or, d'un goût spécial toujours douteux, mais qui s'harmonisaient si bien avec la lumière d'Espagne. Il aimait le grouillement de la foule dans les arènes, ses cris, ses gestes désordonnés, tumultueux, passant de l'adoration à l'injure, suivant l'adresse ou la maladresse des idoles de là-bas, les toréadors.

Il semblait aimer tout ce pour quoi il n'était pas fait, tout ce qui était différent de lui.

Il se plaisait dans les cabarets louches, les « beuglants », les petites rues du vieux port de Barcelone où des filles en camisoles et jupons blancs invitaient à les visiter en faisant des gestes significatifs.

Il aimait tout ce qui était d'une couleur locale violente, il en respirait avec délices l'odeur caractéristique. Rien de ce qui était abstrait n'aurait pu, semble-t-il, le toucher.

Sans doute que s'il eût rencontré à Paris quelques endroits aussi puissamment marqués, il fût sorti plus volontiers le soir. Ici, seulement les fêtes populaires l'intéressaient.

Le 14 Juillet surtout, qui amusait son regard, mais sans que son esprit ou son cœur en fussent touchés. Combien il était étranger ici, Andalou au sang mêlé d'Italien, d'origine génoise par sa mère, dont il avait adopté ce

nom de Picasso, alors que celui de son père était Ruiz, nom bien trop commun en Espagne pour qu'il l'ait conservé.

Il était touché par tout ce qui reflétait ce caractère d'âpreté un peu canaille où trouve place une espèce de naïveté tout à fait latine.

Il tirait profit de tout ce qu'il voyait. Il faisait, de souvenir le plus souvent, des croquis d'une couleur puissante. Il voyait, semble-t-il, d'abord objectivement; mais, l'œil ayant une fois « enregistré », il pouvait reproduire ce qu'il avait vu en le transposant spirituellement.

Son esprit, sa fantaisie s'en mêlant alors, l'originalité de ses œuvres s'imposait. Il adorait Paris, cependant, les clowns...

Les soirs de cirque Médrano, quand nous nous y retrouvions tous, Picasso restait au bar dans l'odeur d'écurie qui montait, chaude et un peu écœurante. Il restait là, ainsi que Braque, bavardant toute la soirée avec les clowns. Il s'amusait de leur air gauche, de leur accent, de leurs reparties, bien plates cependant, quand ils n'étaient pas sur la piste. Il les admirait et témoignait à leur égard d'une réelle sympathie.

Il connut Ilès et Antonio, Alex et Rico. Il invita un jour un clown hollandais et sa femme, écuyère polonaise, à dîner chez lui. C'étaient bien, l'homme surtout, les gens les plus grossiers qui fussent.

Grock débutait alors avec Antonet. Ce fut une révélation, un déchaînement de rire, du délire; on ne quittait plus Médrano, on y allait trois et même quatre fois par semaine. Je n'ai jamais vu Picasso rire d'aussi bon cœur qu'à Médrano. Il s'y amusait comme un enfant, oubliant que ce qui l'amusait n'était pas d'une qualité très profonde.

C'est autrement qu'il aimait la boxe. La force physique le stupéfiait toujours, et forçait son admiration. La beauté d'un combat l'intéressait comme l'eût fait une

œuvre d'art. Il aimait les boxeurs autant que les clowns, mais autrement. Ils l'intimidaient, semblait-il. Il eût été bien fier de compter des amis parmi eux.

§

Indépendamment de tout cela, il travaillait de plus en plus, l'esprit plus libre, grâce aux facilités matérielles qui augmentaient. Il préparait alors ses toiles lui-même, en faisait chercher des échantillons dans différents magasins. Il choisissait soigneusement et commandait une pièce à l'échantillon choisi. Il aimait une toile fine, serrée, au grain très lisse. Moins absorbante que les autres, le temps en altère sans doute moins la pâte une fois l'œuvre achevée.

Pour préparer sa toile, il avait loué un local, démoli depuis, au fond d'un vieux jardin de la rue Cortot, à Montmartre. Il pouvait y laisser la toile préparée, étendue aussi longtemps qu'il le fallait pour qu'elle séchât.

Il paraissait malgré tout de plus en plus préoccupé. L'air bougon souvent, il devait peut-être cela à la fatigue d'un travail trop constant. De plus en plus il craignait les maladies.

Il avait peur de la phtisie. Tous les matins il toussait. Toux due à l'abus de la pipe. Chaque fois il regardait s'il ne crachait pas le sang.

Une nuit, qu'en toussant, de petits vaisseaux s'étaient rompus dans la gorge, il cracha du sang. Il fut absolument affolé. Salmon, qui habitait la maison, fut alerté. On alla chercher un camarade docteur, qui, tout en le rassurant, en riant, ne le convainquit pas.

Il était inquiet de tout et pour tout.

§

Le temps passe...

Un jour débarqua d'Espagne un tout jeune dessinateur

humoriste, qui jusque-là s'était borné à imiter Galanis, Iribe ou Gossé. Il vint chez Picasso et celui-ci eut un nouvel adepte.

Il aimait les jeunes. Il reçut Juan Gris avec amitié et l'aida comme il put. Ce dernier eut son coin de serviette aux repas pris en commun à l'atelier.

On n'était pas bien riche en linge chez Picasso. Sa compagne, un jour, dit en riant à Apollinaire :

— Je n'ai plus qu'une serviette, arrangez-vous, puisque vous êtes quatre, pour avoir chacun votre coin.

On adopta cette mode qui a inspiré à Guillaume un conte, je crois, intitulé : « La serviette des Poètes ».

Juan Gris, sans grands dons, mais malin, suivit très vite le mouvement. Il étudia ce qu'on pourrait appeler les « trucs du cubisme » et s'en servit avec une espèce d'intelligence, mais sans art, et en resta là. Il s'y était établi solidement et ne se départit plus de son « genre ». D'ailleurs le cubisme aura servi beaucoup d'artistes qui, sans lui, n'auraient jamais percé.

Il leur a épargné le souci de devoir se créer une personnalité qui n'était pas en eux.

Ainsi Metzinger, Gleize, Léger et d'autres.

A part Picasso, le créateur, et Braque, qui sut souvent l'alléger en une forme décorative plus tendre, plus gracieuse, je ne vois pas ce que les suiveurs du « cubisme » ont apporté comme éléments nouveaux intéressants dans cette « manière ».

Léger, Gleize en ont déformé le sens primitif pour une forme technique qui peut se soutenir. Ce qu'est devenu le cubisme à côté de ce qu'il pouvait promettre, je ne suis pas désignée pour en parler. Je ne pourrais en discuter que suivant mon propre sentiment et je risquerais de me tromper.

A mon sens, cependant, on ne voit aucun apport nouveau dans les expositions actuelles.

Peut-être, en général, ne puis-je comprendre ce qu'il

y a vraiment à comprendre en tant que progrès dans cette forme d'un art trop abstrait.

C'est une forme qui me semble avoir été définitive dès sa naissance.

FERNANDE OLIVIER.

LA PROSTITUTION DANS L'UNION SOVIÉTIQUE

On a beaucoup écrit, même en France, sur la jeunesse vagabonde dans l'U.R.S.S. Le meilleur ouvrage paru sur ce sujet est incontestablement le livre de M. Zenzinof, *Les enfants abandonnés en Russie Soviétique*. Par contre, la prostitution, autre aspect hideux de la vie sociale en Moscovie, a été pendant fort longtemps presque complètement laissée dans l'ombre et ce n'est qu'aujourd'hui, pourrait-on dire, que nous pouvons en juger en connaissance de cause, grâce au livre du Dr Friedland (1), dont la solide documentation a été puisée uniquement dans des observations personnelles, les pièces officielles et les journaux contrôlés par le gouvernement soviétique.

Si l'origine de ce fléau social qu'est l'enfance abandonnée est la guerre, la révolution et la guerre civile qui ont désorganisé et dispersé beaucoup de familles, l'origine de la prostitution, telle qu'elle se manifeste dans l'U.R.S.S., doit être recherchée dans la morne tristesse, dans les grisailles étouffantes de la vie soviétique, faite de privations de toutes sortes, de contraintes perpétuelles et de délation générale. Ajoutons à cela que les nouvelles lois moscovistes ne protègent ni l'intégralité de la famille, ni l'inviolabilité du foyer, ni la pureté du mariage, ni l'honneur de la femme. Tout au contraire, elles procurent toute licence à ceux qui veulent dissocier la cellule familiale, désorganiser le foyer, bafouer le mariage et faire de la femme un jouet.

Evidemment, dans une société fortement constituée depuis des siècles et où les principes moraux ou reli-

(1) Dr. Friedland : *S raznikh storon. Prostitouzia v S.S.S.R.* (De toutes parts. La prostitution dans l'U.R.S.S.), Berlin 1931.

gieux ont eu le temps de s'ancrer profondément, les éléments dissolvants ne peuvent avoir aucune chance de durer, même s'ils ne trouvent pas devant eux un faisceau de lois protectrices. Mais en Russie, où la société était de formation récente, où elle n'était pas encore sortie tout à fait de sa période semi-nomade, ce qui faisait que des catégories entières de citoyens continuaient à camper au lieu de jouir des bienfaits d'un foyer bien assis, il n'était pas bien difficile d'ébranler tout l'édifice social, de l'émietter et d'en faire surgir des monstruosités pareilles à la prostitution qui y sévit actuellement.

La femme russe n'est pas vicieuse par tempérament, c'est entendu. Cependant elle se donne facilement. Quelle en est la raison? C'est que l'inconscient submerge facilement sa raison; c'est qu'un laisser-aller moral remplace chez la plupart l'éthique absente (2). La femme russe peut être héroïque, pleine d'abnégation et de cou-

(2) Cette absence de frein ou de centres de résistance moraux a pu déjà être observée chez la jeunesse russe des deux sexes depuis bien des années. Elle provenait aussi bien de la fusion des classes qui, ayant brisé l'armature des anciennes castes à la mode orientale qui formaient auparavant la société russe, avait sensiblement diminué l'autorité du chef de famille en augmentant considérablement le nombre des jeunes gens vivant en marge de leurs familles, que de l'absence de toute éducation morale dans les lycées et autres écoles du gouvernement dont le personnel enseignant était en général privé de véritables connaissances pédagogiques. Aussi est-ce grâce à l'absence d'une forte discipline scolaire que purent naître au début de ce siècle ces clubs mixtes ou ces associations clandestines dont les membres, des garçons de quinze à dix-sept ans, ou des jeunes filles à peu près du même âge, qui se faisaient appeler *ogarniki* (du mot *ogarok* = bout de chandelle) se réunissaient pour la débauche. En quoi, branches d'un même arbre où circulait une sève lourde et capiteuse, ils ressemblaient aux adeptes de ces sectes mystico-sadiques qui pullulaient dans la Russie d'hier. Ajoutons à ces causes le fait que toute la jeunesse russe du XX[e] siècle a été terriblement influencée par une littérature morbide, érotique et amorale. Le fait qu'un livre aussi dénué de toute retenue, aussi païen, pourrait-on dire, que le roman d'Artsibachef, *Sanine*, eut, à son apparition, il y a une vingtaine d'année, un succès prodigieux, tel qu'en connurent uniquement les œuvres d'un Pouchkine ou d'un Tolstoï, montre bien quelle était devenue la mentalité des générations montantes russes. Et comme c'était toujours le cas en Russie quand il s'agissait de montrer à l'homme le chemin qu'il devait suivre, ce fut, cette fois encore, la femme qui, sachant s'imposer, ordonner et se faire obéir simplement parce qu'elle affolait le mâle par perversité psychologique, donna une nouvelle orientation à la vie sociale russe en la déviant vers cette anarchie des sens que nous voyons s'étaler aujourd'hui au grand jour et où « das ewige Weibliche » ne joue que le rôle d'une servante.

rage, elle peut aussi se donner au premier venu, sans aucune arrière-pensée, mais aussi sans aucune retenue. La romancière allemande de beaucoup de talent Vicky Baum, nous a rapporté tout dernièrement les paroles qui lui furent dites à Moscou par la directrice d'un asile de rééducation pour prostituées : « Chez nous, un grand nombre de femmes se donnent pour une paire de bas de soie ». Ce trait caractérise assez bien la mentalité de la femme russe, encore que d'autres femmes dans d'autres pays, empoisonnées, elles aussi, par l'air vicié des grandes villes, sont capables en l'occurrence de faire le même geste pour la même raison. Ainsi, dans un roman de Karen Michaëlis, l'héroïne raconte que sa femme de chambre s'était prostituée pour une paire de bas de soie, et les bas de soie à cette époque n'étaient pas encore à la mode comme ils le sont aujourd'hui. Cependant ce qui caractérise encore mieux la femme russe, c'est qu'elle s'abandonne bien souvent sans rechercher aucun plaisir charnel ni aucun profit matériel, simplement par écœurement, par ennui, par le « vague à l'âme » dont est saturée toute son ambiance.

Que fait le gouvernement soviétique pour régénérer la femme physiquement et moralement? Rien ou presque, car les tribunaux qui s'occupent de faire rentrer dans le droit chemin les prostituées, de même que les divers patronages et organisations dont le but est de venir en aide matériellement à différentes catégories de femmes : ouvrières sans emploi ou sans travail, femmes divorcées, mères abandonnées, jeunes filles séduites, en leur procurant le gîte, la nourriture, le travail et même des amusements, n'envisagent leurs fonctions que d'une façon toute formelle, toute bureaucratique. Il s'ensuit de là que les résultats qu'obtiennent toutes ces institutions privées d'âme, dans l'ordre de la régénération et de l'amélioration générale du « standard of life » de la femme moscovite, sont quasiment nuls.

Voici par exemple une scène au tribunal qui s'occupe de réprimer la prostitution.

— Le tribunal vous facilitera les moyens de revenir à une vie honnête, déclare solennellement le président à la prostituée qu'on a amenée devant lui. La commission pour la lutte contre la prostitution prendra toutes les mesures nécessaires pour vous faire entrer dans un atelier de couture.

— Merci bien, répond la prostituée rageusement, mais très sincèrement. Cela ne vaut pas la peine. Que d'autres bécasses plient leurs dos. J'ai déjà passé par là, et je connais la maison. Jamais je n'échangerai ma vie libre contre un grabat et un morceau de pain.

— Votre vie libre? La vodka, la rue, le déshonneur, les risques d'être contaminée par une maladie ignominieuse, c'est cela que vous appelez votre vie libre?

La prostituée s'esclaffe et se frappant sur la cuisse :

— Voyez mes bas de soie. Ce n'est pas votre atelier qui me les donnera. Gardez pour vous votre machine à coudre. Je n'en ai pas besoin.

Voyons maintenant ce qui se passe dans un de ces foyers qu'on a installés à grand frais pour les jeunes filles sorties des colonies d'enfants abandonnés. Cette maison est pourvue d'un vaste dortoir, d'une salle à manger, d'une salle de lecture et de différentes autres commodités. Mais tout y est sale, tout y est déjà délabré. Au surplus, dans ce foyer féminin, les hommes entrent comme dans un lupanar. Aussi l'ivrognerie et le vice y règnent-ils en maîtres. A part cela, toutes les pensionnaires se plaignent de ne savoir que faire; elles s'ennuient à mourir, elles ne rêvent que de quitter ce milieu inhospitalier et froid.

Mais l'ennui, l'oisiveté, la pauvreté, la promiscuité de logements surpeuplés — la crise des mœurs n'est-elle pas bien souvent une crise de logement? — ne sont pas les seules causes de la prostitution. Il y a encore une

autre cause qui, celle-là, ne se rencontre que dans l'Union soviétique, et c'est... le mariage. Presque partout le mari et le foyer familial constituent un appui pour la femme. Dans l'U.R.S.S., c'est le contraire, c'est le mariage qui annihile la femme. Car le mariage, au pays des Soviets, n'est pas un dogme; il ne fournit même pas les assises d'un foyer. C'est simplement un contrat qu'on peut rompre facilement, sans même le consentement des deux parties contractantes. Aussi le nombre des divorces augmente-t-il d'année en année dans des proportinos énormes. En 1926, à Léningrad, sur 21.000 mariages on avait enregistré près de 6.000 divorces. Mais déjà l'année suivante, sur 24.000 mariages il y eut 16.000 divorces. C'est que, cette année-là, la procédure pour acquérir le divorce était réduite par les autorités à presque rien. Jusqu'à 1927 on exigeait le consentement des deux parties; actuellement, il suffit que l'un des époux déclare qu'il veut recouvrer sa liberté pour que le mariage soit rompu. Un citoyen soviétique ayant quitté le matin son chez-soi marié peut constater, en rentrant le soir à la maison, qu'il n'est plus qu'un divorcé. La relativité statistique entre les divorces et les mariages augmente d'une façon vertigineuse. En 1928, dans un seul quartier de Léningrad, sur 5.471 mariages il y eut 4.189 divorces. Mais la femme divorcée une première fois ne retrouve plus que des unions passagères; elle passe de mains en mains et devient en fin de compte une vulgaire prostituée.

Voici maintenant comment on se marie et comment on rompt les unions matrimoniales. Nous sommes dans un de ces offices gouvernementaux qui servent pour l'enregistrement des mariages et des divorces. Entre une jolie blonde d'une vingtaine d'années à peine, suivie de deux hommes d'âges différents. La jeune blonde s'approche d'un employé et lui déclare qu'elle veut divorcer. Cinq minutes plus tard, ayant obtenu son certificat de

divorcée et payé deux roubles (pour ceux qui n'appartiennent à aucune organisation professionnelle la taxe est de dix roubles), elle embrasse le plus âgé des deux hommes qui quitte la pièce et elle va vers le guichet d'un autre employé. Là elle paye encore deux roubles et devient, après cinq autres minutes, la femme de l'homme qui était resté dans le bureau et dont la seule présence à ses côtés avait suffi pour rendre l'acte de mariage juridiquement valable.

Les statistiques montrent qu'en moyenne les mariages soviétiques n'excèdent pas trois mois. Les employés qui les enregistrent ont même établi pour les caractériser une terminologie spéciale. Ainsi il existe des mariages « armée rouge » (*krasnoarmeyskia*), c'est-à-dire ceux qu'on contracte pour la durée du service militaire. Il y a aussi les « mariages de clubs » (*kloubnyé braki*) qui se font après une rencontre au cercle (car chaque institution soviétique et chaque usine a son cercle qui est fréquenté par les deux sexes) et qui ne durent que ce que durent les roses et en tous cas pas plus qu'une journée. Evidemment c'est l'homme qui bénéficie de tous les avantages du code matrimonial et c'est la femme qui supporte toutes les misères, tous les tourments et tous les risques. L'amour dans ces unions éphémères ne joue qu'un rôle bien secondaire; c'est un feu de paille, même quand il s'y mêle. Ce qui existe c'est, d'une part, la volonté du mâle de jouir et, de l'autre, un remarquable laisser-faire, conséquence du vide de l'âme de la femme éternellement rongée par cette forme spéciale de l'hypocondrie qu'on nomme : *rousskaïa khandra.*

« Nous possédons bien encore quelques lits, mais pas l'ombre de l'amour, ni avant ni après... et pas de fleurs », disait à la romancière Vicky Baum une petite Moscovite, une de ces petites âmes inquiètes et tourmentées, « animula, vagula, blandula... » qui peuplent les ateliers, les usines, les coulisses des théâtres et les rues moscovites.

Et remarquons en passant que ce n'est pas seulement dans les bas-fonds ou dans les couches moyennes de la population de l'Union soviétique que se rencontrent ces femmes veules ou résignées, mais que le même type prédomine aussi dans les sphères intellectuelles soviétiques. De même ce ne sont pas seulement de vagues ouvriers ou employés qui pratiquent le mariage à la « petite semaine » ou à la journée, mais cette habitude s'est ancrée parmi la jeunesse des hautes écoles soviétiques, elle sévit parmi les littérateurs et les artistes, les représentants de l'autorité et les officiers de l'armée rouge. Elle est en train même d'envahir le village dont la jeunesse mâle ne veut plus être devancée par les camarades des grandes villes.

Le nombre des partisans du mariage à long terme est très restreint; 86 % des jeunes Moscovites préfèrent des liaisons passagères. Par contre, ils se marient de très bonne heure, à 18-22 ans, car la vie sexuelle dans l'Union soviétique commence à 14 ans, mais conservent leurs maîtresses, ce qui fait que bien souvent ils contaminent leurs femmes par une maladie honteuse qu'ils ont reçue de leurs maîtresses. Les maladies vénériennes sont du reste très répandues, non seulement dans les grandes villes, mais encore dans les campagnes et aussi bien parmi les hommes jeunes que ceux d'âge mur. A Léningrad on a enregistré en deux ans 40.000 syphilitiques. D'après l'enquête du Dr Rothstein, 44 % des Pétersbourgeois vivent simultanément avec quatre femmes et plus et seulement un tiers de ceux qu'il avait questionnés n'avaient qu'une seule liaison.

I

« Nous possédons encore quelques lits ! » C'est justement grâce à l'importance exagérée que joue le lit dans les intérieurs soviétiques, où, bien souvent, il n'existe d'autre meuble pour s'asseoir et d'autre moyen pour

limiter la place qui revient à chaque occupant d'une chambre où s'entassent pêle-mêle non seulement les membres d'une famille, mais encore des étrangers ayant loué un coin (*ougol*), que la vertu des jeunes Russes est mise à de si dures épreuves et qu'elle succombe la plupart du temps. Il n'est pas rare que la jeune fille ne sache même pas qui l'a possédée pour la première fois, car la promiscuité et le voisinage des lits font que l'acte de possession s'accomplit souvent pendant le sommeil.

— Qui est votre mère? Vous avez dû avoir certainement une mère? demande-t-on à une prostituée.

— Mais certainement. Même que j'habitais avec elle il y a un an à peine. Nous vivions tous dans une même chambre : ma mère, mon père, ma sœur, le mari et l'enfant de ma sœur, le locataire d'un coin et moi.

Ainsi la biographie de la prostituée commence généralement par un appartement ou une chambre, ou un coin et un lit. La jeune fille séduite rompt avec ses parents, soit à cause de leur attitude vis-à-vis d'elle, soit de sa propre initiative, sous l'empire des sentiments qui la poussent à « vivre sa vie ». Où ira-t-elle? Il existe à Moscou et à Léningrad quelques maisons qui remplissent les fonctions d'asiles de nuit où on couche « à la corde », quelquefois dans des lits d'une propreté douteuse, mais le plus souvent à même le plancher. C'est là qu'ira passer ses nuits la jeune fille qui a quitté sa maison paternelle en raison de l'opprobre des parents ou de son propre désir de vie indépendante. Mais ces maisons où les prostituées professionnelles se mêlent aux étudiantes, aux ouvrières d'usines et aux pionnières (*komsomolki*) sont par excellence des écoles de vice. Car il ne faut pas s'imaginer que seules les péripatéticiennes qui se promènent le soir dans la Tverskaïa ou l'ancien Nevsky Prospect sont des hétaïres. Toutes ou presque toutes les femmes dans l'Union soviétique qui « vivent leur vie », qui mènent une existence indépendante, qu'el-

les soient ouvrières d'usines, employées de bureaux, étudiantes des différentes écoles supérieures, pionnières, artistes de théâtre ou de cinéma, sont déjà contaminées par le virus de la débauche. Les mariages facilement contractés et aussi facilement rompus en sont une cause; l'autre cause est qu'il est presque impossible pour une jeune femme de trouver un gagne-pain ou une situation plus ou moins stable sans passer par les exigences des loueurs, des chefs de personnel ou des régisseurs. C'est surtout dans le monde théâtral et cinématographique que les hommes exigent des femmes, en échange des places ou des situations qu'ils leur procurent et garantissent, des pots-de-vin « en nature », mais même dans les usines soviétiques et les bureaux du gouvernement le droit à gagner sa vie s'achète par l'abandon de soi. Ne sont point exemptes de la règle générale même les femmes qui s'adressent à la protection de la justice soviétique. Elles aussi doivent souvent payer de leurs personnes l'assistance qu'elles obtiennent.

Que cette nécessité de passer par le couchage pour obtenir une aide, un emploi, une place ou simplement un morceau de pain, ne soit point agréée par toutes les femmes, cela est prouvé journellement par des suicides de jeunes personnes acculées au désespoir par les exigences de ceux qui leur procurent le travail et qui ne sont pas toujours des grands chefs, mais d'obscurs contremaîtres, aide-régisseurs, metteurs en scène ou chefs du personnel. Mais la grande masse des femmes russes d'aujourd'hui s'adapte facilement à la règle établie. Aussi bien tout dans la vie soviétique les pousse à ne faire que peu de cas de la pureté de leurs corps : la mentalité ambiante, aussi bien que les mœurs, la législation existante, aussi bien que la littérature et le théâtre. « Si tu as besoin d'un mâle, prends-le, jouis, mais ne fais pas d'histoires », dit un personnage d'un roman de l'écrivain populaire soviétique Goumilevsky,

« J'avais envie et je me suis donnée. C'est bien simple. Mais pourquoi échafauder toutes sortes de considérations autour d'un acte si banal? » écrit un autre auteur, Bréjnine, dans son roman *Le saut* (pryjok). Et ainsi de suite.

Le gouvernement, les organisations sociales et la presse de l'Union soviétique affirment à qui mieux mieux que la prostitution qui sévit dans l'U.R.S.S. est l'héritage honteux des régimes précédents. Cependant jamais au temps du tsarisme elle n'avait revêtu les aspects hideux dont elle se pare actuellement ; jamais l'enfance n'y était entraînée. Tandis qu'aujourd'hui il n'est pas rare de rencontrer dans les rues des grandes villes des prostituées professionnelles de douze ans et des gamins à peu près du même âge, syphilitiques et cocaïnomanes pour la plupart, ayant adopté la profession lucrative de souteneurs. Au surplus les méthodes dont use le pouvoir soviétique pour combattre la prostitution sont les mêmes qu'on applique dans les pays dits bourgeois. Ce n'est pas parce qu'il a rebaptisé les anciens asiles de Sainte-Madeleine et les maisons de travail en leur donnant des noms pseudo-scientifiques, tels que « prophylactories du travail », que les choses se sont améliorées. On s'enfuit de ces « prophylactories » avec autant de plaisir, si ce n'est pas davantage, qu'on quittait les ateliers de jadis. C'est que les bolchéviks, malgré toutes leurs « libertés » et leur absence de « préjugés », n'ont pu créer des institutions qui puissent retenir dans leurs murs celles qui y ont été admises. Quant à la rue, elle reste ce qu'elle a toujours été, seulement le nombre des femmes qui en vivent a sensiblement augmenté en comparaison des années d'avant-guerre; elles sont plus jeunes, puisque les plus âgées n'ont que trente ans, et les circonstances qui les poussèrent dans la rue comme les mobiles qui les y font rester sont bien plus complexes et bien plus lamentables qu'ils le furent jamais. Tout ce que le gou-

vernement soviétique a trouvé dans la lutte contre la prostitution, c'est d'embrigader les prostituées dans différentes associations professionnelles. Ainsi durant la journée elles sont des dactylos, des modistes ou des ouvrières, mais le soir venu, après avoir hâtivement absorbé une pitance le plus souvent innommable, elles descendent dans la rue et font la chasse à l'homme.

La prostitution dans le pays des Soviets montre une fois de plus quel gouffre sépare la construction théorique des problèmes sociaux et leur application ou solution pratique.

N. BRIAN-CHANINOV.

« *FIGURES* »

GEORGES BERNANOS

—

Lorsque, en 1926, M. Léon Daudet, à qui revient l'honneur d'avoir découvert M. Georges Bernanos, salua en son premier livre, *Sous le Soleil de Satan*, l'œuvre d'un grand écrivain, la critique fut à peu près unanime à ratifier son jugement. Elle loua la puissance de ce récit, à la vérité plus dramatique que romanesque, mais en exprimant le regret qu'il manquât d'équilibre ou d'harmonie...

Je n'avais pas fait, quant à moi, les mêmes réserves qu'elle; et si, par la suite, M. Bernanos devait me donner tort avec *L'imposture* et *La joie* qui sont, en effet, obscurs et mal distribués dans leurs parties, il me fournit, avec son dernier livre, *La grande peur des bien pensants,* la raison du démenti qu'il m'infligea.

Sous le soleil de Satan comportait, sous forme de « prologue », un tableau en raccourci de notre monde en proie au péché, dans un état de corruption si généralisée que, dès qu'elle l'affronte, une âme de qualité s'y enfonce, comme dans un marécage, au lieu de s'y heurter à l'obstacle salutaire... Ce tableau suffisait à expliquer l'attitude combative de l'abbé Donissan. L'idée du mal — incarné bientôt dans la figure du diable qu'il rencontre sur la route — nous rendait compréhensible sa colère, en nous révélant sa mission. Mais l'accompagnement de semblable orchestre faisait défaut à *L'imposture* et à *La joie,* et nous ne voyions que confusément le fond sur lequel s'enlevait le monologue de l'abbé Cénabre et le solo de la divine jeune fille de *La joie.*

M. Bernanos est doué d'un tempérament comparable à celui des prophètes, et il lui faut broder ses fougueuses variations sur un thème dont il n'ait pas à surveiller le développement, pour donner sa mesure. La cuisine ou — si le terme est irrévérencieux — les préparations du romancier le gênent; et il a besoin qu'on sache d'avance de quoi il parle, pour pouvoir parler avec tous ses moyens.

La vie et l'œuvre d'Edouard Drumont, voilà son estrade dans *La grande peur,* et d'où sa voix porte, cette fois, sans défaillance, avec des accents magnifiques. A propos du vigoureux lutteur de *La Libre Parole,* il dénonce ou plutôt flagelle la sottise et la pleutrerie de ceux qui s'appellent — on se demande pourquoi — des conservateurs, et proclame la faillite de la politique française, de 1870 à nos jours.

Je connais peu de choses aussi belles dans la littérature contemporaine que la confrontation de l'abbé Donissan avec l'Ange des Ténèbres, dans *Sous le soleil de Satan;* que la promenade nocturne de l'abbé Cénabre avec le mendiant, dans *L'imposture;* que la scène de *La joie* où la grand'mère avare est, en quelque sorte, exorcisée par sa petite-fille, quand celle-ci la convainc de lui remettre ses clefs; enfin, que l'introduction et la conclusion de *La grande peur.*

Psychologue, M. Bernanos l'est par rapport à la vérité suprême, en moraliste plus qu'en observateur désintéressé; mais il est surtout polémiste, ce qui revient à dire qu'il appartient à cette catégorie de lyriques que la vivacité de leurs réactions sensibles oblige de s'exprimer épiquement.

Comme celle de Péguy, sans les mêmes retours ni les mêmes piétinements, son éloquence insiste. Elle frappe à coups redoublés sur un bloc d'idées, et elle fait à chaque instant jaillir des étincelles dans un nuage de poussière.

M. Bernanos est forcené et inépuisable. Prolixe, certes!

mais à la façon de ces peintres qui empâtent la toile, et la creusent à rebours, si l'on peut ainsi dire, par l'accumulation des couleurs.

Ecrire, c'est pour, M. Bernanos faire une lueur succéder à un éclat, et sur cette lueur une flamme se poser. Il brûle, et c'est en traits qui éblouissent qu'il dessine ses figures en pleine nuit. Rien de cohérent dans tout cela. Une unité supérieure, cependant. La révolte désespérée de la foi — voilà l'abbé Donissan; l'hypocrisie sinistre de l'orgueil — voilà l'abbé Cénabre; le pathétique effort d'un paysan de France, d'un homme de France de bon sens pour arrêter la dégringolade de son pays — voilà Drumont. On perd l'homme de vue pour ne plus voir que la pensée ou le sentiment qu'il incarne; et l'on est remué jusqu'aux profondeurs par une imagination tumultueuse.

Je ne dirai pas de M. Bernanos qu'il a du talent, en dépit de la béauté de ses images et du *nombre* de sa phrase. Il a mieux — ou, du moins, ce qui semble manquer le plus aux écrivains de la présente génération — une manière de génie; le don, non de flatter le goût, ni de séduire ou de chatouiller l'esprit, mais de violenter l'âme. Fini de rire, avec lui, et surtout de ricaner, en haussant les épaules. Il faut prendre parti; et, lors même qu'on refuse de répondre ouvertement à ses pressantes objurgations, lors même que l'on trouve excessif son réquisitoire contre les clercs qu'il accuse d'avoir trahi, se livrer en secret à un examen de conscience.

JOHN CHARPENTIER.

LES AMANTS HASARDEUX [1]

—

XXXI

LA FIÈVRE

Elles s'entretinrent pendant des heures. Anthéia racontait ses joies et ses souffrances. Elle ne cachait pas ses récents espoirs. De toutes ses épreuves, elle endurait la plus cruelle, mais, à voir sa constance, le dieu qu'elle avait offensé jadis apprendrait la force de son amour, il lui pardonnerait enfin, et, sous les baisers d'Akontios, elle oublierait les malheurs passés. Rhènaia l'affermissait dans sa foi. Et quand s'éteignit la lampe, elle souriait.

Au matin, la seule Rhènaia sortit de la chambre. Staphylè alla au-devant d'elle.

« Que fait donc ta compagne?

— Laisse-la se reposer encore. Je la crois malade.

— Malade?

— Elle vient de loin, de très loin, et le voyage, dans une mauvaise barque, l'a harassée. Elle est toute courbatue, et elle a un grand mal de tête. Et puis... »

Rhènaia hésitait à continuer. Staphylè reprit :

« Et puis?

— Je ne sais comment te dire...

— Va, va, parle franchement.

— Je crains qu'il ne lui soit très dur de vivre avec nous.

— Il faudra qu'elle s'y habitue, pourtant. Strabax ne l'a pas achetée pour qu'elle ne rapporte rien. Elle travaillera. On doit travailler ici.

— Permets-lui de rester dans la chambre un jour ou

(1) Voyez *Mercure de France*, nos 788, 789, 790 et 791.

deux, au moins. Elle a les joues très rouges, elle transpire, elle a la fièvre.

— C'est bon, c'est bon, dit rapidement Staphylè. Je la verrai. Tu sais que je ne suis pas sévère, mais on doit travailler. »

Elle répétait, entre les dents :

« On doit travailler, on doit travailler. »

Elle entra dans la chambre et, aussitôt, recula. Elle n'osait approcher du lit. Le visage de la pauvre Anthéia était d'un rouge affreux.

« Tu as la fièvre, malheureuse enfant! s'écria Staphylè.

— Je souffre beaucoup. J'ai froid.

— Et ta couverture te monte au menton et tu as au front des gouttes de sueur.

— Le moindre mouvement me fatigue.

— C'est la fièvre, c'est bien la fièvre. Ne te lève pas. De l'eau fraîche te soulagera peut-être. Je t'en ferai tout de suite donner par Rhènaia. Demain, tu iras mieux, sans doute. Hâte-toi de guérir. »

Staphylè courut à Rhènaia.

« Vite, vite, Rhènaia. Ne quitte pas... »

Elle cherchait un nom.

« Suis-je distraite! Je n'ai point demandé son nom à ta compagne. Le sais-tu?

— Elle veut le cacher.

— Quelle femme singulière! Je saurai réduire sa sauvagerie. Ne la quitte pas, cette belle inconnue. Fais-lui boire de l'eau fraîche, c'est le meilleur remède contre la fièvre. Soigne-la. Si elle mourait, quel désastre! »

Quand Rhènaia eut fermé la porte de la chambre, elle ne put s'empêcher de rire.

« N'avais-je pas raison, Anthéia, de te pousser à la ruse? »

Anthéia lui fit signe de se taire.

« Oh, reprit Rhènaia, nous pouvons causer et rire. La porte est épaisse, et Staphylè d'ailleurs n'en appro-

chera point avant de te savoir guérie : elle a trop grand'-peur de la maladie et de la mort. Mets-toi donc à l'aise, rejette la couverture que tu as peine à supporter, essuie ce fard disgracieux, et parle-moi de l'heureuse vie que nous mènerons dans Ephèse. »

Elle surprit un peu d'inquiétude dans le regard d'Anthéia, et elle ajouta aussitôt :

« Sois sans crainte : je n'ai rien révélé à Staphylè, ni ton nom ni ta patrie. Jamais je ne te trahirai. »

Tout le jour elles furent tranquilles. Vers le soir, Rhènaia, pour un instant, quitta la chambre. Staphylè lui demanda :

« Que devient la femme sans nom?

— Elle se plaint encore, dit Rhènaia. La fièvre n'est pas tombée. La nuit sera mauvaise.

— Ne l'abandonne pas.

— Je veille sur elle comme sur une sœur, Staphylè.

— C'est bien, c'est bien. »

Et Rhènaia entendit la vieille qui murmurait :

« Deux nuits perdues! Deux nuits perdues! »

Un second jour passa, et un troisième. Rhènaia ne sortait guère de la chambre. Si, pour chercher de l'eau ou pour quelque autre cause, il fallait qu'elle traversât la grande salle, Staphylè la tenait à distance, et, par des signes de tristesse, elle exprimait que la malade ne semblait point près de guérir.

Le quatrième jour, une femme vint gratter à la porte. Rhènaia l'entr'ouvrit prudemment.

« Staphylè veut te parler, dit la femme.

— Je te suis. »

Rhènaia, la porte refermée, dit avec inquiétude :

« Pourquoi Staphylè veut-elle me parler?

— Obéis, obéis sans tarder, dit Anthéia. Ne l'irrite point. Quoi qu'elle t'apprenne, ne montre aucun trouble. Ayons confiance en la sagesse des dieux. »

Staphylè ne permit point à Rhènaia de la trop approcher. Elle prit un ton assez rude.

« L'inconnue est toujours malade?

— Toujours.

— Strabax s'impatiente, et il a ses raisons. Elle lui a coûté gros. Elle doit se rendre utile. Il exige qu'elle secoue sa fièvre, que prolonge, peut-être, la paresse. Si, demain, elle n'est pas debout, il appellera un médecin, nous saurons la vérité sur la maladie, et Strabax est impitoyable aux menteuses : un châtiment terrible les attend. Va, et répète à la belle ce que tu viens d'entendre. »

Rhènaia était tout effrayée quand elle rentra dans la chambre.

« Qu'as-tu? lui dit Anthéia, qui s'effrayait à son tour.

— Strabax est impatient de t'exposer. Il sait que tu seras ardemment convoitée et qu'on paiera cher une heure passée avec toi.

— Oh, Rhènaia, Rhènaia, ne ravive pas ma honte.

— Pardonne-moi : je ne voulais pas te faire souffrir. Je crains que Strabax ne nous soupçonne de quelque ruse. Il faut que tu te lèves demain : sinon, il mandera un médecin.

— Un médecin! Certes, tous les médecins n'ont pas la science d'Hippocrate. Il en est qui se trompent sur la nature des maladies, il en est qui déclarent pleins de santé des malheureux près de mourir ou qui voient au bûcher les gens les plus vigoureux du monde. Beaucoup se laissent duper d'autant plus facilement que leur intérêt les pousse à trouver malades, et gravement, ceux qui se livrent à leurs soins. Quelques-uns, pourtant, sont habiles et honnêtes. La prudence m'ordonne d'éviter qu'un médecin m'examine : que deviendrais-je, s'il découvrait que j'ai feint d'avoir la fièvre? Il faut que demain je sois guérie.

— Ah, si nous pouvions fuir! Car je te suivrai, Anthéia.

— Oui, fuir ! Fuir cette maison, du moins : je ne quitterais pas l'Egypte, je pressens qu'Akontios m'y rejoindra. Peut-être m'y cherche-t-il déjà.

— Mais où irions-nous ? Où nous cacherions-nous ?

— Nous n'avons pas une obole.

— Strabax nous ferait arrêter sans peine, et nous serions cruellement châtiées. »

Anthéia réfléchit longtemps. Soudain, elle se leva.

« Que fais-tu ? dit Rhènaia.

— Je suis guérie. Je m'habille. Que Strabax m'expose aux regards des passants. Je ne puis croire que les dieux m'abandonnent. Erôs, Erôs, tu me protégeras ! »

XXXII

ZÈNOPHANE

Quand Staphylè aperçut Anthéia au seuil de sa chambre, elle eut un cri de joie.

« Te voici donc enfin guérie, belle inconnue !

— Oui, je vais mieux.

— Ah, que j'en suis heureuse ! Viens, viens vite ! Il faut que les passants t'admirent. »

Elle se reprit aussitôt.

« Non, rentre un instant dans ta chambre. Ne garde pas cette robe sale et déchirée. Je vais t'en apporter une autre, et qui te siéra fort. »

Staphylè ne manquait pas de goût. Elle sut vêtir et parer Anthéia comme il convenait et la fit asseoir dans la rue, devant la porte de la maison. Anthéia, parmi les femmes, semblait l'Aphrodite céleste parmi d'humbles servantes.

Là, mêlée, malgré sa vaine royauté, à ces pauvres femmes dont on vendait la chair, elle se demandait à quoi elle avait obéi en renonçant, d'un geste brusque, à la solitude et à la paix. Avait-elle cédé à la peur du châ-

timent? Avait-elle entrevu la délivrance prochaine? Avait-elle cru à un secours divin? S'était-elle, tout à coup, taxée de lâcheté ? A fuir un combat hasardeux, quel gré se saurait-elle, plus tard, de s'être gardée toute au triomphant Akontios? Elle cherchait à se retrouver elle-même, et, quoi qu'elle fît, l'esprit confus encore, elle n'y réussissait guère.

Ses réflexions et ses rêveries l'avaient rendue inattentive aux mouvements de la rue. Elle entendit, cependant, un homme qui disait à voix haute :

« Regarde celle-ci, Klytos? N'est-elle pas d'une beauté sereine? N'est-elle pas digne d'être peinte en déesse?

— Oui, Zènophane, dit Klytos, elle est belle. Elle est très belle.

— Nous n'irons pas plus loin, reprit Zènophane. J'ai maintenant le modèle qu'il me faut. »

Et il interpella, tout joyeux, Anthéia :

« Hé, femme, veux-tu devenir immortelle? »

Elle ne répondait pas. Zènophane insistait :

« C'est à toi que je parle, à toi, la plus belle de toutes. Veux-tu que je te fasse immortelle?

— Je suis moins qu'une esclave.

— Tu seras une déesse. Où est le maître de cette maison?

— Entre, et tu le trouveras, je pense. »

Zènophane entra dans la maison. Strabax, en le voyant, s'empressa :

« Zènophane! Le plus illustre de tous les peintres!

— Assez! Je n'aime point à recevoir de flatteries d'une bouche indigne.

— Ta visite honore mon humble demeure.

— Ton infâme demeure.

— Que ferai-je pour te plaire?

— Ecoute. Il y a là, devant ta porte, une femme, la plus belle que j'aie jamais vue. J'ai, depuis longtemps, le projet de peindre une Aphrodite : je la choisis pour

modèle. Mais, tant qu'elle posera pour moi, je tiens à la préserver de toute souillure : je t'achète donc ses jours et ses nuits. Je te paierai le prix que tu voudras. »

Strabax se confondait en remerciements, mais il exigeait un prix considérable. Zènophane ne marchanda point : il eût été ridicule que, par son avarice, un modèle si parfait lui échappât.

« Et tu me jures, dit-il, que, jusqu'à l'heure où j'aurai achevé mon tableau, elle couchera toujours seule.

— Je te le jure.

— Souviens-toi que je suis fort bien vu du roi Ptolémée et de la reine Bérénice. Si tu me trompais, tu serais cruellement puni.

— Ton Aphrodite sera plus chaste qu'Artémis, je te le jure encore. »

Zénophane, en passant la porte, dit à Anthéia :

« Je me suis entendu avec ton exécrable maître, ma belle enfant. Demain, je t'attendrai chez moi, et, dans quelque temps, tu seras déesse. »

Il s'éloigna. Il causait avec son ami.

« N'avons-nous pas bien fait, Klytos, de courir ce quartier où ne s'aventurent, d'ordinaire, que les pires débauchés? Que de femmes, et du plus haut rang, eussent été heureuses de me servir de modèles! La reine Bérénice même y eût consenti. Et la reine Bérénice est toute aimable. Ses cheveux, qu'elle doit garder courts, puisque, pour qu'ils redevinssent longs, il faudrait maintenant arracher au ciel des étoiles, ses cheveux courts lui prêtent une grâce singulière. Avec quel art, d'ailleurs, elle les frise et les ondule! Je n'aurais pourtant point agréé l'offre de la reine Bénénice. Elle n'a pas la beauté superbe, la beauté rayonnante, la beauté rare que nous supposons à l'Anadyomène. Et, pour nous, Aphrodite sera toujours l'Anadyomène. Si, comme le prétendent quelques-uns, elle descend parfois à se prostituer dans les carrefours, c'est l'amitié des pauvres gens qui l'y oblige, et il ne lui

en reste qu'un regard plus doux à la fois et plus fier. Quel sacrilège oserait peindre la déesse lassée, flétrie par des caresses vulgaires, les yeux battus, la bouche meurtrie? Voilà pourquoi je défends les yeux de l'amour à l'Aphrodite humaine que nous venons de rencontrer.

— Tu défends d'aimer à cette femme?

— Oui, Klytos, tant, du moins, que mon tableau ne sera pas achevé.

— Tu es cruel.

— Oh, quand je l'aurai peinte dans toute sa splendeur, je te permettrai de la séduire, cher Klytos.

— Je n'y aurai pas grand'peine.

— Qui sait? Une femme de si noble aspect a sans doute quelque vertu. Peut-être est-elle victime d'un malheur immérité. »

Ils allaient, devisant ainsi et riant. Staphylè, cependant, avait appelé Anthéia. Toute émue, elle parlait d'une voix amicale.

« Ah, ma fille, quel honneur t'échoit! Zènophane t'a remarquée.

— Zènophane?

— Quoi! Tu ne connais pas Zènophane? Vraiment, tu n'es pas d'ici.

— Mais enfin, qui est Zènophane?

— Zènophane est le plus fameux peintre de toute l'Egypte. Nos savants admirent son œuvre, nos poètes chantent sa gloire, le roi et la reine l'ont en très haute estime, ils le reçoivent familièrement. Eh bien, ma petite fille, cet homme va te peindre.

— Me peindre?

— Et te peindre en Aphrodite.

— Je comprends qu'il m'ait promis l'immortalité », fit alors Anthéia.

Et elle eut un faible sourire, un peu ironique.

Staphylè, en veine de bavardage, continuait :

« Ah, ma petite, il veille à ta beauté. Il craint que la

fatigue ne lui laisse des traces mauvaises. Tes nuits seront solidaires : Zènophane l'ordonne, et Strabax l'a juré. »

A ces mots, Anthéia se sentit heureuse. Ses yeux brillèrent, et elle pensa :

« Erôs, tu me protèges, et je m'incline devant toi, qui es le dieu des dieux ! »

Staphylè, cependant, ne se taisait point. Elle proposait à Anthéia de ne plus partager la chambre de Rhènaia : son sommeil ne serait pas troublé.

« Non, non, Staphylè, ne me sépare pas de Rhènaia. J'aime sa compagnie. Laisse-la, même, me conduire demain chez Zènophane. Je ne connais pas Alexandrie : on m'a traînée du port à cette maison. »

Staphylè répondit avec bienveillance à la demande d'Anthéia.

Le lendemain donc, Anthéia, guidée par son amie, quitta la maison de Strabax. Zènophane habitait le plus riche quartier de la ville. Sa demeure était d'un homme magnifique, et la salle où il travaillait avait pour décor de brillantes peintures. Il accueillit les deux femmes avec un sourire bienveillant.

« Je craignais que tu ne vinsses pas, dit-il à Anthéia.

— Comment ne serais-je pas venue? Tu avais fait marché avec mon maître.

— Quand je désire ardemment quoi que ce soit, la prudence me pousse à redouter quelque accident. Si tu n'avais pas tenu la parole de Strabax, j'en aurais souffert. Tu pourras t'enorgueillir d'avoir posé pour moi. Quand on verra le tableau que j'aurai peint, on ne vantera plus celui d'Apelle. »

Son regard s'arrêta, un instant, sur Rhènaia.

« Aphrodite n'est pas venue seule, dit-il.

— Comment l'aurait-elle pu? dit Anthéia. Je ne suis pas d'Alexandrie. Hors la maison de Strabax, je ne con-

naissais rien de la ville. Rhènaia, qui est mon amie, a bien voulu m'accompagner.

— Je l'en remercie, et, pour la récompenser, je la peindrai aussi. Elle est gracieuse, tu es belle : l'une auprès de l'autre, vous formerez le plus heureux contraste. La grande Aphrodite enseignera l'amour à une petite nymphe. »

Et il s'adressa gaiement à Rhènaia :

« Je n'ai pas besoin de te demander si tu consens à me servir de modèle? »

Rhènaia, pour toute réponse, rougit un peu.

« Voilà qui est bien, qui est très bien, reprit Zènophane. Allons, au travail! Tremble, Zeuxis! Tremble, Parrhasios! Que sera désormais votre gloire au prix de la mienne? »

Il disposa les modèles à son gré. Les couleurs étaient prêtes, il se mit à peindre. Mais, de temps en temps, il parlait comme un ami à Anthéia.

« Quelqu'une de tes aïeules a été aimée d'un dieu. Ne te récrie pas. Nous devons honorer, à l'égal des déesses, les mortelles qu'ont aimées les dieux. Tu gardes en toi de la divinité. Les hommes, s'ils étaient justes, te couronneraient et t'offriraient des sacrifices.

— Ils n'y pensent guère, Zènophane. Tu sais où tu m'as trouvée.

— Malheureuse! Quelle folie te pousse au plus bas des métiers?

— Ne me crois pas folle. Ne me blâme pas. Plains-moi de ma honteuse disgrâce.

— Oui, Zènophane, dit tout à coup Rhènaia, oui, plains mon amie. Elle est digne de ta pitié. »

Anthéia, maintenant, avait le visage triste. Zènophane en fut mécontent.

« Je te plains, puisqu'il faut te plaindre, pauvre femme, s'écria-t-il. Mais n'oublie pas que tu es belle,

que je te plains en déesse, et qu'une belle déesse doit d'abord songer à plaire. »

Anthéia s'efforçait de sourire.

« Tu as raison, dit-elle à Zènophane. Une déesse doit plaire. »

Elle ajouta :

« Rhènaia chérie, n'essayons pas d'apitoyer les autres. Il faut que nos douleurs restent en nous-mêmes.»

La journée s'acheva. Les deux amies rentrèrent chez Strabax. Seules dans leur chambre, elles allaient s'endormir, quand Rhènaia dit à mi-voix :

« Laisse-moi m'approcher de toi et t'interroger, tout bas. Je ne voudrais pas qu'on nous entendît.

— Viens ici, tout près de mon oreille. Qu'as-tu à me confier?

— Que te semble de Zènophane?

— Il s'estime fort. Il tient à la gloire. Il cherche des paroles flatteuses pour les femmes. Il fuit la douleur. La beauté le touche. Il n'est pas méchant.

— N'est-il pas bon?

— Il n'est pas méchant, mais je le juge trop léger pour être bon.

— Je regrette qu'il ne soit pas vraiment bon.

— Pourquoi?

— J'avais une idée.

— Laquelle?

— Promets-moi de ne pas te fâcher.

— Comment pourrais-je me fâcher contre toi?

— Ecoute-moi donc. Zènophane voit souvent le roi et la reine.

— Staphylè me l'a dit.

— Staphylè n'a pas menti.

— Qu'importe, après tout?

— Réfléchis, Anthéia. Tu raconterais à Zènophane tes aventures et le prierais d'intervenir en ta faveur auprès du roi et de la reine. Bérénice ne manquerait pas de te

protéger. Elle te délivrerait de l'affreux Strabax, Ptolémée ferait rechercher Akontios. Tu serais heureuse, Anthéia.

— Ah, petite Rhènaia, petite Rhènaia, tu es une amie précieuse!

— Suivras-tu mon conseil?

— Tu sais que dans la misère où je suis tombée, je répugne à révéler mon nom et mon origine. Ne serait-ce pas faire injure à mon Akontios que de m'avouer Anthéia, quand je vis parmi des prostituées? Je dois rester ici l'Inconnue.

— Ici, dans cette maison, reste l'Inconnue, soit! Mais ne cache plus qui tu es à Zènophane. Peut-être a-t-il deviné déjà que tu mènes une vie indigne de ta naissance.

— Ah, si je pouvais m'assurer qu'il fût bon!

— Tu conviens qu'il n'est pas méchant. Il n'essaiera point de te nuire. Ta beauté l'intéresse et l'intrigue. Tes malheurs l'attendriront. »

Anthéia se taisait.

« T'ai-je convaincue? dit encore Rhènaia.

— Je suis lasse, répondit-elle. Je veux dormir. Il faut que je réfléchisse. Mais tu es une amie, toi, une vraie amie, et que j'aime bien... »

Et, longuement, toutes deux pleurèrent et sourirent, joue contre joue.

XXXIII

KLYTOS

Zènophane ne se pressait point de finir son tableau. De jour en jour, il prenait à la conversation d'Anthéia un plaisir plus marqué. Il ne doutait point, maintenant, qu'elle n'eût été victime de funestes accidents.

Elle, cependant, ne se résolvait pas à rien raconter de ses aventures. Rhènaia lui répétait sans cesse qu'elle avait tort, que, dans son intérêt et dans celui d'Akontios,

elle devait parler, implorer la protection du peintre, voir, s'il était nécessaire, Bérénice et Ptolémée : elle restait silencieuse et n'attendait que d'un dieu la délivrance et la joie.

Ce fut Zènophane qui, un jour, provoqua aux confidences Aphrodite-Anthéia. Il peignait les lèvres charmantes, aux lignes si pures. Il en trouvait l'expression trop sévère.

« Il faut que tu souries, dit-il. N'oublie pas qu'Aphrodite est née pour le plaisir des dieux.

— Oui, dit-elle, il faut que je sourie, je n'oublie pas que je suis une femme destinée au plaisir des hommes.

— Ces lèvres ont été formées pour les douces paroles et les chansons aimables, et c'est une boutade amère qui s'en échappe ! » s'écria-t-il.

Il s'arrêta de peindre. Il regardait Anthéia : elle était bien belle, mais qu'un sourire, si faible fût-il, eût ajouté encore à sa beauté ! Brusquement, il demanda :

« Qui es-tu ? »

D'un mouvement vif, Anthéia fut debout.

« Ne m'interroge pas, dit-elle.

— Si, si, Zènophane, fais-la parler ! »

Rhènaia n'avait pu se retenir. Elle insistait :

« Fais-la parler, fais-la parler ! Tu la prendras en pitié, tu la secourras. »

Elle se tournait vers son amie :

« Parle, parle ! L'instant est propice. Zènophane sera ton sauveur, Anthéia !

— Ah, malheureuse, tu as dit mon nom !

— Pardonnez-moi, je ne l'ai pas dit exprès. Et, après tout, je ne regrette rien : tu as une raison de moins de garder le silence. Parle, parle, Anthéia ! »

Anthéia était retombée sur le lit où elle s'étendait pour la pose. Le front assombri, les yeux immobiles, elle se taisait. Où allait sa pensée ? Et même, pensait-elle ? Rhènaia lui caressait les bras, lui baisait le cou et les épaules,

et la suppliait, à demi-voix, maintenant, de ne plus cacher ses aventures à Zènophane.

Il observait le groupe des deux femmes, et, son Aphrodite terminée, il songeait à peindre Artémis trahie par une compagne. Ce n'était pas qu'il aperçût la moindre ressemblance d'origine entre la scène où il venait d'être partie et celle qu'il imaginait, mais il jugeait nécessaire de rapporter à quelque sujet noble les attitudes et les expressions qui l'intéressaient. Cependant, par des remarques, légères peut-être, par une question, peut-être inconsidérée, il avait décontenancé une femme mystérieuse, certainement, et, sans doute, honorable; les supplications de Rhènaia aiguisaient sa curiosité : il manquerait à l'élégance dont il se piquait en n'offrant pas ses services à Anthéia.

« Je pourrai désormais t'appeler par ton nom, Anthéia, dit-il. Cela ne suffit pas pour que je sache ni d'où tu viens ni où tu voudrais aller, mais je devine que ta vraie place n'est point dans la maison de Strabax. Je ne te forcerai pas à me livrer ton secret, je crois pourtant que tu agirais avec sagesse en suivant le conseil de ton amie. Aie confiance en moi. Je serai heureux de te servir. »

Le visage d'Anthéia, peu à peu, se détendait. Ses yeux bougèrent. Elle poussa un long soupir. Elle baisa les cheveux de Rhènaia. Zènophane répétait :

« Je serai heureux de te servir. Que risques-tu à me révéler ta naissance? Parle, belle Anthéia : je suis prêt à t'entendre. »

Anthéia hésitait encore. Mais un regard de Rhènaia, si clair, si tendre, la vainquit enfin. Et elle parla.

Elle raconta comment elle était partie d'Ephèse avec l'époux qu'elle chérissait, Akontios. Elle raconta ses aventures en mer, à Tyr, à Antioche. Zènophane l'écoutait avec attention : il prenait à son récit l'intérêt qu'il eût pris à un poème ou à une tragédie. Si elle s'arrêtait un instant, il l'encourageait à continuer. Elle se tut.

« Quel est ton dessein? dit alors Zènophane.

— D'Antioche je voulais regagner Ephèse. Mais, aujourd'hui, j'ai résolu de ne pas quitter l'Egypte : Akontios m'y cherche ou m'y cherchera bientôt, les dieux m'en ont avertie.

— Par quoi puis-je te venir en aide? »

Ce fut Rhènaia qui répondit à Zènophane. Elle n'avait pas interrompu Anthéia pendant son récit, mais elle se sentait maintenant audacieuse, plus audacieuse qu'Anthéia. Anthéia, malgré tout, restait fière à la fois et timide : à implorer une aide, elle aurait cru s'avilir. Zènophane l'interrogeait avec amitié. Elle tardait à parler, pourtant. La petite Rhènaia, toute rougissante, se dressa tant qu'elle put, et cria :

« Eh, par les deux déesses, Zènophane, va dire à la reine et au roi de rejoindre Akontios et Anthéia! »

Au cri de Rhènaia, Zènophane ne put s'empêcher de rire. Elle s'irrita.

« Tu te moques de nous, Zènophane. Je te croyais bon, et tu es méchant, méchant, méchant!

— Non, répliqua Zènophane, non, petite, je ne veux de mal à personne, et tout me porte à protéger Anthéia. Mais tu prêtes à Bérénice et à Ptolémée un pouvoir que n'ont point les dieux mêmes, et c'est pourquoi j'ai ri. »

Il réfléchit un peu et reprit :

« Des paroles d'Anthéia et des tiennes voici ce que je puis conclure : il est possible qu'un citoyen d'Ephèse, Akontios, erre en Egypte, à la recherche de sa femme, Anthéia, dont les plus tristes hasards l'ont séparé. Anthéia se trouve en Egypte, et un hasard heureux l'a conduite chez Zènophane. Zènophane est bien vu roi Ptolémée et de la reine Bérénice. Qu'il intercède pour qu'on essaie de découvrir Akontios et de le réunir à sa chère Anthéia. »

Rhènaia battit des mains.

« Voilà notre désir, Zènophane. Et tu l'exauceras : je suis sûre que tu es bon. »

Il s'adressait, maintenant, à Anthéia.

« T'ai-je bien comprise?

— Oui, dit-elle simplement.

— Ecoute-moi. Le récit de tes aventures t'a fort émue. Repose-toi. Tu ne poseras plus aujourd'hui. Rentre chez Strabax, pour la dernière fois, sans doute. Le roi et la reine donnent, ce soir, un banquet où je suis invité. Je leur parlerai de toi, je leur parlerai d'Akontios. Va! »

Dehors, Rhènaia se mit à bavarder joyeusement. Elle imaginait déjà la vie heureuse que, près d'Akontios, allait mener Anthéia : car, grâce à Zènophane, grâce à Ptolémée, grâce à Bérénice, Akontios et Anthéia seraient bientôt réunis. Et elle s'applaudissait d'avoir insisté, comme elle avait fait, pour que l'amie bien-aimée avouât sa naissance et racontât ses aventures.

Anthéia se montrait plus réservée. Que dira, que fera Zènophane? Depuis qu'elle avait révélé son espoir à un homme qu'elle ne connaissait guère, elle en voyait l'accomplissement moins proche. Zènophane n'avait point partagé sa certitude : n'en rirait-il pas avec le roi et la reine? Et le doute, maintenant, la rendait inquiète et l'affligeait.

« Ne rentrons pas encore, dit-elle tout à coup. J'ai besoin de marcher. J'ai besoin de respirer l'air libre. Promenons-nous, Rhènaia, promenons-nous longtemps. »

Elles coururent la ville, Rhènaia toujours vive et gaie, Anthéia grave et pensive. Soudain, elles s'arrêtèrent : toutes deux, en même temps, avaient deviné qu'elles étaient suivies. Un jeune homme les dépassa, les regarda, leur sourit, et, enfin, leur parla, comme aurait fait un vrai ami.

« Je ne me trompe pas : c'est Aphrodite elle-même que j'aperçois. Je te salue, déesse. »

Sans répondre, Anthéia voulut aller de l'avant. Le jeune homme lui barra le chemin.

« Tu ne me reconnais pas? J'étais là, pourtant, le jour où Zènophane te ravit à la funeste avidité de Strabax. Zènophane et moi sommes grands amis. »

Anthéia s'obstinait dans son silence. Comment fuir l'importun? Rhènaia la voyait embarrassée. Elle s'enhardit.

« Tu es l'ami de Zènophane? Tu ne viens pas souvent chez lui, dit-elle.

— Oh, oh, la petite qui se guinde! Parle à Zènophane de son cher Klytos, et tu entendras mon éloge.

— Eh bien, cher Klytos, laisse tranquilles Aphrodite et la petite nymphe qui l'accompagne », dit Rhènaia, qu'avait piquée la raillerie de Klytos.

Mais Klytos n'entendait pas que s'enfuît Anthéia. Il reprit :

« L'occasion est trop belle pour que je ne la saisisse pas. Zènophane agit en barbare : il me défend sa porte aux heures où tu es chez lui.

— Ah, ah, fit, avec un sourire ironique, Rhènaia.

— Je sais que, chez Strabax, on ne peut t'approcher, pour l'instant. Je te rencontre dans la rue, j'en profite. Je ne te quitte pas.

— Que faire? que faire? demandait Anthéia, toute anxieuse.

— Tu ne peux m'échapper, résigne-toi donc à ma compagnie. Tends-moi la main, de bonne grâce. Je ne vaux peut-être pas Arès, mais je ne suis certes pas aussi laid que le boiteux Héphaistos. »

Elle n'obéissait pas, elle ne tendait pas la main. Klytos, alors, lui prit le poignet, brutalement. Elle cria :

« Ah, méchant, méchant! »

Elle essayait en vain de se dégager.

« Tu n'es qu'un lâche! »

Rhènaia mêlait ses cris à ceux d'Anthéia.

« Au secours! Au secours! Qui nous protégera?

— Moi! »

Les deux femmes tournèrent la tête. C'était Zènophane qui survenait.

« Ne craignez rien, dit-il. J'arrive à temps pour vous sauver de ce malheureux. »

Il regarda sévèrement Klytos.

« C'est toi, Klytos, c'est toi qui te conduis de la sorte? Où t'égares-tu, misérable? Le plus grossier des portefaix, sur le port, ne descendrait pas à un acte aussi bas! »

Klytos ne soutenait point le regard de Zènophane. Il avait lâché le poignet d'Anthéia.

« Je sais qui est cette femme, Klytos. Elle a droit à ton respect, comme elle a droit au mien. Je rougis de l'avoir traitée en mercenaire. J'achèverai, si elle y consent, le tableau que j'ai commencé. Je serai heureux qu'elle me permette, ensuite, de la peindre sous son vrai nom : son image sera l'image même de la vertu. Pour toi, Klytos, va-t'en! Quand tu te seras repenti sincèrement, tu m'en aviseras, et tu viendras dire tes regrets à celle que tu as offensée. »

Klytos n'attendit pas que lui fût répété l'ordre qu'on lui donnait. Il disparut bientôt au prochain détour de la rue.

« Es-tu contente de moi? demanda Zènophane à Anthéia.

— Oui. Je te remercie de ta bienveillance et de ton amitié. Je suis sûre, maintenant, que tu m'assisteras dans ma détresse.

— Te défiais-tu de moi? Tu avais tort, Anthéia. Peut-être que tu m'as cru frivole parce que je suis un peu bavard, parce que j'aime à vanter moi-même mon talent. C'est pour m'encourager au travail que je m'adresse des éloges. Qu'on me prenne comme je suis! Je ne me souviens pas d'avoir manqué jamais à une promesse.

— Merci encore, Zènophane, dit Anthéia.

— Oui, dit à son tour Rhènaia, oui, tu es un brave homme. Voilà longtemps que je le pensais. Il faut que je t'embrasse. »

Elle se jeta au cou de Zènophane. Puis, subitement confuse, elle ajouta :

« Tu es aussi un grand peintre. »

Zènophane, qu'avait fort amusé, flatté même, l'enthousiasme naïf de Rhènaia, reprit sa gravité.

« Tu ne dois pas rester dans l'infâme demeure de Strabax. Je n'ose te recevoir chez moi : je crains que tu n'y sois mal à l'aise. Mais je conçois un projet dont la réussite te calmerait et permettrait, sans doute, de hâter la recherche d'Akontios. Et ce projet, pourquoi ne réussirait-il point? Veux-tu m'accompagner où je vais, Anthéia?

— Où vas-tu, Zènophane?

— Ne t'ai-je pas dit que le roi et la reine m'ont invité, ce soir, à un banquet?

— C'est au palais que tu vas?

— Oui. Je t'y mettrai sous la protection de Bérénice. »

Anthéia, surprise, émue, s'arrêta. Elle eut peine à murmurer :

« Je t'accompagne, ami.

— Il faut que je t'embrasse encore! »

Rhènaia battait des mains, et, de nouveau, elle sauta au cou de Zènophane.

XXXIV

LES ÉTONNEMENTS D'AKONTIOS

Le matin était aimable. Ægialée, tout en préparant sa barque, écoutait Akontios, à qui l'espoir d'une rencontre prochaine avait rendu la joie et la sérénité. Il disait, une fois de plus, combien Anthéia était belle, combien elle était sage. Ægialée se gardait de l'interrompre : à quoi bon chagriner l'homme qui parle de la bien-aimée?

Akontios, pourtant, demanda :

« La barque sera-t-elle bientôt prête?

— Oui, répondit Ægialée. D'ailleurs, le vent nous est favorable. Nous nous servirons de la voile, et nous gagnerons du temps. »

Akontios entra dans la barque. Il aidait Ægialée à tendre la voile. Tout à coup, il s'arrêta : un archer accourait, et lui faisait signe de ne point s'éloigner. Il s'inquiéta. Il songeait au meurtre d'Araxe, il revoyait la Chienne.

Ce fut à Ægialée que l'archer s'adressa d'abord.

« Tu es bien Ægialée le pêcheur?

— Oui.

— Et tu connais un étranger qu'on nomme Akontios?

— Le voici.

— Les dieux soient loués! »

Il se tourna vers Akontios.

« C'est toi qu'on nomme Akontios?

— Je ne puis le nier.

— Tu es citoyen d'Ephèse?

— Comment le sais-tu?

— J'ai ordre d'amener à Lakhès, notre gouverneur, un citoyen d'Ephèse nommé Akontios. Tu es Akontios?

— Oui, te dis-je.

— Et tu es citoyen d'Ephèse?

— Oui.

— Eh bien, suis-moi près du gouverneur. »

Akontios, du regard, interrogea Ægialée.

« Ne résiste pas, ami, dit Ægialée. Notre départ est retardé, mais, sans doute, de quelques heures seulement. »

Et il dit à l'archer :

« Puis-je accompagner Akontios? Je crois savoir pourquoi le gouverneur t'a envoyé vers lui.

— Fais à ton gré. Je n'ai pas reçu d'ordre qui te concerne. »

Ægialée supposait que le gouverneur désirait le témoi-

gnage d'Akontios contre la Chienne, et il jugeait bon d'y joindre le sien. Il laissa donc sa barque et suivit l'archer.

Chemin faisant, l'archer parla.

« Je ne pense pas que le gouveneur te veuille de mal. Il m'a enjoint de ne pas te maltraiter.

— Pourquoi le gouverneur me voudrait-il du mal?

— Peut-être même te veut-il du bien. Il m'a recommandé de te montrer les plus grands égards. »

On fit quelques pas. L'archer reprit :

« J'ignore à quels événements tu es mêlé. Mais le roi, certainement, s'intéresse à toi. »

Akontios, tout surpris, s'écria :

« Le roi s'intéresse à moi! Le roi? Le roi Ptolémée?

— Oui. A l'aurore, des messagers royaux sont arrivés d'Alexandrie. Le gouverneur s'est entretenu avec eux, et, l'entretien aussitôt terminé, il a ordonné qu'on te cherchât dans Péluse. Une récompense est promise à qui t'aura trouvé. »

Plus l'archer parlait, plus Akontios s'étonnait de cette nouvelle aventure. Comment Ptolémée pouvait-il prendre intérêt à son infortune? Il s'ouvrit à Ægialée.

« Je devrais me réjouir aux paroles de cet homme, mais j'en discerne si mal les raisons que je me sens dans un trouble extrême. Suis-je éveillé? Suis-je devenu fou? Essaie d'apaiser mon inquiétude, Ægialée.

— Tu ne dors pas. Tu ne rêves pas. Rassure-toi : tu n'es pas fou. Peut-être un ami, de passage en Egypte, a-t-il appris tes malheurs à Ptolémée. Peut-être même...

— N'achève pas! J'ai peur de l'espérance, Ægialée.

— Aie foi, plus que jamais, en la force de l'amour. »

Ils étaient tous les trois devant la maison du gouverneur. Ils entrèrent. L'archer, comme s'il eût été victorieux dans une grande bataille, dit à un serviteur, d'une voix tonnante :

« Va dire à Lakhès, ton maître, que je lui amène le seigneur Akontios! »

Avant que le serviteur eût fait un pas, un rideau fut soulevé : Lakhès parut.

« C'est bien, dit-il. Tu auras ta récompense. »

Puis, saluant Akontios, il continua, du ton le plus aimable :

« Entre, noble Akontios, je suis heureux de t'accueillir dans ma demeure. Je regrette seulement que ton séjour y doive être si bref. Suis-moi, un instant, dans cette chambre : nous y causerons avant ton départ. »

Sans mot dire, Akontios obéit à Lakhès. Son intelligence avait reçu trop de coups précipités, il n'était capable de réflexion que pour douter de sa vie.

Pourtant, après que, à un geste élégant, il se fut assis en face du gouverneur, il recouvra un peu de sens. Il craignit d'avoir mal reconnu des prévenances certaines, il eut honte, et il balbutia :

« Pardonne-moi, seigneur, si avec toi je reste de la pire grossièreté. Je ne sais d'où je viens, je ne sais où je suis, je ne sais où je vais. Que m'arrive-t-il? Depuis une heure, mille sentiments me pressent, et je ne puis me retrouver. »

Lakhès souriait complaisamment à tout ce qu'il entendait d'Akontios.

« Seigneur Akontios, notre roi, Ptolémée le bienfaisant, te tient en rare estime. Voici le message que j'ai reçu : « Ordre aux gouverneurs des provinces et aux » chefs des villages de rechercher le seigneur Akontios, » citoyen d'Ephèse, et de le faire conduire, avec honneur, » à mon palais d'Alexandrie, par la voie qu'il choisira. » Tu es là, près de moi, et j'en remercie les dieux. Mais, quelque joie que j'y aurais, je ne puis te retenir : le roi est impatient de te voir, et il faut que j'ordonne tout pour ton départ. Sera-ce par terre ou par mer que tu gagneras Alexandrie? »

Akontios ne pouvait plus douter que le roi n'eût été instruit de ses malheurs. Mais par qui? Bien qu'il s'en défendît, il cédait à l'espoir. D'ailleurs, le mystère ne s'éclaircirait vraiment qu'au palais du roi : il fallait y arriver au plus vite. Ce fut d'une voix affermie qu'Akontios répondit à Lakhès :

« Je ne saurais exprimer combien me touche l'extrême bienveillance du roi Ptolémée, seigneur Lakhès, et je te suis reconnaissant du soin que tu prends de la seconder. Quelle est la voie la plus courte pour gagner Alexandrie ?

— Si l'on était sûr d'avoir toujours le vent pour soi, la voie de mer serait peut-être la plus courte. Mais tu sais l'inconstance du vent. Je te conseille d'aller par la route de terre. J'ai un char solide, et pourtant léger : on y attellera mes chevaux les plus rapides, et tu ne tarderas guère à entrer dans notre belle Alexandrie. »

Akontios remercia encore Lakhès. Pendant qu'on préparait le char, il rejoignit Ægialée.

« Ami, dit-il, je pars, et je pars tout réconforté. L'espoir ne m'effraie plus. Bientôt, j'entrerai dans Alexandrie, et là, peut-être, m'attend le bonheur suprême. Mais, quoiqu'il advienne, sois sûr, Ægialée, que je ne t'oublierai jamais. Ton accueil m'a été précieux. Ta bonté m'a soutenu. Tu m'as sauvé d'un grave péril. Tu m'as enseigné toute la force de l'amour. Les dieux permettront-ils que nous nous revoyions? Je l'ignore. Que je te revoie ou non, tu resteras pour moi le meilleur des amis, et ta sagesse illuminera ma mémoire. »

Ægialée pleurait et riait à la fois. Les deux amis s'embrassèrent.

Devant la maison du gouverneur, un char qu'ornaient des lames d'argent attendait Akontios. Il y monta, et l'on prit la route d'Alexandrie.

XXXV

LA REINE BÉRÉNICE

Zènophane entra au palais avec ses deux compagnes et se dirigea vers l'appartement de la reine. Une jeune esclave en gardait la porte. A la vue du peintre, elle s'inclina, et, sans qu'il eût rien dit, elle disparut, et revint presque aussitôt.

« Notre auguste maîtresse te reçoit, seigneur.

— Tu vois qu'on ne me maltraite point ici, Anthéia, dit Zènophane, non sans quelque suffisance. Ton amie et toi pouvez attendre l'ordre de Bérénice. Je ne doute pas que, dans peu, elle ne vous fasse chercher. »

Il ne s'était pas trompé. Bientôt, du seuil, une esclave avertit Anthéia que la reine la demandait. Anthéia suivit l'esclave, et Rhènaia, hésitante, timide, humble, suivit pourtant Anthéia.

La reine Bérénice était toute charmante. Elle était déjà parée pour le banquet. Une robe aux plis légers laissait deviner l'élégance et la souplesse du corps, et les cheveux courts étaient arrangés à merveille. Elle accueillit Anthéia d'un sourire très gracieux.

« Zènophane, dit-elle, vient de m'apprendre ton nom et ta patrie. Il ne m'a point fait le récit de tes aventures qui serait, prétend-il, fort long, mais il m'a conjuré de te secourir et de te protéger. J'ai confiance en lui, et, d'ailleurs, il suffit de te voir pour s'assurer que tu es digne d'intérêt. »

Anthéia eut des larmes, des larmes heureuses, et, toute émue, elle dit :

« Reine, comment te remercierai-je? Sans connaître mes malheurs, tu m'accordes ta protection! Va, Zènophane n'a pas menti. Ah, je voudrais trouver des mots de respect, d'amitié, je voudrais être éloquente pour t'expri-

mer ma reconnaissance! Tu vas me juger ingrate. Tu vas m'en vouloir. Mais je ne sens plus que de la lassitude. C'est à peine si je puis parler. »

Bérénice lui prit la main et la fit asseoir à son côté.

« Ton chagrin même me prouve que tu n'es pas ingrate, Anthéia. Demain, tu me raconteras ton histoire, et nous verrons quelle aide je puis te prêter. Pour l'instant, il faut que tu te reposes. »

Elle appela des esclaves et leur ordonna de prodiguer les soins à Anthéia.

« Toi, n'essaie plus de parler, maintenant, s'empressa-t-elle d'ajouter. Les paroles te fatigueraient vainement. Non, tu n'es pas ingrate, et jamais reconnaissance ne me fut plus précieuse que la tienne. »

Elle se leva, sourit encore, doucement, à Anthéia, et dit à Zènophane :

« Je te remercie de m'avoir amené Anthéia. Je devine toute la noblesse de son âme. »

Elle eut un soupir.

« Voici l'heure du banquet. Je crains que les flatteries des poètes et des savants ne me soient importunes, ce soir. Allons, Zènophane. »

Comme elle sortait, elle aperçut Rhènaia, qui n'avait osé s'avancer, et qui, ne sachant que devenir, cherchait à se cacher dans l'ombre.

« Qui est cette petite? demanda Bérénice.

— Ah, dit Zènophane, je ne pensais plus à elle, et j'avais tort, car elle est très dévouée à Anthéia.

— Approche, petite. »

Rhènaia, confuse, fit quelques pas.

« Tu es l'amie d'Anthéia?

— Oh, oui!

— Eh bien, reste avec elle, et n'aie pas peur, mon enfant. »

Rhènaia, rassurée tout à coup, saisit la main de la reine et la baisa.

« Je la soignerai bien », murmura-t-elle.

Dès qu'elle ne vit plus Bérénice ni Zènophane, elle céda joyeusement à un transport d'audace. Elle s'approcha des esclaves qui entouraient Anthéia.

« La chambre est-elle prête, où va reposer mon amie? Vous avez entendu les ordres de la reine : obéissez-lui sans tarder. »

Il n'était pas nécessaire de stimuler les servantes. Elles luttaient de zèle, et Anthéia put bientôt s'étendre dans un lit vaste et moelleux.

« N'ai-je pas eu raison de te faire parler? lui dit, à l'oreille, Rhènaia.

— Ah, Rhènaia, sage Rhènaia... Et Bérénice... Bérénice... »

Elle répétait, comme dans un rêve :

« Rhènaia... Bérénice... Bérénice... Rhènaia... »

Soudain, elle ajouta :

« Akontios... »

Et, des pleurs aux yeux, aux lèvres un sourire, elle s'endormit.

XXXVI

AKONTIOS ET ANTHÉIA

Le char s'arrêta devant le palais du roi. Tandis que le cocher remettait au chef des gardes qui veillaient aux portes un message de Lakhès, Akontios en descendit. Il avait réfléchi en route : il allait certainement connaître le sort d'Anthéia. Il donnait des signes d'impatience : il lui tardait d'être introduit près du roi.

On ne le laissa pas attendre bien longtemps. Le chef des gardes reparut : une jeune fille l'accompagnait.

« Seigneur Akontios, dit la jeune fille, j'ai ordre de te

conduire chez notre reine bien-aimée, la noble Bérénice.

— Chez Bérénice !

— Oui, oui, chez Bérénice.

— Mais...

— Ne te fais pas prier. Suis-moi. La reine a grande hâte de te voir et de causer avec toi, seigneur Akontios. »

La jeune fille se retenait de rire. Elle prit sans respect le bras d'Akontios, elle pressa le pas, et il fut entraîné jusqu'à l'appartement de Bérénice.

« Le voici, le voici ! », cria la jeune fille en entrant.

Mais, aussitôt, elle rougit.

« Oh, reine, pardonne-moi ! Je suis trop familière. Mais je ne pouvais maîtriser ma joie.

— Je comprends ta joie, et je te pardonne, Rhènaia », dit la reine.

Et, tout bas, elle continua :

« Va la préparer au bonheur. »

Rhènaia s'éloignait.

Akontios était d'abord resté immobile. Tout à coup, il s'anima. D'un bond, il fut auprès de Bérénice. Il criait :

« Elle est ici ! Elle est ici ! J'ai tout deviné. Elle est ici ! Je veux la voir ! Je veux la voir ! »

Bérénice s'efforçait en vain de rendre son regard sévère. Sa bouche souriait.

« Qui t'a permis...

— Il faut que tu me pardonnes, reine. Je manque au respect qui t'est dû, mais tu comprendras sans peine mon emportement. Je veux la voir ! Ne retarde pas notre bonheur !

— Akontios ! Mon Akontios ! »

Anthéia était au seuil de sa chambre. Et, sans plus se soucier de Bérénice que de Rhènaia, l'heureux Akontios courut dans les bras de l'heureuse Anthéia, l'heureuse Anthéia courut dans les bras de l'heureux Akontios, et, longuement, éperdument, ils s'étreignirent.

« Viens, Rhènaia, laissons-les », dit Bérénice.

XXXVII

LE RETOUR

Akontios et Anthéia auraient voulu partir tout de suite pour Ephèse. Bérénice les retint. Elle s'était prise d'amitié pour Anthéia, et comment déplaire à une reine si gracieuse et si bienfaisante? D'ailleurs, on dépêcha un messager royal qui calmât, à Ephèse, les inquiétudes de Lycomède et de Mégasthène, de Thémistô et d'Evippè.

Les amants réunis allaient de fête en fête. Le bruit de leurs aventures s'était répandu dans Alexandrie, et l'on pensait, en les accueillant, rendre hommage à l'amoureuse fidélité. Zènophane ne se lassait point de peindre Anthéia, et l'illustre Callimaque lui dédiait les plus aimables épigrammes.

Ptolémée se plaisait à la conversation d'Akontios. Il prisait son esprit, il écoutait ses conseils. Aussi Akontios était-il entouré de solliciteurs. De Péluse, Lakhès lui écrivit pour le prier de rappeler au roi ses longs services. Lakhès était-il un homme de grand mérite? Akontios n'en était pas très sûr, mais il avait fait preuve de zèle, il possédait un char excellent et des chevaux rapides, il était juste de lui témoigner de la reconnaissance : il devint chef de la police dans Alexandrie.

Akontios aurait revu avec joie Ægialée. On lui porta une lettre pressante. Il répondit :

« Merci, ô le plus cher des hommes. Souvent, je pense à toi, mais tu sais que je ne puis quitter Péluse : c'est là que j'ai vécu, que je vis, que je vivrai toujours avec Thelxinoè. Elle et moi sommes heureux. Soyez heureux, Anthéia et toi. »

Klytos insistait pour qu'Anthéia le reçût. Elle y consentit enfin, et elle le vit pieusement s'humilier. Elle lui pardonna son insolence, et, pour lui montrer qu'elle était

sans rancune, elle se fit un plaisir de le réconcilier avec Zènophane.

Un jour, elle fut avertie qu'un homme d'assez méchante mine, qu'accompagnait pourtant une femme d'assez bonne apparence, sollicitait l'honneur de l'entretenir un instant. Rhènaia était auprès d'elle.

« Va voir qui sont ces gens. Ils manquent de fierté, me semble-t-il. »

Rhènaia sortit pour reparaître bientôt. Elle riait aux éclats.

« Qu'as-tu à rire de la sorte?

— Ah, Anthéia, sais-tu quel est l'homme? Strabax! Et la femme? Staphylè!

— Strabax! Je l'ai fait dédommager. Que veut-il de moi?

— C'est à toi, à toi-même qu'il désire parler.

— Allons, qu'il entre. »

En voyant Strabax et Staphylè, Anthéia eut un mouvement de répulsion. La pauvre allure que se donnait Strabax le rendait plus répugnant que son air d'autorité. Staphylè, par contre, s'étudiait à rester digne. Ce fut à elle que s'adressa d'abord Anthéia.

« Qu'as-tu à me demander, Staphylè? »

Elle ne savait comment répondre. Elle leva les yeux au ciel, et s'écria :

« Ah, que les temps sont durs! »

Strabax, le dos arrondi, les yeux baissés, s'avança, et reprit, d'une voix plaintive :

« Oui, les temps sont durs. On ne gagne plus guère, dans le métier. Tout coûte cher, les passants paient mal et les habitués exigent du rabais. Les maisons deviennent trop nombreuses et les femmes de haut rang perdent beaucoup de la pudeur ancienne. Les temps sont durs, bien durs. »

Il se redressa un peu.

« Et puis, voilà trop longtemps qu'on m'injurie. On

ne m'appelle que le vil Strabax, le hideux Strabax, l'affreux Strabax, l'infâme Strabax. J'aspire au respect, j'ai besoin d'injurier à mon tour.

— Tu veux devenir un homme honorable. Comment t'y aiderais-je?

— Entends-moi. La police de nos quartiers est mal faite. Je les connais bien. J'y surveillerais les maisons louches, j'y rétablirais les mœurs.

— Il faudrait donc te donner un emploi dans la police? »

Strabax, de nouveau, se courba, et ce fut dans un souffle rapide qu'il répondit :

« Oui.

— Et tu as cru, lui dit alors Anthéia, que je me ferais ta complice? Tu as cru que je seconderais tes délations et tes vengeances?. Strabax défendrait les mœurs! Va-t'en, va-t'en vite! Je ris encore, mais, si tu t'obstinais, mon indignation te serait funeste. »

Sans répliquer, presque rampant, il sortit, cependant qu'à Staphylè Anthéia signifiait de ne le point suivre.

« Toi, reste, Staphylè. Tu ne m'as pas dit ce que tu désires.

— Je n'ose pas, maintenant, te regarder ni te parler en face.

— Regarde-moi sans crainte et parle-moi. Comment aurais-je à t'en vouloir? Tu ne m'as pas maltraitée.

— Va, je ne suis qu'une malheureuse. Je suis d'une bonne famille : mon père commandait une phalange. Je souffre de la vie que je mène chez Strabax. Ne pourrais-tu pas me trouver un emploi dans les cuisines royales? Je sais apprêter les mets les plus délicats, je sais aussi reconnaître l'âge et la qualité des vins. »

Cette fois, Anthéia rit d'un rire franc.

« Rhènaia, conduis notre amie Staphylè au chef des cuisines. Qu'il voie où user de ses talents!

— Oh, merci, merci ! Tu m'arraches à la honte. Merci ! »

Et Rhènaia, qui riait aussi, emmena Staphylè aux cuisines.

Les jours passaient. Akontios et Anthéia, si aimés qu'ils fussent du roi et de la reine, songeaient souvent à la lointaine patrie. Le messager revint. Les parents d'Akontios et ceux d'Anthéia l'avaient fêté à l'envi et lui avaient confié les lettres les plus tendres. Mégasthène, Lycomède, Evippè, Thémistô disaient combien ils étaient heureux d'être enfin guéris de leurs lourdes inquiétudes, et priaient leurs enfants de ne plus s'attarder en Egypte. Et Leukôn et Rhodè souhaitaient de revoir bientôt leurs amis.

Akontios supplia donc Ptolémée, Anthéia Bérénice : ils obtinrent de partir pour Ephèse. Ptolémée se souvint qu'on l'appelait le bienfaisant. Bérénice embrassa longuement Anthéia. Et Anthéia jurait à Bérénice de lui garder toujours toute sa reconnaissance.

« Non, Anthéia : comme je te garderai toujours toute la mienne, garde-moi toujours toute ton amitié.

— Bérénice, je te garderai toujours toute ma reconnaissance et toute mon amitié. »

La reine voulut conduire les voyageurs jusqu'au port. C'était sur un vaisseau royal qu'ils s'embarquaient. Il était convenu qu'on s'arrêterait quelques jours à Rhodes : Akontios tenait à saluer Kalliklès au passage. Fidèle à sa promesse, Anthéia emmenait à Ephèse la petite Rhènaia, qui n'essayait point de cacher sa joie.

D'Alexandrie à Rhodes la traversée fut heureuse. La nouvelle visite d'Akontios et d'Anthéia surprit Kalliklès. Quand il eut écouté le récit de leurs aventures, il s'écria :

« Ah, que je fus mal inspiré le jour où je demandai à ton père de t'envoyer à Rhodes ! J'ai failli causer ta perte, celle de ta bien-aimée, et à quelles inquiétudes j'ai condamné le plus cher de mes amis !

— Non, Kalliklès, ne te désole pas, dit alors Anthéia. Je remercie les dieux des épreuves qu'ils m'ont infligées. J'avais jadis offensé le grand Erôs, il était juste qu'il me punît. La punition fut cruelle, mais je l'ai assuré, maintenant, de ma constance et de ma piété. Je t'aime, Akontios !

— Je t'aime, Anthéia ! Tu m'avais donné un sage conseil, Kalliklès, et qu'en somme j'ai suivi assez souvent : je n'ai guère connu le désespoir. Et je sais aujourd'hui toute la force de l'amour. Non, Kalliklès, ne te désole pas. »

Kalliklès, en l'honneur de ses amis, ordonna encore un riche banquet, où l'on échangea d'aimables propos, et, au moment du départ, il voulut qu'Akontios emportât, pour son père, un précieux coffret : Lycomède ne devait pas souffrir d'une piraterie.

Comme Akontios et Anthéia étaient prêts à s'embarquer, ils virent entrer dans le port une trirème à la coque rouge, rehaussée de filets d'or.

« Regarde, dit Anthéia, ne dirait-on pas la trirème d'Apsyrte ?

— Par Zeus ! Tu as raison », répondit Akontios.

La trirème accostait la jetée. Un homme en descendit.

« C'est bien lui, dit Akontios.

— Oui, c'est Apsyrte, fit Anthéia.

— Viens, ne l'attendons pas. »

Mais Apsyrte s'avançait vers eux, les bras ouverts.

« Akontios ! Anthéia ! Quel bonheur pour moi de vous retrouver !

— Apsyrte...

—Il faut que nous fêtions cette bonne rencontre. Suivez-moi dans ma trirème. Nous y boirons ensemble un peu d'excellent vin.

— Oh, ton vin est parfois bien perfide.

— Tu pourras boire sans crainte celui que je vais t'of-

frir. Aucun narcotique n'y est mêlé. D'ailleurs, Akontios, je ne voyage plus que pour mon plaisir.

— Anthéia, que ferons-nous? dit Akontios, à demi-voix.

— Dans le port, près de notre vaisseau, nous n'avons rien à craindre, et je suis curieuse d'apprendre le sort de Mantô.

— Suivons donc Apsyrte. »

Apsyrte fit apporter du vin. On but. Le vin était d'un goût parfait.

« Oui, maintenant, je n'inquiète plus les navires que j'aperçois en mer, dit Apsyrte. Je n'ai pu atteindre celui qui portait à Délos les offrandes des Athéniens. J'ai vu là un avertissement des dieux. J'ai compté mes richesses: j'avais de quoi vivre. J'ai juré de ne plus poursuivre aucun navire. Mais je ne puis renoncer aux voyages. J'ai trop couru la mer, Akontios, pour ne pas l'aimer, et jamais je n'en ai si bien compris la beauté. Buvons! »

On but de nouvelles coupes.

« Apsyrte, dit alors Anthéia, que devient Mantô? »

A cette question, Apsyrte éclata de rire.

« Mantô! Elle est mariée!

— Mariée! s'écrièrent à la fois Akontios et Anthéia.

— Oui. Peu de temps après votre départ, j'étais à peine revenu de mon expédition vers Délos, elle me déclara qu'elle était prête à épouser Moeris. Vous devinez ma joie. Le jour des noces, elle n'était pas très gaie. Le lendemain, elle était sombre, et Moeris avait la mine longue. Avec le temps, Mantô s'est faite toute humble, et Moeris s'est rasséréné : il la bat. »

Apsyrte ne cessait point de rire. Akontios et Anthéia le remercièrent de son accueil et regagnèrent en hâte le navire égyptien. En quittant le port, ils aperçurent Apsyrte qui, de loin, affirmait son amitié par des cris et des gestes.

La traversée s'acheva comme elle avait commencé.

Tous étaient heureux sur le navire, car ils savaient qu'on les attendait dans l'espoir et qu'on les recevrait dans la joie. La dernière nuit, Anthéia, au pied du mât, regardait les astres innombrables qui étincelaient au ciel. Elle entendit une voix grave, une voix mélodieuse qui passait dans la brise aux beaux parfums.

« Tu es pardonnée, Anthéia : que m'importe l'ancienne offense ? Tu es pardonnée, Anthéia : ta conscience a vaincu ma rage. Tu es pardonnée, Anthéia : tes pleurs ont racheté l'offense. Tu es pardonnée, Anthéia : sois l'exemple des amoureuses. »

Et, le matin, quand le navire entra au port d'Ephèse, de la proue, Anthéia, debout dans la lumière, chantait :

« Je t'invoque et t'adore, Erôs, dieu grand, dieu fort, dieu tendre, dieu charmant ! D'un bond ailé, tu cours jouer parmi le feu, et, saisissant les clefs de la terre et du ciel et de la mer, tu ris des hommes et des dieux. C'est toi, dieu pur, c'est toi qui fais germer les fruits. Tu fécondes les races. Tu couronnes de fleurs la suprême beauté. Toi seul, au monde, es roi. »

A.-FERDINAND HEROLD.

FIN

REVUE DE LA QUINZAINE

LES POÈMES

François-Paul Alibert : ***La Plainte de Calypso suivie de la Complainte du Cyprès blessé,*** **Garnier. — Yves-Gérard Le Dantec :** ***Ouranos,*** **« aux Editions du Feu ». — René Patris :** ***La mort de Sappho,*** **« éditions de la Belle Page ». — Eugène Lapeyre :** ***Le Voyage intérieur,*** **« éditions Bételgeuse ».**

Il est singulier qu'un poète possède tous les dons de haute et belle poésie, une force et un élan de lyrisme contenu et puissant, et ne s'en serve pas pour creuser plus à fond, faire jaillir du plus secret de lui-même ce qui forme l'essence de sa douleur, de ses espoirs et de sa destinée. Oh! je m'en doute bien, les classiques ne se sont pas dépeints eux-mêmes, et leurs joies et leurs fureurs. Voire. Ce n'est ni de Malherbe vraiment, ni même de Jean Racine que je me sentirais capable de démêler la nature des sentiments intimes au moment qu'ils écrivaient *la Consolation à M. Du Périer* ou les adieux de Bérénice. On s'entend si malaisément sur ce que peut être l'objectivité des poètes. Ne lisais-je dernièrement je ne sais où cette affirmation bien faite pour m'immobiliser de stupeur, à savoir que jamais poète n'avait fait moins de place à soi-même dans l'ensemble de son œuvre que Victor Hugo? Les « Petites Epopées » de *la Légende des Siècles* seront aussi narratives que l'on voudra; qui n'aperçoit au travers un écho de l'humeur et des intentions personnelles de l'auteur? L'impassibilité de Leconte de Lisle, sauf en quelques morceaux laborieux et froids, quelle plaisanterie!

Ce n'est donc pas dans ce sens que je me permettrais de déplorer, après avoir lu les poèmes de **la Plainte de Calypso suivie de la Complainte du Cyprès blessé**, l'indifférence à le marquer de sa personnalité qui distingue selon moi l'art de M. François-Paul Alibert. Certes chacun de ses poèmes demeure presque, en soi, irréprochable, et il serait inconcevable peut-être de mieux déduire de ses données premières le développement, dirai-je oratoire? non : discursif et logique.

Que ce soit la *Sulamite* accablée des feux qui la dévorent, ou l'homme revenu au jardin natal en la présence de l'antique cyprès voué à sa douleur, c'est la même voix qui toujours s'exprime au moyen des mêmes beaux vers, des mêmes belles images, qu'on pourrait indifféremment rencontrer dans chacun des poèmes, dans chacun des précédents recueils de M. Alibert. Comment une personnalité aussi remarquable que la sienne peut-elle ne pas tendre à grandir, à évoluer? Comment consent-il à sans cesse se redire, sans puiser en des connaissances, en des expériences neuves, des ressources, une force nouvelle? A M. Alibert, je le crains, manquent certaines qualités indispensables au grand artiste, la curiosité de soi-même et des autres, l'élan de fusion de soi en tout ce qui environne ou est distant, la joie profonde de se reconnaître constamment en d'autres choses, et de soi-même se surpasser. Il a élu, au début, une manière de dire et d'envisager la nature, la vie, l'amour et la foi. Il s'y est tenu sans fantaisie ni défaillance. Car son choix d'emblée a été admirable, sinon parfait. La perfection n'existe pas dans les choses les plus belles. Quand elles se multiplient, semblables imperturbablement à elles-mêmes, elles engendrent forcément la lassitude, elles sont monotones et cessent, dès lors, d'être parfaites. Sans doute on lira au hasard un passage du livre actuel ou des précédents, l'admiration est absolue; oui, mais une admiration égale et fondée sur des motifs entièrement identiques naîtra de n'importe quel autre passage de n'importe lequel de ses poèmes. Et ces deux admirations surajoutées l'une à l'autre créeront ainsi de la fatigue; si le cas se prolongeait, de l'ennui.

M. Alibert n'ignore rien des pratiques les meilleures; il n'existe pas de vers plus moelleusement illuminé et mélodieux que le sien; quel délice! mais l'expression en demeure, à l'analyse, aussi superficielle que diserte et séduisante; l'âme se dérobe. Que d'habiles discours, que tout cela est apprêté et sûr; rien n'en détruit jamais l'ordonnance savante et cadencée, un mouvement hasardé, un caprice furtif, un cri inouï qui livre un homme tout entier dans un spasme.

Qu'il aura manqué peu de chose à M. Alibert pour devenir le grand poète qu'il est par instants et devrait être toujours;

il a rompu une fois l'obstacle, la vraie puissance est d'aborder toujours des difficultés renaissantes et de les vaincre. Il est dépourvu d'inquiétude.

Si M. Yves-Gérard Le Dantec cueille au trésor des mythes helléniques le prétexte de ses poèmes, c'est apparemment dans le dessein d'en extraire la substance éternelle, l'enseignement durable. Il est, comme dit Théo Varlet, dans **Ouranos**, un poète artiste, et le préfacier entend par là qu'il a bénéficié des innovations techniques obtenues de Baudelaire, Rimbaud, Mallarmé, et surtout de l'accord qu'ils ont commencé d'établir entre la poésie et les exigences de la sensibilité contemporaine.

Voilà qui est flagrant au plus haut chef, dans le lyrisme de M. Le Dantec en effet. Ce n'est pas en vain qu'on fréquente aussi assidûment que lui l'œuvre de Baudelaire; on sait que c'est lui qui donne ses soins dévoués et compétents à la publication intégrale de Baudelaire dans une admirable édition critique (qu'on tarde fort à achever, déplorent les admirateurs impatients!); nul n'a mieux que lui étudié l'âme trouble et raffinée de Renée Vivien. Comme c'est en outre un lettré, un humaniste distingué, il ne s'est pas dépris des légendes significatives et généreuses des temps antiques, il en tire le symbole des désirs, des abandons, des espoirs de tous les temps et du nôtre singulièrement, plus rapproché de son grand inspirateur lorsqu'il chante la mort de Sapho à Lesbos qu'*une Martyre* ou *la Servante au grand cœur*, ou *les Petites Vieilles*.

N'importe. Le talent de M. Le Dantec répond à son dessein. Quel mérite dépasse celui-ci? Le vers est plein, harmonieux et souple; les images graves et émues.

La Mort de Sappho, « on ne trouvera rien, ici, qui rappelle la légende vulgaire de Sappho », annonce l'auteur, M. René Patris. Il s'est inspiré du thème de Sappho à Leucade tel qu'il décore la Basilique néo-pythagoricienne de Rome : c'est l'agonie de l'âme au seuil de l'éternité; le dernier combat; elle y repousse l'assaut des dernières tentations, c'est son triomphe et son évasion dans la sphère idéale. M. Patris met ce thème en action sous la forme d'un poème dialogué dont les interlocuteurs seront, avec Sappho et Phaon, Erinna,

Chrysis, Néère, une Hamadryade, le chœur des voix célestes, le chœur des voix de la Terre. On sent la portée philosophique où ce beau et grave poème prétend atteindre, en de grands vers harmonieux, chantants, retentissant, par endroits, d'émotions contenues. Je crois M. Patris un poète débutant; on peut attendre de lui une œuvre noble et distinguée.

J'aimerais à ce recueil nouveau de M. Eugène Lapeyre, comme aux précédents, n'adresser que des éloges. Mais en conscience je ne puis. Il y a dans les poèmes dont se compose **Le Voyage Intérieur**, en dépit de vers bien venus en assez grand nombre et malgré la pureté comme anxieuse et résignée du sentiment, quelque chose de difficile à définir, qui fait obstacle à ma plus complète adhésion. Certes je n'aurais plus qu'à abandonner cette chronique si je n'admettais que, croyants, les poètes jeunes, faisant retour sur eux-mêmes et se scrutant au for mystérieux de leur être, rencontrent sans cesse la présence de leur Dieu, s'y soumettent et le proclament. La religion, la pensée philosophique de chacun dépend pour moi de causes si diverses et si nombreuses que, en dehors des ouvrages d'exégèse, d'apologétique ou de spéculation métaphysique qui s'avoue, la foi, le scepticisme, l'agnosticisme me sont également indifférents. Ce que je m'explique malaisément, c'est que l'on pense continuellement à se livrer à des élans humains, et que, à peine parti, on les refrène en s'humiliant à la pensée du Seigneur et que, alors, en plus, on le prenne à témoin de son sacrifice et de sa bonne volonté. Sans doute est-ce au fond l'attitude de plusieurs grands mystiques, mais chez qui la fougue de l'élan, et la rudesse âpre de la répression intime établissent un état de lutte déchirante, tragique, hautaine et au delà des forces humaines. M. Lapeyre est humble, se veut humble, et il l'est sans peine; ne le serait-il pas plus absolument s'il ne consacrait pas trop ses poèmes à l'affirmer lui-même? Ce constant appel à Dieu pour des choses secondaires, dépourvues de grande importance, n'est-ce en vérité un singulier abus? Quoi, un jeune homme ne peut-il avoir les yeux, le cœur réjoui à l'aspect d'une beauté de la nature ou d'une femme, sans recourir à la protection divine, et, s'il renonce à en poursuivre la contemplation, sans

en offrir le sacrifice à l'Eternel? M. Lapeyre en vient à déclarer que le Seigneur et la Poésie ne font qu'un : dans son imagination et dans son amour, comment le contester? Mais qu'importe? et c'est de poésie, ici, qu'il s'agit de montrer ses poèmes bien emplis; ils le sont davantage, lorsque, oublieux de doctrine, le charmant poète se contente en termes purs et souples, de chanter de terrestres amours. (Je cite, malgré un vers faux : *h* de haillonneux est aspiré) :

Je ne pourrai jamais oublier que vous êtes
La vierge au regard bleu qui m'avez seule aimé,
Et je vous reviendrai par delà mes défaites,
Comme l'enfant prodigue, haillonneux, affamé,

Et vous me sourirez de la tombe lointaine
Où vous fûtes couchée aux débuts d'un hiver,
Car vous reconnaîtrez sous l'apparence vaine
La trace du long deuil que pour vous j'ai souffert.

Un homme a souffert, il est le jouet des circonstances, quelque chose de profond subsiste à jamais dans son cœur et enrichit sa pensée. Il n'en faut pas davantage. Voilà le poète, et M. Eugène Lapeyre est assez sensible et assez ingénu dans sa sincérité pour ne pas manquer de le demeurer toute sa vie. Ah, que j'aimerais n'avoir finalement qu'à saluer et reconnaître en lui les qualités grandes et belles qu'il s'efforce sans s'en rendre compte d'étouffer! Qu'il le veuille.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Edmond Heuzé : *Monsieur Victor*, Editions de France. — Daniel Rops : *Deux hommes en moi*, Librairie Plon. — Henri Lemonnier : *Les destins sont solidaires*, E. Flammarion. — Jacques de Lacretelle : *Luce*, Editions Trémois. — Paul Bourget : *La rechute*, Librairie Plon. — Henry Bataille : *L'enfance éternelle*, E. Flammarion. — L. Gautier-Vignal : *Le chant d'Isle*, Calmann-Lévy. — Germaine Beaumont : *Piège*, Librairie Lemerre. — Renée Dunan : *Casino*, Louis Querelle. — Mémento.

Ce n'est pas du tout le souteneur du type dessiné par MM. Charles-Henry Hirsch et Francis Carco que nous présente M. Edmond Heuzé dans **Monsieur Victor.** Cet aimable garçon s'apparente aux héros évolués de *La bonne vie* de M. Galtier-Boissière, mais avec quelque chose de plus raisonnable ou de plus sérieux... M. Heuzé qui est peintre, et qui a vécu dans

« le milieu » n'a pas laissé d'observer que ledit milieu ne se compose pas que de « terreurs », et que le régulier s'y rencontre plus fréquemment que l'irrégulier. Comme l'écrit M. André Billy dans la préface de *M. Victor*, « le maquereau d'Heuzé, c'est le maquereau moyen, sans cœur, sans génie, sans gloire ». Un type qui sait vivre en se garant. Le bourgeois du genre, quoi! A l'exemple de M. Tintin qui dirige « une maison » dont il prendra la gérance, il n'aspire qu'à se retirer des affaires, et il finira, peut-être, à l'instar des vieilles courtisanes, de façon édifiante. En tout cas « le business » est un métier pour lui qu'il n'exerce, il est vrai, que par personne interposée, si l'on peut ainsi s'exprimer, mais où il entend que l'on apporte, avec des principes, le souci de « l'ouvrage bien faite »..

Point de révolte contre la société chez lui, ni de cruauté, l'horreur des histoires, au contraire, et l'inflexibilité rigoureuse de la brute quand elle a le sens de l'ordre et celui de l'autorité. Il entend que « sa femme » soit convenable; et M. Heuzé a très bien fait de marquer sa déception quand Suzanne s'abandonne à une petite débauche, chez Madame Camille... Il est digne, et ne consentira à entrer en relation avec les parents de Suzanne que le jour où il aura édifié sur de solides bases sa confiance en elle. Je ne vous conterai pas par le menu le récit de M. Heuzé qui est dialogué, et se compose d'une suite de scènes très amusantes. Mais vous le lirez, ne serait-ce que pour avoir une idée exacte du « milieu ». C'est une œuvre forte. Ce n'est pas un chef-d'œuvre, certes! et encore moins un chef-d'œuvre populiste. Le populisme, j'en demande pardon à M. André Billy, ne saurait choisir ses sujets dans l'exceptionnel. S'il est bien — c'est, du moins, le sens que je lui donne — une manière de réalisme, encore que teinté de naturalisme, il ne saurait pas plus s'inspirer de la pègre que de la haute bourgeoisie. Le réalisme c'est ce qui est moyen; c'est ce qui reproduit les mœurs du plus grand nombre. Or, si M. Victor est moyen, il ne l'est qu'en dehors de la Société.

Les quatre nouvelles sont d'une qualité psychologique rare que M. Daniel Rops a groupées sous ce titre **Deux hommes en moi**, qui ne répond peut-être pas à son intention de montrer la complexité plutôt que la dualité de notre nature. L'antithèse du bien et du mal n'explique pas du tout l'être, en effet, et

M. Daniel Rops le sait, si — à l'exemple des Russes qui semblent avoir été ses maîtres — il se plaît à exagérer l'importance des « moi » larvaires ou à l'état virtuel qui constituent l'arrière-plan de notre personnalité. L'unité de l'être humain, quand bien même elle ne serait que transitoire, n'est pas une convention, mais une harmonie ou un équilibre sans cesse menacé. Des « moi » successifs qui nous composent, ceux-là seuls comptent, c'est-à-dire participent de notre individualité présente qui affleurent à notre conscience, et que notre conscience met à *son alignement*. Aussi bien, y a-t-il désordre sensible, sinon maladie mentale chez les êtres que M. Daniel Rops nous présente pour justifier sa thèse. Le premier est un schizoïde que sa timidité humilie, et qui tue un ami afin de se réhabiliter, en quelque sorte, à ses propres yeux. Le deuxième est un mythomane. L'émotion déclenchée en lui par un crime qui lui rappelle son passé fait ressurgir le bandit chez un troisième, devenu un bourgeois respectable... Est-ce de se convaincre qu'il s'est trompé en prenant un criminel pour son ancien complice, qui lui restitue son calme, ou n'est-ce pas, plutôt avec la débauche, la confession qu'il a faite à une prostituée?... On se rend compte par la question que je pose, ici, de la profondeur de M. Daniel Rops. Profondeur trouble... mais il sait créer, autour de ses personnages, l'atmosphère qui explique leurs hallucinations. Ce n'est pas à des analyses abstraites qu'il se livre; et il a de très beaux dons d'écrivain, à la fois précis et *suggestif*, comme disent les Anglais.

Le roman est bon, et conçu dans le plus large esprit de cette école populiste dont il est le fondateur, que M. Henri Lemonnier nous donne avec **Les destins sont solidaires**. C'est l'histoire de deux jeunes gens pauvres, Lucien et Madeleine Mirault, dont le père, officier, a été tué à Douaumont, et qui veulent tenter la fortune, lui, comme auteur dramatique, elle, comme actrice. L'idée de gloire est étroitement liée dans leur pensée, comme dans celle de la plupart des écrivains et des artistes d'aujourd'hui, à l'idée de réussite matérielle, mais ils n'ont pas ce qu'il faut pour forcer le succès. Ce sont, à la vérité, de petits bourgeois, faits pour une vie honnête et sans complications et qui perdent la tête à la première anicroche. La pièce de Lucien, jouée par une compagnie à peu près sans ressources, passe

inaperçue, comme il aurait dû s'y attendre, et c'est en vain que sa sœur se sacrifie pour lui. La malheureuse meurt chez une faiseuse d'anges, tandis qu'acculé au déshonneur, il se suicide... Je passe sur les péripéties du roman de M. Lemonnier, fort bien construit, d'ailleurs, et que l'on pourra trouver moral dans sa tristesse ou son pessimisme, sans qu'aucun prêche n'en alourdisse l'action. Tous les personnages qui concourent au tragique de celle-ci sont cernés de traits empruntés à la réalité; et les portraits de la mère et de la maîtresse de Lucien — cette dernière cachant sous des dehors corrects et une certaine culture la vulgarité de son origine — me semblent particulièrement remarquables. M. Lemonnier qui, par la simplicité ferme de sa diction, et surtout son observation directe, me rappelle Guy de Maupassant, a certainement écrit, quant à présent, son meilleur livre.

Ce n'est pas, comme on pourrait le croire, de son *Voyage en Grèce* que M. Jacques de Lacretelle a ramené la petite courtisane **Luce** dont il nous raconte l'enfance. Cette fraîche et séduisante fille qui figure la première dans une nouvelle collection, joliment présentée, « La galerie des grandes courtisanes », n'a rien d'historique, en outre, et pas plus que Phryné ou Laïs, n'est Marion Delorme ou Ninon de Lenclos. Elle est née simplement à Angers, d'un père musicien et bohème, et c'est à Saint-Remy que sa vocation s'est décidée... à la suite d'une espèce de viol blanc, si je puis dire. C'est en se donnant mensongèrement pour la maîtresse du second mari de sa mère, qu'elle décide son timide amoureux à l'enlever. Ce cas psychologique est curieux, mais point faux du tout (s'il illustre la théorie des actes manqués, de Freud), et bien dans la manière, en tout cas, par son caractère fallacieux, et si vous voulez pervers ou morbide, de l'auteur de *La Bonifas;* cet écrivain si classique de forme ayant le goût romantique des monstres ou des exceptions.

M. Paul Bourget a accompli un louable effort dans **La Rechute** pour accommoder sa pensée grave et formelle aux mœurs dissolues du jour; mais l'anachronisme est sensible qu'il n'a pu éviter de commettre, ce faisant. Pour que sa leçon fût entendue de la jeunesse contemporaine, en vain s'est-il mis de plain-pied avec elle en donnant la licence de droit à son héroïne et le

brevet de pilote-aviateur à son héros. Il n'a pas réussi à nous cacher que leurs sentiments datent, hélas! et qu'ils sont contemporains, dans le devoir, de ceux de leurs parents, dans la faute. Quand une femme de quarante ans pèche, aujourd'hui, ce n'est plus parce qu'un séducteur avisé, après lui avoir lu et fait chanter des vers de Sully Prudhomme, mis en musique par M. Reynaldo Hahn, lui a donné rendez-vous au Musée du Louvre, devant le portrait d'un Italien avec qui il a de la ressemblance... Sa fille, enfin, en apprenant son aventure s'apitoierait, si, plutôt, elle ne se moquait... Reconnaissons que la pensée chrétienne de rachat qui commande le roman de M. Bourget est à peu près dénuée de toute signification pour les esprits actuellement les plus catholiques. Mais il est bien composé, ce roman; intelligent, certes; et surtout fort intéressant pour l'historien de lettres qui y retrouve bien des échos des œuvres de jeunesse et de féconde maturité de son auteur.

Si le roman de M. Bourget date, le « roman autobiographique » de feu Henry Bataille, **L'Enfance éternelle**, est à reléguer au magasin des antiquités. A part une trentaine de pages charmantes sur les cruches de l'Aude, qui est le pays natal de l'auteur du *Phalène,* il n'est pas seulement « style 1900 », comme dirait avec mépris M. Paul Morand, mais style romantique, et contient sur « l'enchantement de Barbizon » tout un chapitre qui, dans son éloquence, m'a l'air d'un pastiche : « Forêt d'Olympio, où a gémi Musset, où a rêvé Hugo, forêt des mélancolies, des jeunesses et des retours, forêt de Fontainebleau, si proche de la Ville terrible que chacun y apporte toujours un peu de ses amours, un peu de ses convalescences, un peu de son rêve, forêt de la fougère et du genévrier roux, moi aussi, je t'ai apporté mes premiers émois et confié mes premiers baisers! ».

Dresde : une idylle dans ce sanctuaire de la musique, et qui, tragiquement terminée, fournit à M. L. Gautier-Vignal l'occasion de nous montrer comment l'âme de la vieille Allemagne survit dans la nouvelle. C'est **Le chant d'Isle**, et cela, qui se lit avec intérêt, est nuancé avec art et d'une excellente tenue littéraire.

Piège, de Mme Germaine Beaumont est un bon début. On y voit une sorte de Mlle de Maupin recueillir sous son toit les femmes qui ont eu à souffrir des hommes... Roberte, qu'un vi-

veur sans scrupules a trompée, se trouve être conduite chez elle, par hasard. Cela aurait pu se terminer comme le roman de Théophile Gautier, par la nuit orageuse que vous savez. Mais non. Mme Beaumont n'a voulu écrire qu'un roman romanesque, et d'un charme élusif. Elle y a fort bien réussi.

Mme Renée Dunan nous conte dans Casino l'histoire d'une femme de finance qui, décavée, joue pour se remettre à flots. Elle gagne une fortune, mais la perd dans une combinaison où elle est roulée. Il est vrai que c'est pour en retrouver une autre — avec l'amour. C'est animé et entraînant.

Mémento. — On s'en est pris ces temps derniers au roman que l'on rend responsable de la crise actuelle de la librairie. Il est bien vrai — et je suis, ici, payé pour le savoir — que ce genre est très encombré. La médiocrité y foisonne. Mais au même titre qu'ailleurs. Depuis que la littérature est devenue un métier — au sens exact du mot — la concurrence y joue, et l'on est aussi tenté d'y réussir que dans n'importe quel autre commerce. Ce qu'il faut déplorer (je parle en critique) c'est la complaisance de la plupart des journaux et revues à ne prôner que ce qui se vend, comme le disait un jour Mme Rachilde. On néglige les livres de qualité pour ne parler que de ceux dont les auteurs ont du succès et dont on voit partout exposée la marchandise. La publicité donne le ton et en faveur de ceux-là qui sont toujours prêts à écrire sur quoi que ce soit et dont on trouve la signature dans tous les quotidiens et dans tous les magazines. Questions politiques, sociales, coloniales, artistiques, etc... tout leur est bon, et ils sont bons à tout. Détestable engeance! Mais pour en revenir au roman lui-même, comment veut-on que la valeur n'en diminue point quand on voit les éditeurs signer des traités avec les écrivains où il est spécifié que ceux-ci devront fournir trois et quelquefois quatre romans tous les deux ans? Et je ne parle pas des malins qui, spéculant sur la vanité des sots, ouvrent boutique uniquement pour publier « des ours » à comptes d'auteur...

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

Regards sur *La Mère coupable*, 5 actes en prose de Beaumarchais (représentés en 1792), à propos de *la Conversion de Figaro;* 3 actes, un épilogue de MM. J.-J. Brousson et Raymond Escholier, à l'Odéon.

Contrairement à ce que Fabre d'Eglantine et Courteline ont

tenté pour *le Misanthrope* (1), les auteurs de la Conversion de Figaro, n'ont pas visé à donner à la trilogie de Beaumarchais une suite logique et concordante. D'ailleurs, ce n'aurait été guère possible : tandis que le dénouement de Molière est tout provisoire et (je l'ai noté récemment) ouvre le champ aux déductions et hypothèses, Beaumarchais, dans sa Mère coupable, a mené les destins de ses personnages jusqu'à une conclusion qui ne laisse que peu ou point de marge aux continuateurs. Dans *la Mère coupable*, Beaumarchais est revenu au genre de ses débuts : *Eugénie*, les *Deux Amis*, c'est-à-dire au drame sentimental et larmoyant de Diderot.

L'intrigue principale consiste dans les machinations de Bégéarss, un Irlandais, major d'infanterie espagnole, ancien secrétaire des ambassades du comte Almaviva. Ce Bégéarss a réussi à gagner la confiance de tout le monde (Figaro excepté) et il en profitera pour essayer d'extorquer la grosse fortune du comte. Mais Figaro le fera échouer.

Je me borne à ce qui intéresse en tant que suite des deux premières parties de la trilogie.

La scène est à Paris dans l'hôtel occupé par la famille du comte, et se passe à la fin de 1790.

Quant aux personnages, je reproduis les indications du sommaire de Beaumarchais :

Le comte Almaviva, grand seigneur espagnol, d'une fierté noble et sans orgueil.

La comtesse Almaviva, très malheureuse et d'une angélique piété.

Figaro, valet de chambre, chirurgien et homme de confiance du comte; homme formé par l'expérience du monde et des événements.

(1) *Le Philinte de Molière*, par Fabre d'Eglantine. Philinte en est le sujet principal. Dupé, menacé de ruine par un fripon, ce bénisseur devient un maudisseur de l'humanité, pire qu'Alceste. Celui-ci revient momentanément à Paris pour sauver son ami. (Du reste, je n'ai pas relu cette pièce, mal écrite (en vers?) et assez fastidieuse, je n'en parle que de mémoire).

La Conversion d'Alceste, de Courteline (1905). Se passe six mois après le *Misanthrope*. Six mois bien employés! Pendant lesquels Alceste a éprouvé un revirement complet, — peu ou point expliqué. Il a épousé Célimène, tout en restant à Paris, et il s'est humanisé. Philinte est déjà devenu l'amant — complètement heureux — de Célimène. Alceste, découvrant son cocuage, redevient Alceste comme devant, et s'en va « traîner au fond d'un bois la tristesse de vivre ».

Suzanne, première camériste de la comtesse, épouse de Figaro, excellente femme attachée à sa maîtresse et revenue des illusions du jeune âge.

Environ vingt ans auparavant, tandis que son époux venait de partir pour le Mexique comme vice-roi, la tendre comtesse s'est abandonnée à Chérubin. « Une surprise nocturne » aussitôt déplorée par tous deux. Chérubin est allé se faire tuer à l'armée. Mais de cette « surprise » est résulté un fils, Léon, charmant jeune homme. Il vit dans la maison et a toujours passé pour le fils du comte. Mais celui-ci l'a toujours traité avec fraîcheur, ayant des soupçons — que Bégéarss confirmera.

A la fin, tout s'arrangera. Bégéarss, démasqué par Figaro, sera confondu. La fortune est sauvée.

Le comte, touché par le repentir de sa femme, illuminé par les idées humanitaires, et d'ailleurs ayant lui-même une fille naturelle, Florestine, qui est élevée dans la maison comme sa filleule orpheline, le comte, dis-je, pardonnera :

— Il vient un âge où les honnêtes gens se pardonnent leurs torts, leurs anciennes faiblesses, font succéder un doux attachement aux passions orageuses qui les avaient trop désunis. Rosine! (c'est le nom que votre époux vous rend) allons nous reposer des fatigues de la journée.

On mariera Léon et Florestine.

Le comte donne incontinent 2.000 louis à Figaro (qui venait de les reprendre sur Bégéarss) « en attendant la récompense qui t'es bien due ». Et Figaro répond :

— A moi! monsieur? non, s'il vous plaît; moi, gâter par un vil salaire le bon service que j'ai fait? Ma récompense est de mourir chez vous.

Et il dit le dernier mot de la pièce :

— Ne plaignons point quelques moments de trouble. On gagne assez dans les familles quand on expulse un méchant.

Et, bien que cela ne soit pas indiqué, on peut présumer que tous, heureux et contents, quitteront Paris pour le château andalou d'*Aguas Frescas*, dès que la Révolution tournera

« au vilain ». Pour le moment — plus d'un an après la prise de la Bastille — ils ne paraissent point inquiets, et se montrent même, incidemment, partisans de l'ère nouvelle.

I

Les auteurs de la *Conversion de Figaro* se sont mis en pleine fantaisie. Signalons seulement quelques surprises réservées aux spectateurs qui n'ont pas oublié leur Beaumarchais : Chérubin, ressuscité, devient un vainqueur de la Bastille, puis un colonel de l'armée de Sambre-et-Meuse, favori de Saint-Just; le comte Almaviva (« le plus grand seigneur des Espagnes », disait son créateur) s'abaisse jusqu'à des vilenies; l'aimable Rosine se voit affligée d'une morgue déplaisante; enfin Figaro nous est donné comme un des ouvriers de la Révolution, et comme son partisan enthousiaste jusqu'au moment où, suspect d'accaparement et d'aristocratie, il aura grand'peine à sauver sa peau (ce qui détermine sa *conversion* réactionnaire).

On voit Robespierre, qui occupe tout un acte (épisodique, mais le meilleur de la pièce). Je me doute bien que sa caractérisation serait contestée par un spécialiste des études robespierristes, comme M. le professeur Mathiez. Mais, et cela suffit pour le théâtre, elle est conforme à la tradition : un pédant sanguinaire, qui a ses moment idylliques.

L'Odéon a bien fait les choses pour monter un ouvrage qui n'est pas de qualité et n'est guère original, mais qui fournit un spectacle mouvementé, pittoresque, qui pourra divertir un nombreux public : mise en scène très soignée, luxueuse; figuration imposante dans laquelle on voit des bouts de rôle tenus par des premiers sujets : tel Arquillière qui traverse, un instant, la scène en bourreau Samson, personnage presque muet. En outre, agréable partie musicale, et même intermède chorégraphique.

La pièce serait facile à remanier en livret d'opéra, et peut-être y gagnerait, car le personnage légendaire de Figaro vaut surtout par l'esprit que Beaumarchais lui a donné — et l'esprit n'est pas aujourd'hui la qualité dominante de nos auteurs. Les thèmes pour le compositeur semblent tout indiqués: *la Carmagnole* à travers les trois actes; au *un*, la chanson de

Lindor, puis, airs de Gluck et menuet (d'autant mieux que Mlle Maillard et Vestris sont là pour une fête qui se prépare au palais d'Almaviva avant l'irruption des émeutiers); au *deux,* romance chantée par Robespierre; duo entre lui et sa fiancée Eléonore Duplay. Au *trois* (dans la prison) : bacchanale, prière, tendres mélodies gluckistes et finalement, hymne de la délivrance. A l'épilogue (Bonaparte retour d'Italie en 1795) : marche militaire, *Chant du départ.*

ANDRÉ ROUVEYRE.

LITTÉRATURE DRAMATIQUE

Paul Claudel : *Le soulier de satin* (N. R. F.), — Fagus : *Le mystère royal de Philippe-Auguste* (Société Française d'Editions libres et techniques).

Parmi tant d'œuvres où l'auteur a gâché quelques remarquables dons littéraires et poétiques, **Le soulier de satin** est assurément une de celles où apparaissent avec le plus de netteté les erreurs et les inconséquences des sophismes et du système esthétique de M. Claudel.

L'artifice et la recherche de la singularité l'emportent ici, plus qu'ailleurs peut-être et de beaucoup, sur l'art; et ce n'est point leur donner valeur de beautés littéraires qu'affirmer avec une autorité plus fondée sur l'emphase que sur la vérité : « L'ordre est le plaisir de la raison ; mais le désordre est le délice de l'imagination ».

Cette manière d'aphorisme ne porte-t-il pas la marque d'un lyrisme aux secrètes origines parnassiennes, car, de cette école poétique M. Claudel n'a que christianisé le panthéisme en substituant la foi à la décevante incertitude philosophique qu'elle exprimait et en faisant des Ecritures sacrées la substance de son œuvre comme Leconte de Lisle le fit pour la sienne de l'antiquité païenne.

Mais, selon Pascal, l'imagination est mère de vérité et de fausseté. Et il semble bien qu'elle le soit de fausseté quand elle fait de la singularité un des caractères du beau littéraire; de l'incohérent et du chaotique le signe de la fantaisie, de l'arbitraire de symboles, qui ne sont pas davantage que les entités métaphysiques d'une manière de penser toute personnelle à l'auteur, les raisons d'être d'un essai d'interprétation

poétique d'une ample et profonde doctrine religieuse. Si délice il y a dans ces conditions, ce délice ne saurait être pleinement savouré que par l'auteur lui-même qui, seul, est capable de discerner — sous l'arrangement spécieux et compliqué des mots — les jeux de son imagination et de rétablir le sens de leurs allusions. Parmi l'obscurité décevante et froide de ce dédale intellectuel qu'est l'œuvre apparaissent, semblables aux fantômes de la caverne de Platon, quelques images à l'éclat heureux, le relief puissant de certains mots, la fulguration de certaines formules, toutes choses qui témoignent que M. Claudel possédait de réels dons d'écrivain.

Pour le reste tout n'est qu'artifice dans « Le Soulier de Satin », du moins tout ce qui pourrait être art. Quant au sujet de l'ouvrage, il est d'une humble simplicité : un homme, don Rodrigue, et une femme, doña Prouhèze, s'aiment d'un amour ineffable qui les porte inlassablement l'un vers l'autre. Mais, créatures de Dieu, cet homme et cette femme sont soumis à la volonté de leur créateur qui, les ayant unis dans cet amour qu'ils se portent ne les veut joindre qu'au ciel où ils en savoureront éternellement la félicité après l'avoir mérité par leurs souffrances terrestres. Un bon père Jésuite que l'on nous montre attaché au mât d'un vaisseau abandonné en pleine mer après son pillage par des pirates nous livre la clef du sens spirituel de ce qui va suivre. Or nous savons, pour l'avoir vu dans son Art Poétique, quelles conséquences esthétiques M. Claudel tira du fait que le mot *sens* est pourvu de deux acceptions : l'une, en quelque sorte statique, de signification, l'autre mécanique, cinétique si l'on peut dire, de mouvement, de direction. La signification du sujet étant acquise, il nous reste à connaître celle des événements qui peuplent l'existence de nos amants et le mouvement de leur écoulement selon la volonté divine. Et dans ce domaine des apparences tout appartient ici à l'imagination qui les engendre, les multiplie inconsidérément, les métamorphose et nous fait assister à l'effort le plus curieusement, le plus systématiquement anarchique qui soit dans l'ordre littéraire. Car l'intellectualisme de M. Claudel ne laisse rien sans explication, comme il l'a prouvé par son « Art Poétique ». Et s'il s'insurge contre tout le savoir acquis par le génie littéraire de la France non pas

seulement dans les trois siècles de classicisme qu'il répudie, mais encore dans ceux qui les précèdent jusqu'à Rabelais et même au delà, c'est que la nature intime de ce génie lui échappe et qu'il prétend y suppléer par les savantes complications et les subtilités raffinées d'un subjectivisme purement individuel. L'attitude adoptée, il s'y tient non sans orgueil et, quand don Rodrigue parmi tant d'avatars nous apparaît mué en humble peintre confectionnant pour le populaire de naïves images de saints aux vives couleurs, il lui fait exposer avec une impertinente et candide autorité ses propres vues esthétiques. Ainsi M. Paul Claudel justifie dans son œuvre même l'abracadabrante somme incohérente qu'elle constitue, où il n'exprime que lui-même et on ne sait quel désordre intérieur mêlant dans la plus folle des sarabandes : le réel et le chimérique, l'actuel et l'éternel, le symbole et le calembour, l'esthétique et le politique, l'histoire et l'imaginaire, toutes les régions du globe et toutes leurs races.

Œuvre de carnaval, oui vraiment, que cette œuvre que son auteur voudrait voir représenter : « par exemple un jour de Mardi-gras, à quatre heures de l'après-midi... » et pour mise en scène de laquelle : « Il faut, dit-il encore, que tout ait l'air provisoire, en marche, bâclé, incohérent, improvisé dans l'enthousiasme ! » Toutefois il ajoute : « Avec des réussites de temps en temps, car même dans le désordre il faut éviter la monotonie. »

Mais que penser d'un effort littéraire accompli avec une telle persévérance dans le paradoxe esthétique qu'il n'aboutit, sous prétexte d'innovation, à pas davantage qu'une monstrueuse imitation de quelqu'un de ces ouvrages dramatiques abondants et tumultueux dont le genre incertain marque la transition entre le Mystère et la Tragédie classique.

Et c'est précisément du Mystère que s'est inspiré l'excellent poète Fagus pour évoquer la grande figure de Philippe-Auguste. A vrai dire, **Le Mystère royal de Philippe-Auguste** est celui de la royauté dont le poète évoque avec ferveur la resplendissante dignité et la surhumaine puissance. C'est donc moins la figure de certain roi, qui fut parmi les meilleurs de notre histoire, que celle du Roi lui-même et dans toute sa grandeur ou publique ou privée que l'auteur modèle avec

amour pour nous en révéler la beauté. Vision de poète certes, et parfaite, humaine et simple néanmoins, essentiellement vraie de tout ce que l'Homme comporte de vérité, dépourvue de toute complication et de tout artifice, car l'auteur n'ayant souci que de faire œuvre d'artiste, la tire de la chronique et de l'histoire de ce moyen âge qui lui en fournit la matière, qu'il taille comme les imagiers de l'époque taillaient les saints et les rois de Notre-Dame. Et comme ce qu'il glorifie est la grandeur royale à laquelle l'homme se doit d'atteindre quand Dieu le voulut roi, ce mystère n'est point dans ses quatre journées une seule imitation de ceux de nos vieux auteurs. Il n'en possède ni l'abondance verbale, ni la fantaisie grandiose et désordonnée. C'est un poème dramatique d'une mesure et d'un ordre parfaits, varié dans la majestueuse unité de son développement, harmonieux et noble de langage, mais savoureux aussi par son imprégnation du vieux parler de nos chroniqueurs et de nos jongleurs, imprégnation discrète et non recherche érudite et puérile de formes archaïques. L'esprit du poème est celui du temps, car le Roi y est chrétien, chrétien avant que d'être roi, chrétien à la façon candide et fervente de ce treizième siècle qui permettait à l'homme de vivre en Dieu et par Dieu en lui rapportant chacune de ses pensées et chacune de ses actions sans rien abdiquer cependant de sa personnalité. Sa foi qui l'anime et régit sa vie n'est point un sujet de discussion comme il arrive pour les don Rodrigue, les doña Prouhèze et autres personnages de « *Le soulier de satin* ». Et de combien ce roi de France, qui est toute humilité et toute noblesse, toute finesse politique et toute loyauté chevaleresque, tout héroïsme guerrier et toute tendresse humaine, ne dépasse-t-il pas par sa stature et sa vérité cet inconsistant roi d'Espagne au service duquel est cet autre personnage métaphysique don Rodrigue. De combien? Mais de tout ce qui sépare en art le vivant de l'abstrait, le complexe du simple, l'obscur du lumineux, le réel de l'imaginaire. Philippe-Auguste est, pour Fagus, un merveilleux et sublime exemple de grandeur humaine emprunté à l'histoire selon la méthode classique. A cette incontestable grandeur le poète s'est humblement soumis. Il a demandé à son talent le nécessaire pour l'exprimer dans sa vérité historique et en modeler la figure avec tout

l'éclat de son harmonieux resplendissement. Il n'a demandé à l'imagination que la part de collaboration utile à l'accomplissement du poème. Tout n'y est qu'ordre et limpidité, pour que brille de toute sa magnificence la beauté de l'être humain dans l'une des plus nobles fonctions qu'il puisse assumer. Et cela est, quoi qu'on en pense aujourd'hui, faire vraiment œuvre de poète, voire de poète chrétien.

LOUIS RICHARD-MOUNET.

PHILOSOPHIE

MÉTAPSYCHIE. — L. Bardonnet : *L'Univers-organisme (néo-monisme)*, V : *Parapsychologie*. Vrin, 1930. — Edgard-Emmanuel Bonnet : *Jacques-Jacqueline*, Ed. P. Bonnet, 1930. — Dr P. Thomas Bret : *Précis de métapsychique*. I, *Subconscient et métapsychisme;* II, *La Parapsychique*. J.-B. Baillière, 1927 et 1930.

M. L. Bardonnet poursuit l'exécution du système moniste. A l'exposé des principes physiques de sa philosophie (I et II) a succédé sa psychologie de l'esprit individuel (III); puis est venue sa philosophie traitée du point de vue humain (IV) et avant sa sociologie s'intercale, si l'on peut dire, son analyse de la tératologie psychique : « examen des monstruosités psychologiques de l'humanité ». Terme ambigu, car à peine touche-t-on, dans ces 650 pages de *Parapsychologie*, aux maladies, aux déformations mentales; il n'est question que des capacités anormales ou supranormales de l'esprit.

Nous renverrions volontiers dos à dos et ceux qui jettent aveuglément au panier tout ce qui traite de l'occulte, et ceux qui s'y portent avec un zèle naïf. Nous ne louerons ni ne blâmerons les vues de M. Bardonnet, puisque nous manquons de critère pour discerner leur degré de vérité ou d'erreur. Nous nous bornerons à recommander la façon dont cet auteur a voulu dresser le bilan des facultés métapsychiques et à signaler la force avec laquelle il a opposé, en chaque cas, le normal et l'exceptionnel. Peut-être a-t-il dépassé beaucoup les faits en considérant l'*ortho* et le *para* comme principes antithétiques. L'Inde, par exemple, qui peut revendiquer tant de maîtrise dans cet ordre de réflexion et de pratique, considère plutôt le para comme une extension naturelle, quoique rare, des données de l'ortho. Chez tous les prétendus « primitifs », de même, il n'y a rien de plus naturel que le surnaturel, si

l'on donne ce dernier nom aux manifestations des esprits en réservant le premier aux événements matériels.

Jacques-Jacqueline est une méditation originale sur l'hypothèse de la transmigration. Son auteur ayant, dans des circonstances tragiques, perdu un fils, a cherché une consolation dans l'espoir d'une réincarnation de cet enfant. Peu à peu, par une conquête sur l'hérédité comparable à ces conquêtes sur la mémoire auxquelles nous habitua Proust, M. Bonnet s'est convaincu de plus en plus de la renaissance de son fils en sa fille. Ce livre mérite d'être lu, comme il valait d'être écrit. Ne laissons pas aux seuls romanciers de tels sujets.

L'entreprise du docteur T. Bret, qui doit comporter d'amples développements, sera une somme de la *métaphysique*. Non une œuvre de fanatisme, mais un exposé, une documentation qui visent à la complète objectivité, sans, bien entendu, garantir la validité de tous les faits allégués. L'ouvrage est donc, en principe et même tel quel, hautement recommandable. Le premier volume, notamment, rendra des services par son effort systématique pour fixer le vocabulaire métapsychique après comparaison des classifications jusqu'ici proposées. Quant à la « parapsychique », dont commence à traiter le second volume, elle est définie dans le premier « étude des procédés de se manifester et de s'exprimer communs au subconscient autonome d'un métapsychisme, quand ils constituent l'un ou l'autre un second centre intelligent pendant un état second ou qu'ils présentent la forme particulière de désagrégation du monoïdéisme ».

L'auteur raccorde avec raison l'étude des faits métapsychiques d'une part à la philosophie, de l'autre à la science. F. Bacon et Schopenhauer ont ouvert la voie à Myers; et le météther, admis par celui-ci pour milieu objectif où se passent les faits métapsychiques, ne contredit en rien la conception scientifique de la matière. Entre la simple image représentée et la matière pesante du physicien, avec, équidistant de ces deux pôles, l'ectoplasme comme stade moyen, toute une gamme de gradations peut être indiquée. « En physique, le terme matérialisation exprime l'énergie passant de l'état impondérable ou éthérique à l'état de matière pesante; par dématérialisation on désigne le phénomène inverse. C'est le

cycle par lequel passe chaque système stellaire, avec stade de nébuleuse » (I, 171).

Regrettons que le docteur Bret soit peu et mal informé des techniques spirituelles de l'Asie. Il commet la méprise des théosophes en prenant yoga pour un nom féminin; il préjuge que raja yoga veut dire « l'union facile » (I, 128), alors qu'au contraire cette expression désigne les opérations les plus élevées de la connaissance superintellectuelle, par opposition au hatha yoga, effort préliminaire d'ascétisme. Ce qu'il dit du bouddhisme (II, 141) n'est qu'erreur sur erreur, cette secte honnissant et l'âtman et le brahman. Dans la même page, Oldenberg est nommé Goldberg! Inconvénient de traiter les sujets qu'on ignore! Mais n'abusons pas d'imperfections difficilement évitables en un sujet si vaste, et en un livre qui ne nous oriente que parce que vaste est son sujet.

P. MASSON-OURSEL.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

L. Gay : *Cours de chimie-physique*, préface de Georges Urbain, tome Ier, Hermann. — Jean Lamirand et Charles Brunold : *Cours de chimie*, préface de Jean Perrin, 2e édition, Masson. — Eugène Darmois : *Les ions électrolytiques* (*La Nature*, 15 mars, 1er avril et 1er mai 1931). — Paul Bary : *Où en est l'électrochimie*, Gauthier-Villars. — Mémento.

L. Gay professe la **chimie-physique** à l'Université de Montpellier, et c'est un cours « classique » en trois tomes qu'il est en train de publier. Le prochain tome, nous annonce-t-il, s'occupera des mélanges multiples, des équilibres chimiques, des solutions et des alliages; quant au dernier, il traitera d'électrochimie et de magnétochimie, de capillarité et des colloïdes, de cinétique chimique et de catalyse, de l'énergie rayonnante et de photochimie. Vaste programme, qui néglige cependant une bonne partie des conceptions nouvelles; mais ce sera « pour un ouvrage ultérieur ».

Le tome premier, seul paru, contient d'abord un bon résumé de *thermodynamique générale*, rédigé spécialement pour les chimistes (1). Les gaz, les cristaux, l'osmose, la règle des

(1) Signalons, en passant, un certain nombre d'imperfections. L'auteur est « brouillé » avec les unités, dont les noms sont si souvent fautifs (omission systématique de « par », puissance exprimée en ergs-centimètre, 86 millions de secondes dans un jour!) ; confusion entre énergie poten-

phases, l'étude du corps pur sont ensuite successivement passés en revue au cours de ces 700 pages. Les explications sont minutieuses : l'auteur s'adresse à des chimistes, c'est-à-dire à des savants qui ne connaissent guère de mathématiques et qui ne sont pas particulièrement rompus aux raisonnements précis; son livre leur rendra certainement de bons services.

Nous avons parlé en temps utile (2) de la première édition du **Cours de chimie** de Jean Lamirand et Charles Brunold ; nous avions signalé un grand nombre de « lapsus » d'une gravité telle qu'ils entraîneraient immanquablement l'échec du candidat qui reproduirait l'un d'entre eux dans un concours d'admission aux Grandes Ecoles. En feuilletant cette deuxième édition, nous avons constaté avec plaisir que l'erratum, transmis par nous à M. l'Inspecteur général Lamirand, avait été suivi point par point : une cinquantaine d'erreurs grossières (exactement 46) ont été rectifiées. Du coup, nos critiques sont pour la plupart devenues périmées; il subsiste çà et là quelques passages obscurs (par exemple p. 97) et, surtout, les dimensions de l'ouvrage restent hors de proportion avec ce qu'on peut exiger d'un étudiant de dix-huit ou vingt ans. Cette critique n'a fait que redoubler d'acuité depuis le récent « sabotage » de l'enseignement scientifique des lycées.

Par contre, l'appendice (p. 546-577), nouvellement ajouté, part d'un excellent principe et est correctement rédigé. Dans nos propres ouvrages, nous avions introduit, dès 1920, l'énoncé des principes de la thermodynamique, la loi de Guldberg et Waage, l'équation de van't Hoff et les trois principales mesures de l'affinité chimique. On ne peut que louer les auteurs d'avoir donné à ces questions un développement suffisant.

§

La théorie moderne des ions (Debye et Hückel, 1923), qui a bouleversé nos idées sur les solutions salines, est encore

tielle et potentiel (p. 44), entre corps simple et élément (p. 237), entre cristal homogène et corps pur (p. 363), entre substance et corps pur (p. 430); « calorique » est mis, de temps à autre (p. 138 et suiv.), pour *calorifique;* les démonstrations (par ex., p. 403) ne sont pas toujours limpides; Clausius n'était pas né en 1780 (p. 560); enfin il est fait usage, tout le long du livre, d'une notation incorrecte : « différent de » au lieu de *à peu près égal à* (p. 129 et suiv.).

(2) *Mercure de France*, 15 octobre 1928 (p. 432).

assez mal connue en France, *même des spécialistes.* René Fortrat lui consacre quinze pages dans le 4e fascicule (3) de son *Introduction à l'étude de la physique théorique* (Hermann). Et elle figure (assez timidement) dans les *Leçons sur la conductivité des électrolydes* (Vuibert) qu'Eugène Darmois, professeur à la Sorbonne, fit paraître en 1929.

Le même professeur a rédigé tout récemment un important article sur **Les ions électrolytiques**, qui parut, en trois morceaux, dans trois numéros de l'antique revue « La nature » (Masson). Cette étude est, de tous points, excellente. Le premier fragment s'occupe de la théorie « ancienne manière », non sans faire allusion à nos conceptions actuelles sur la structure des atomes. La suite expose l'hypothèse de la dissociation *complète* des électrolytes forts (tels que la vulgaire eau salée) : le sel, par exemple, est *complètement* décomposé par l'eau en deux ions, qui sont , l 'un et l'autre, entourés d'une « atmosphère ionique » : la nouvelle théorie rend compte de la plupart des contradictions subsistantes; elle permet les calculs de solubilité, de conductivité électrique, de forces électromotrices. Mais surtout elle réussit à prévoir des effets nouveaux (hautes fréquences, courants intenses), grâce à ce fait que l'atmosphère ionique met un certain temps (un milliardième de seconde) à disparaître ou à se reformer.

Etant donnée l'incontestable importance de ces remaniements théoriques, les critiques scientifiques ont été quelque peu surpris à la lecture des deux premiers chapitres du petit ouvrage de Paul Bary, **Où en est l'électrochimie.** C'est ainsi que Paul Job, professeur à la Sorbonne, écrit à juste titre (4) :

> Ces deux chapitres de généralités pourraient s'intituler : « où en était l'électrochimie il y a quinze ans », car il n'y est pas fait allusion aux théories modernes sur les électrolytes.

Mais l'auteur, dont nous avons, à diverses reprises recommandé un ouvrage analogue sur les colloïdes (5), a l'esprit plutôt tourné vers les applications... Il fera bien de tenir compte de cette remarque, quand il rédigera une nouvelle

(3) *Mercure de France,* 15 mars 1930, p. 657.
(4) *La quinzaine critique,* 10 mars 1931, p. 235.
(5) *Mercure de France,* 15 avril 1928, p. 399-400.

édition; les articles d'Eugène Darmois sont là pour lui démontrer que les idées nouvelles, malgré leur complexité mathématique, peuvent être exposées au grand public cultivé. Celui-ci trouvera dès à présent, dans le petit ouvrage de Paul Bary, des renseignements *pratiques* sur les piles et les accumulateurs, sur l'électrochimie des solutions et des sels fondus, sur l'électrothermie, ainsi que sur l'électrophorèse et l'électrosmose.

Mémento. — La mort subite du grand physicien américain A. A. Michelson (prix Nobel 1907) a excité la verve des chroniqueurs quotidiens — et même, hélas! multiquotidiens —. Edmond Jaloux (*Temps* du 13 mai) parle de « ces cerveaux bizarres, qui ont l'inquiétude de savoir très mal un très petit nombre de choses ». Quant à Robert Dieudonné — *alias* Riguidi — (*Œuvre* du même jour), son commentaire est odieusement absurde : « Il n'y a pas d'intérêt humain à ce que M. le docteur Micelon (*sic*) ait calculé la vitesse de la lumière astronomique (*re-sic*) », et il compare le labeur du savant à un gain de cinq minutes dans le Paris-Bordeaux cycliste. L'un et l'autre ignorent la remarque si profonde d'Henri Poincaré : si Vénus est habitée, l'opacité de son atmosphère fait que les êtres, qui y vivent, sont dans un complet état de sauvagerie. Beaux exemples, ma foi, de ce *snobisme narquois de l'ignorance*, qui définit la mentalité de nos actuels gendelettres et dont les humanités classiques n'ont pas su les préserver.

MARCEL BOLL.

SCIENCE SOCIALE

Lucien Laurat : *L'Economie soviétique*, Librairie Valois. — *La question de la dénatalité : l'excédent des naissances en 1930*. — *L'exploitation des chemins de fer français en 1930*, Journal des Débats, 5 mai 1931.

Parmi les innombrables jugements qui ont paru sur l'**Economie soviétique**, celui de M. Lucien Laurat est d'une incontestable originalité. Il est à la fois glorificateur et vitupérateur. D'une part, dit-il, la société moderne doit être réorganisée sur des bases nouvelles supprimant l'exploitation de l'homme par l'homme, ce qui est bien l'orviétan marxiste, mais d'autre part, elle ne doit pas « se plier aux ordres d'une hiérarchie de révolutionnaires professionnels désignés par un centre occulte et incontrôlable », ce qui est la condamnation du bolchevisme. Celui-ci, ajoute-t-il, ne fait que des sot-

tises depuis qu'il a abandonné la *Nep* inaugurée par Lénine, et c'est à cette Nep qu'il faudrait revenir, c'est-à-dire à un état de demi-liberté économique très surveillée et très contrôlée.

A ce jugement, on peut objecter d'abord que la Nep n'a été qu'une atténuation fort involontaire des principes marxistes et tout à fait contraire à ces principes. Lénine, craignant une révolte générale née des souffrances non moins générales au moment où sa domination n'était peut-être pas inrenversable, a consenti, l'âme en deuil, à desserrer légèrement l'étau mais en gardant la volonté absolue de le resserrer à nouveau dès que possible, ce qu'a fait Staline. Ensuite la Nep, demi-communisme, présente, à demi aussi, tous les inconvénients du communisme, et si les pouvoirs publics de contrôle et surveillance dont parle M. Laurat étaient exercés dans un sens marxiste de lutte de classes par les syndicats professionnels qu'il prône, le résultat ne serait pas plus brillant; l'oligarchie bureaucratique à laquelle il attribue la misère en pays soviétique, et notamment l'échec du fameux Plan quinquennal, est indispensable à tout état socialiste. Il n'y a de salut économique pour la Société que dans la liberté impliquant association, épargne et capital (qu'on appelle maintenant fonds d'accumulation) ce qui est opposé à tous les marxismes tant communistes que syndicalistes.

Comme on le voit, l'auteur admet sans barguigner l'échec du Plan quinquennal. Mais beaucoup contestent ceci en s'appuyant non seulement sur les statistiques officielles des Soviets qui chantent tout le temps victoire, mais sur des observations de voyageurs plus ou moins favorables. Vandervelde, Dominique, Duhamel, Luc Durtain et bien d'autres, déclarent que la Russie leur a paru beaucoup moins malheureuse qu'on leur avait dit, et qu'il faut lui faire confiance. Assurément, si l'on va en Russie en croyant qu'on ne va voir partout que massacres, on peut être heureusement surpris; de même, sous notre Terreur de 1793, si l'on avait la chance de ne pas se trouver sur le passage des charrettes allant à la guillotine, on pouvait croire que Paris vivait à peu près comme auparavant. Et l'on doit ajouter qu'on pourrait, en effet, faire confiance à la Russie si on la consultait sur son sort, comme cela

a eu lieu en Espagne; mais avec un pouvoir qui ne consulte que ses mitrailleuses et ses autos blindées, la confiance n'est plus de mise. Notons, enfin, que ces voyageurs dont on invoque l'avis sont des témoins suspects, et que les Soviets n'auraient pas laissé pénétrer en Russie s'ils n'avaient pas su d'avance que leur jugement serait élogieux (toutes les demandes d'Enquêteurs dont on n'était pas sûr ont été refusées); ce sont, de plus, des témoins médiocres, car ils ignorent le russe et acceptent des guides officiels qui les chambrent; même avec toutes ces précautions, leurs éloges sonnent faux; tel qui admire l'espèce d'hôpital où les Soviets parquent leurs intellectuels, avec la volupté du lavabo en commun, ferait la grimace si on s'avisait de l'y soumettre ici. La réalité c'est que sous le terrorisme russe comme sous notre terrorisme de 1793, personne n'est heureux, pas même, ô ironie, les terroristes.

Quant au fameux Plan, il est vraiment impossible, en dépit de toutes les statistiques complaisantes, d'admettre sa réussite. Qu'au début, le gouvernement soviétique ait pu construire quelques usines géantes, cela ne prouve pas grand'-chose. Ce gouvernement disposait de très grosses ressources: 1° impôt dont il fixe le chiffre à sa guise; 2° confiscations dont il ne s'est pas privé sur ceux à qui la Nep avait permis de faire quelques gains; 3° bénéfices résultant de la baisse des salaires dont il fixe également le chiffre; 4° vente à l'étranger de produits ainsi obtenus et à des prix défiant du coup toute concurrence (dumping); 5° vente à l'étranger aussi des objets d'art autrefois confisqués; 6° produit des emprunts, soit au dehors, on peut toujours trouver quelques gogos, soit surtout au dedans, si les souscriptions sont forcées; 7° planche aux assignats. Avec toutes ces ressources (le dumping seul rapporte plusieurs milliards par an) on peut, en effet, construire quelques usines modèles dont les communistes de chez nous montrent avec orgueil les photographies. Mais que produisent ces usines? Ce que les Soviets exportent, ce sont des produits naturels, bois, pétrole, charbon, blé, pour lesquels il suffit de réquisitionner la main-d'œuvre et de la faire suer (et c'est ainsi qu'en effet peut-être la Russie bolchéviste abat-elle plus d'arbres ou extrait-elle plus de houille que la Russie tsariste), mais les produits industriels brillent par

leur absence, et déjà, paraît-il, ces usines parfaites produisent moins que les vieux ateliers du temps de la Nep. Ces usines, au surplus, ont été construites par des étrangers et dirigées au début par des étrangers; le Russe est trop négligent et paresseux pour faire un ouvrier qualifié, il n'est bon qu'à être manœuvre. Aussi les produits manufacturés sont-ils de plus en plus rares et de plus en plus chers. Et en fin de compte, loin de réaliser au total les énormes bénéfices espérés, le plan quinquennal n'a fait qu'augmenter la misère générale.

Et pourtant, à quel épouvantable régime de servitude, le pauvre Russe n'est-il pas soumis! La domination mongole n'a pas été plus sanglante ni plus humiliante que celle des Soviets, et les serfs d'autrefois que les Tsars donnaient par milliers à leurs favoris, au temps des *Ames mortes* de Gogol, étaient beaucoup plus heureux que ceux d'aujourd'hui. Les nègres des plantations d'esclaves même avaient un meilleur sort. Etrange cours des événements qui, une fois de plus, identifie slave et esclave! Car le slave de l'U. R. S. S. est un véritable esclave taillable et corvéable à merci, et pouvant être, au gré de ses gardes-chiourmes, envoyé aussi bien au nord pour creuser le sol qu'au midi pour abattre des arbres, et aussi bien en prison pour la moindre peccadille qu'à la mort pour simple soupçon. Qu'un peuple de plus de 100 millions d'âmes se soit résigné à ce régime pendant plus de douze ans, c'est ce qu'on ne pourrait pas comprendre si on ne se rappelait pas le knout et la nagaïka, et aussi les mitrailleuses et les autos blindées.

Ironie colossale des choses! Les marxistes sont partis de ce principe que l'ouvrier était exploité par son patron, que le bénéfice de son travail lui était volé, et ils en ont conclu qu'il suffirait de supprimer tous les patrons pour que tout allât à merveille, même le capital qui croîtrait du coup démesurément (car Karl Marx, il est bon de le rappeler, ne nie pas le capital, et peut même être dit archi-capitaliste). Et la réalisation de leur beau plan arrive à ceci : moindre production, moindre salaire, travail pire et exploitation pire! Avec cette aggravation qu'autrefois les bénéfices des patrons (même supposés léonins) lui revenaient finalement sous forme d'achat de produits fabriqués par lui tandis qu'aujourd'hui

ils vont entretenir à l'étranger des agitateurs sans nul retour... En vérité, voilà un contrecoup du matérialisme marxiste qui doit surprendre ses séides; pour augmenter le salaire ouvrier de quelques pièces de monnaie, le communisme détruit toute joie de l'existence, supprime toute liberté, avilit toute dignité, et pour couronner le tout, anéantit ce bien-être matériel auquel il avait tout sacrifié !

Dans une de mes dernières chroniques, je parlais de la question de la dénatalité, en disant que nulle n'était plus grave pour notre pays. La statistique démographique pour l'année 1930 fait connaître que l'excédent des naissances a été d'environ 100.000; c'est un chiffre très louable (encore que fort inférieur à celui de l'Italie qui dépasse 500.000) et il faut espérer que cet excédent se maintiendra.

Dans l'Avis de la Confédération de la Production sur la situation des chemins de fer français que donne le *Journal des Débats* du 5 mai, il y a des chiffres à retenir.

L'exploitation de l'ensemble des réseaux a été en déficit de 2 milliards en 1930, et on prévoit pour 1931 un déficit de plus de 3 (280 millions par mois). Incapacité et gabegie des Compagnies! disent leurs adversaires. Plutôt méfaits de l'étatisme. D'abord les deux tiers de ce déficit proviennent des réseaux d'Etat; donc si l'Etat ne se mêlait pas de se faire cheminot, le déficit aurait été en 1930 d'un peu plus de 600 millions seulement, et serait, en 1931, d'un peu plus d'un milliard. Or, si l'Etat, tout en appliquant la loi de 8 heures, n'avait pas assimilé l'heure de présence à l'heure de travail, les Compagnies n'auraient pas été obligées de recruter 80.000 agents de plus, ce qui leur a valu une surcharge de 1.700 millions. Plus de déficit, et au lieu de penser à une augmentation des tarifs, on pourrait envisager une diminution! Ajoutez à cela les innombrables dépenses que l'Etat impose aux Compagnies (salaires, retraites, lignes improductives, perfectionnements douteux, réductions et faveurs) qu'on tienne enfin compte des impôts formidables qu'il prélève sur les transports (2 milliards par an) et des transports réduits dont il s'est réservé l'avantage (600 millions pour la Poste) et on devra reconnaître que c'est bien lui, l'Etat, qui est l'auteur, et du

déficit et des majorations de tarifs qui vont être nécessaires pour le combler.

Mémento. — Lady Kathleen Simon : *Esclavage* (traduction Gabriel Deru), Gallimard. Justement voici un livre sur les survivances d'esclavage qui subsistent en Asie et en Afrique, que l'autrice termine par un éloquent Appel à la Civilisation. Elle ne parle d'ailleurs pas de l'esclavage au pays des Soviets. Le sujet serait-il tabou? Il semble que la Société des Nations s'honorerait en tirant au clair la question. Si les enquêteurs qu'elle enverrait en Russie se voyaient refuser l'entrée du paradis soviétique, c'est bien que ce paradis serait indésirable pour ne pas dire pis. — Albert Noret: *Les Féodaux du blé*, Figuière. C'est le blé, nous assure l'auteur, qui a vaincu les trois tentatives de domination mercantile qu'a connues l'histoire, celles des Phéniciens, de Carthage et de Venise. Que diable cela veut-il dire? Il y a, en tous cas, une autre domination dont il ne parle pas, lui non plus, celle des Soviets, qui sera peut-être un jour vaincue par le blé; mais pour l'instant les *koulaks* sont fusillés comme de simples boyards. Ceci dit, il n'est pas contestable que tout ce qui est spéculation dolosive nuisant à la culture du blé devrait être sévèrement puni, mais pour supprimer toute spéculation établir le monopole, ce serait politique de Gribouille. Avec un peu de bons sens et de sagesse, tout le monde ici pourrait et devrait s'entendre. — Arturo Labriola : *Al di la dal Capitalismo a del Socialismo,* Casa editrice Respublica, 103, faub. Saint-Denis, Paris. M. Labriola, socialiste très connu, appartient à la catégorie de plus en plus nombreuse de ceux qui s'aperçoivent que le marxisme a fait complètement faillite. Et lui aussi, comme ce Carlo Rosselli dont je signalais l'autre mois le *Socialisme libéral,* se prononce en faveur d'un Libéralisme absolu que les Economistes ne pourront qu'approuver et même acclamer. « Un libéralisme non de classe mais exercé par toutes les classes avec le résultat probable de l'abolition des classes (?) et de l'élimination de l'Etat ou tout au moins de son atténuation », mais c'est ce que tous les vrais maîtres de l'Economie politique et de la Sociologie synthétique ont toujours demandé, contre tous les faux maîtres du Socialisme. — Le premier n° de *La Critique sociale* vient de paraître chez l'éditeur Rivière. Au sommaire, Souvarine et Lucien Laurat; alors la revue est d'esprit marxiste-syndicaliste; je n'ai donc pas été surpris de m'y voir malmené; on m'accuse de « poursuivre le socialisme de ma haine et de mon mépris au nom du libéralisme le plus vague. » D'abord mon libéralisme n'est pas vague du tout; et puis, je n'ai pour le socialisme ni mépris ni haine.

Je constate seulement qu'il est anti-scientifique et terriblement dangereux pour la civilisation.

HENRI MAZEL.

POLICE ET CRIMINOLOGIE

Louis-Charles Royer : *L'Amour en Allemagne* (Editions de France).

« En France, la sexualité est une gaudriole; elle est outre-Rhin un problème social. » Telle est la conclusion que M. Louis-Charles Royer tire de son enquête : **L'Amour en Allemagne,** et c'est ce qui m'incite à parler de son livre, en dépit du tour humoristique et plutôt jovial, mal sortable à ce genre de discussions, qu'il a jugé à propos de lui imprimer.

J'aurais préféré que l'auteur me conduisît à sa conclusion autrement que par le chemin des écoliers et ne m'obligeât pas à le suivre à travers les bas-fonds de Berlin. On dirait qu'il se soit proposé d'abord de rédiger une sorte de guide, à l'usage des étrangers, un répertoire d'adresses de tous les mauvais lieux de la capitale, et particulièrement de ceux où sévit l'homosexualité, mais j'imagine qu'il lui aura suffi de les signaler pour que la police locale s'empressât de les faire disparaître. Ses précisions étaient donc inutiles, à moins qu'il n'ait voulu authentifier par là le bien-fondé de ses révélations. Et c'est, sans doute, par concession à la frivolité du gros des lecteurs français et pour flatter leur goût de la gaudriole, qu'il s'attarde à nous décrire avec tant de complaisance ce qu'il a vu dans plusieurs établissements spéciaux et à nous dresser la silhouette de leurs habitués. Il ne nous laisse rien ignorer de ce qui se passe au *Petit-Lion,* dont le plafond est constellé du drapeau de toutes les nations (le nôtre y compris) et à l'*Eldorado,* beuglant-dancing, où s'exhibent des artistes mâles, habillés en femmes. A quoi bon? puisque presque tout y est feinte et comédie. L'auteur nous l'insinue, lui-même, en notant que « la chanteuse qui, chaque soir, y distille le grand air de *Dalila,* est un solide gaillard de 1 m. 80, apte à jouer les Samson, et qui a déjà fait deux moutards à sa régulière ».

D'ailleurs, un ténor léger, qui figure au programme et qu'il a connu à Paris, ne lui explique-t-il pas qu'il s'agit de « spectacles pour étrangers » et que s'il « y vend sa salade » en

robe lamée et non plus en habit noir comme il le faisait chez nous, c'est « qu'il faut bien vivre »?

Evidemment, Berlin possède d'autres établissements moins racoleurs, où les étrangers, ennemis du travesti, « des Italiens en foulard, des Russes en chemisette » ne viennent pas qu'en curieux, et se mêlent, pour le bon motif, à de rudes charpentiers de Hambourg. Il y a, notamment, l'*Adonis-Diele* (l'Antichambre d'Adonis) où, moins partial que la plupart des exploiteurs du genre, qui déclarent ne jamais trouver, dans ces sortes d'endroits, que des éphèbes minables et crasseux, M. Royer nous dit avoir rencontré des garçons frais et vermeils et un adolescent « beau comme un jeune dieu ».

Il y a, aussi, un établissement à l'enseigne de : « *Chez ma belle-sœur* » (écrite en français) et qui est pour les dames ce que les précédents sont pour les messieurs. Bref, il y en a, à Berlin, pour tous les goûts et toutes les bourses, et l'auteur nous dit en avoir compté 121, ce qui est beaucoup s'il ne s'agit que d'établissements vivant uniquement de cette sorte de clientèle, ce qui est peu s'il s'agit de débits ou d'hôtels meublés, dont les tenanciers, par amour du gain, acceptent indifféremment tout ce qui se présente. A ce compte, il y en aurait peut-être davantage à Londres et à Paris. Aussi bien, qu'entend prouver par là M. Royer et quels arguments décisifs espère-t-il en tirer en faveur de sa thèse, si ce n'est que ces « spectacles pour étrangers » dénoncent le caractère universel de l'homosexualité ou qu'elle n'est pas un signe de décadence, puisque le peuple allemand qui en serait, selon lui, si gravement contaminé, demeure l'un des plus prolifiques et des plus vigoureux?

J'écarte d'autant plus volontiers le côté anecdotique du livre que ce qui se passe dans lesdits établissements berlinois ne diffère guère de ce qui se passe ailleurs, j'entends : dans les établissements de même nature des autres capitales d'Europe ou d'Amérique, car toutes ont leurs « petites chaumières » plus ou moins discrètes. Pour ce qui est des villes d'Orient, l'homosexualité y fait trop partie intégrante des mœurs pour avoir besoin de se créer des lieux d'asile. Au surplus, ce n'est pas dans ces milieux d'invertis professionnels qu'il sied d'aller se documenter sur la question, pas plus

qu'on ne saurait prendre une juste idée de l'amour normal en l'étudiant dans ce que nous appelons par euphémisme « des lieux d'honneur ».

L'Allemagne ne détient pas le monopole de l'homosexualité, mais l'Allemagne est la première des nations modernes qui se soit avisée de voir clair dans ces ténébreuses questions des déviations de l'instinct génital et de les étudier scientifiquement.

Il existe, à Berlin, un Institut de science sexuelle, fondé par le docteur Magnus Hirschfeld, et dont M. Royer nous donne la description.

L'escalier, dès le vestibule, est une galerie de photographies. La plus en vue est celle de Sigmund Freud, « qui discerna de l'appétit sexuel jusque chez les nourrissons ».

Au premier étage, sur le palier, le portrait du grand Frédéric occupe la place d'honneur, avec, en-dessous, cette phrase tirée de ses œuvres : « *Dans mon Etat, chacun peut se rendre heureux à sa façon* », ce qu'il serait permis de traduire par : « *Chacun peut vivre selon sa loi* ».

Des maximes, des légendes, d'ailleurs, on en lit sur tous les murs. On relève celle-ci, signée de Gœthe : « *L'âme des hommes est comme de l'eau; le destin des hommes est comme le vent* » ce qui implique l'idée de leur irresponsabilité.

Dans le cabinet du directeur, « vaste pièce meublée avec un goût sévère », indice du sérieux de ses méditations, un seul portrait : celui de l'énigmatique personnage dit le Chevalier d'Eon, ce diplomate-escrimeur, contemporain de Louis XV, dont on n'a jamais su s'il était homme ou femme. Il est représenté, ici, en vieille dame à perruque et en collerette, tel que l'a peint Reynolds.

L'Institut comprend un Musée et une bibliothèque et, ce qui est le point capital, un dispensaire et un hôpital. Des invertis, importunés de leur vice, en instance de guérison, y viennent solliciter leur traitement. On y étudie leur cas avec sollicitude. Ils ont à répondre, par écrit, à trente-sept questions, posées par un formulaire de 48 pages (dix-sept pages imprimées d'interrogations, trente et une, blanches, réservées pour les réponses); on voit que les psychiatres allemands poussent loin le souci de l'information.

Ce qui confère une sorte de caractère officiel à l'Institut, c'est que les autorités judiciaires, dans les cas douteux, y mettent en observation des individus inculpés d'avoir contrevenu à l'article 175 du Code Pénal allemand, qui punit les faits de sodomie.

Le but du docteur Magnus Hirschfeld était surtout de faire abolir cet article du code, en démontrant que l'homosexualité n'est pas un vice punissable, mais une inclination naturelle chez certains individus.

C'était déjà l'opinion d'Aristote, qui avait étudié la chose au triple point de vue médical, moral et légal, car ce serait une erreur de croire que, même dans l'antiquité païenne, les homosexuels aient toujours trouvé leurs coudées franches.

Aristote distinguait entre les invertis-nés et les homosexuels volontaires. Il estimait ces derniers seuls dignes de châtiment. Il écrivait dans sa *Morale à Nicomaque :*

La responsabilité est subordonnée à celle de la liberté. On ne peut être responsable que des actes que l'on a volontairement commis. Les invertis peuvent-ils ou non résister à l'impulsion de leurs désirs?

Lorsque ces désirs se produisent chez eux en vertu de leur constitution et résultent d'une anomalie congénitale, de sorte qu'il leur serait impossible de regretter ce qu'ils font et par conséquent de s'amender, on ne doit leur reprocher comme un vice ni les désirs qu'ils éprouvent ni les actes qui s'en suivent.

De même, les savants d'aujourd'hui nous disent : « L'homosexualité est une affaire des glandes sécrétives. Chacun a la morale de ses glandes, et tout homme a le droit de vivre selon sa loi, tant qu'il ne porte pas atteinte à la liberté d'autrui ».

Je ne sais si l'article 175 a disparu du Code allemand, mais M. Royer m'apprend, puisqu'il a assisté à l'une de ses rafles à grand orchestre, faite au *Thiergarten*, que la police berlinoise, qui ignore Aristote et qui ne se soucie guère de lire les travaux des psychiatres, n'a pas désarmé contre ses nationaux non-conformistes. La preuve, pourtant, qu'il n'existe plus, même en Allemagne, comme dans la plupart des nations

d'Occident, où ces pratiques sont abominées, que des invertis-nés irresponsables, c'est que la proportion n'en varie guère sur l'ensemble de la population. Elle y demeure uniformément de 3 à 4 %.

La police berlinoise agit en considération de la majorité de l'opinion et des prescriptions de la morale usuelle. Pourtant l'opinion évolue. Même les plus ennemis de ces coutumes n'admettraient plus, en Allemagne, que les homosexuels y fussent brûlés vifs, comme l'exigeait la Constitution de Charles V. Les scandales qui ont marqué, chez elle, le début du XXe siècle, ceux d'Eulenbourg et de Crupp, leur ont ouvert les yeux, comme les scandales d'Oscar Wilde et du général Mac-Donald l'ont fait en Angleterre, et, en France, l'affaire Adelsward. Au sentiment de réprobation unanime qu'excitait jadis l'inversion a succédé, tout au moins, un sentiment de pitié. L'opinion qui tend à prévaloir aujourd'hui, c'est que les autorités n'ont pas à s'occuper des comportements intimes d'un chacun, que tout citoyen est maître absolu de son corps et serait en droit de reprendre à son profit le mot de Martial, à l'adresse d'un enquêteur trop curieux :

Quid ad te
De cute faciant ille vel ille suâ?

Pour ce qui est de la morale usuelle, il faut convenir qu'elle repose sur des bases bien fragiles. A noter, d'abord, que cette morale, qui réprouve l'homosexualité masculine, n'a jamais cessé de se montrer complaisante vis-à-vis de l'homosexualité féminine, demeurée partout hors de l'atteinte des lois, et le livre de M. Royer m'est une preuve nouvelle de la conception souvent erronée que nous nous faisons de la vertu.

L'auteur se trouvait à Mayence, tandis que l'occupaient nos troupes. Il y a vu se célébrer les fêtes du Carnaval et nous en retrace le tableau animé. Ces jours-là, les magistrats de la ville, d'accord avec l'Eglise, autorisent toutes les folies, et c'est dans une ancienne basilique, jadis placée sous l'invocation du Saint-Esprit, devenue brasserie-dancing, que la population se donne rendez-vous, pour y célébrer, avec le plus de ferveur, le culte du dieu Carnaval,

Il paraît que toute notion de pudeur y est abolie. A la faveur du masque, les plus honnêtes dames de Mayence se jettent hardiment à la tête des danseurs, qui n'auraient que l'embarras du choix. Entre deux danses, on monte au premier étage. Il y a de l'ombre que les couples, enfiévrés par la double ivresse de la danse et de la bière, se hâtent de mettre à profit. Il y a des *box*, et même des chambres, où l'on s'engouffre pour un instant. C'est un va-et-vient continuel. Il arrive aux dames de changer plusieurs fois de partenaires. Les messieurs font de même. Cela dure toute la nuit, et l'auteur qui, tout à l'heure, ne parlait des invertis qu'avec ironie et certaines précautions légitimes, tant il eût rougi d'être effleuré par le moindre mauvais soupçon de complaisance, nous avoue, en s'en félicitant, avoir cueilli, à la hussarde, les faveurs de demoiselles, munies d'une bague de fiançailles au doigt, de femmes mariées et de mères de famille.

Oui, l'auteur qui, tout à l'heure, se disait peu fier d'apercevoir notre drapeau parmi ceux dont se décore, à Berlin, l'antre homosexuel du *Petit Lion*, se réjouit d'avoir vu des officiers français participer à l'orgie de Mayence et y cueillir des lauriers adultères. Est-ce parce qu'ils opéraient en pays ennemi? Mais la débauche n'est-elle pas aussi dégradante d'un côté que de l'autre? Il me semble, en outre, que ces agissements, pour si normaux qu'ils se qualifient, sont d'une conséquence autrement redoutable pour le salut d'un Etat que les pratiques unisexuelles, puisqu'en dénouant les liens sacrés de la famille, ils sapent les fondements de l'ordre social.

Au surplus, n'y a-t-il pas plus de mérite à vaincre ses passions qu'à s'y abandonner à corps perdu? Un normal, pris de dévergondage, ne saurait s'estimer supérieur à un inverti continent, et encore moins à ceux que M. Royer nous montre luttant contre leurs obsessions et dont l'un, dans le but de s'en délivrer, a poussé l'héroïsme jusqu'à se faire châtrer, ou alors, il faudrait tenir pour vraie cette réflexion d'Anatole France, que je cite de mémoire :

« Il n'existe ni bien ni mal, ici-bas, ailleurs que dans l'opinion que nous nous formons des choses. »

ERNEST RAYNAUD.

FOLKLORE

Max von Boehn : *Puppen*, in-18, 266 fig. et 15 pl. coul.; du même : *Puppen-Spiele*, in-18, 200 fig. et 15 pl. coul., Munich, F. Bruckmann. — Robert Hertz : *Mélanges de sociologie religieuse et folklore*, 8°, Alcan (Travaux de l'Année sociologique). — Eugène Sol : *Le vieux Quercy*, • *édition*, 8°, ill., Aurillac, Poirier-Bottreau. — A. Mabille de Poncheville : *Fêtes carillonnées*, in-18, Paris, Perrin. — Alexandre Goichon : *La Bretagne des Druides, des Bardes et des Légendes*, in-18, Saint-Brieuc,).-L. Aubert.

Deux domaines de l'art populaire se sont, non pas étrécis mais étendus, avec notre civilisation moderne : celui de la Poupée et celui du **Théâtre de poupée** : marionnettes, guignols, etc. On peut suivre pas à pas cette évolution dans deux volumes admirablement illustrés (en noir et en couleurs) de M. Max von Boehn, qui a non seulement utilisé les publications de ses devanciers, dont il donne la liste bibliographique en fin de volumes, mais qui a eu accès à maintes collections privées. Pour les poupées, il part chaque fois des formes primitives, comme on les rencontre actuellement encore chez les « sauvages », par exemple dans les cérémonies si curieuses des Indiens de l'Amérique du Nord, et comme on en a découvert dans les tombes des peuples méditerranéens, pour aboutir aux formes les plus récentes et les plus compliquées qu'on voit dans nos magasins.

De même pour les marionnettes, l'intérêt de l'exposé est dans l'étude de cette évolution du peuple à l'art supérieur. Avec raison M. Max von Boehn classe dans la même catégorie les automates (notamment des clochers), les figurines des crèches, dont quelques-unes étaient mobiles et constituaient par suite un véritable théâtre, et les marionnettes proprement dites. On possédait déjà sur ces divers théâtres populaires historiques de bonnes monographies, dont l'auteur a fait usage; aussi l'intérêt du volume vient-il davantage de l'étude des théâtres de marionnettes modernes, où de véritables artistes ont peint les décors, costumé les poupées, pour jouer des pièces aussi complexes et fouillées que celles du théâtre humain. Les marionnettes d'Ivo Puhonny, de Walter Trier et des théâtres de marionnettes de Munich et de Zurich sont étonnantes par la représentation synthétique des sentiments qu'elles expriment. Le don Quichotte et le Sancho Pança de Zurich sont féroces.

Les marionnettes de l'école Mdgyès à Paris n'ont pas été oubliées, ni les poupées modernes des théâtres italiens; en annexe, le texte complet, rarissime, d'une comédie héroïque, **Doctor Faust**, écrite par Guido Bonneschky et publiée en 1850 : avec des marionnettes modernes, c'est un succès.

On trouvera aussi, dans l'un et l'autre volume, des renseignements techniques intéressants (fabrication, etc.) et des indications sur l'industrialisation de la poupée; à ce stade, elle cesse d'être strictement populaire. Je me demande même dans quelle mesure le nom de *poupée,* au sens de jouet d'enfant, convient encore à ces mannequins richement habillés dont on décore les salons et qui, sans être des œuvres d'art, sont du moins par rapport au jouet d'enfant dans la même relation que l'estampe est à l'image populaire. Le même problème se pose à propos de l'autre volume de Max von Boehn; l'ancien Guignol était populaire par la facture du décor, les figurants, le scénario, par le public et même par le parleur; le théâtre de marionnettes modernes est monté, dans ces diverses directions, au niveau du théâtre d'hommes; il est à la fois trop complexe et trop cher pour le populo adulte et ses gosses.

Pourtant, à Prague, le public du théâtre de marionnettes est resté vraiment populaire; je voulais rapporter la collection complète des personnages tchécoslovaques, mais j'ai dû y renoncer; le catalogue comporte plus de dix-huit cents figurants! Mais les neuf dixièmes appartiennent à la littérature bourgeoise.

§

Il est de bon augure que l'*Année sociologique* accepte dans un titre de ses travaux ce mot jadis honni de folklore, en rééditant les **Mélanges de Sociologie religieuse et Folklore** du regretté Robert Hertz, tué à Marchéville le 13 avril 1915. Je n'exagère d'aucune manière quand j'affirme que ce recueil est fondamental dans notre littérature « sociologique » et folklorique, tant pour la théorie que pour les faits directement obtenus et originalement interprétés. On retrouvera ici : 1° la Contribution à une étude sur la représentation collective de la Mort; 2° l'étude curieuse sur la Prééminence de

la Main droite et la Polarité religieuse; 3° Saint Besse, étude d'un culte alpestre, qui me doit sa naissance; car un jour je dis à Hertz que faire avec 12 livres un 13e était indigne de lui et que me réservant la Savoie, je lui conseillais de « faire » le Piémont et d'aller vivre chez des paysans alpestres avant que de reconstituer la psychologie des Australiens!... Cette étude sur saint Besse, saint pastoral, a marqué un stade nouveau dans l'hagiographie comparée. Puis vient le recueil de contes et dictons recueillis sur le front parmi des originaires de la Mayenne et d'ailleurs, qui prouve que la tendance de Hertz à faire de l'exploration directe s'était encore accentuée. Dans sa préface, Aline Hertz, qui fut une femme d'élite, nous dit que son mari comptait faire en 1914 un voyage en Grèce, « qu'il désirait connaître autrement que par les livres ». Qui veut avoir une idée de ce que la sociologie pouvait devenir entre les mains de Robert Hertz, affranchi des dogmes d'école, doit lire ce volume.

C'est également un bon signe que l'abbé Eugène Sol ait été obligé, à deux ans de distance, de publier une nouvelle édition de son **Vieux Quercy**, dont j'ai dit grand bien ici jadis; plusieurs notes ont été intercalées dans le texte; sur divers points on trouvera des détails nouveaux; une abondante illustration a été ajoutée, ainsi qu'un énorme chapitre sur les maisons religieuses du Quercy. Mais j'aurais voulu y trouver plus d'indications sur les saints généraux et locaux, sur leur culte non seulement populaire, mais aussi liturgique. Regrettable est la suppression de plusieurs pages de proverbes et dictons; donc, gardez aussi la première édition. Pour ma part, je regrette aussi l'absence de cartes folkloriques. Mais enfin, ce sont des lacunes qui me touchent personnellement, parce que j'ai en train un manuel de folklore français, et qui n'empêchent pas cette monographie d'être l'une des meilleures que nous ayons en France.

Le livre d'A. Mabille de Poncheville n'a pas de prétention scientifique, mais donne, selon l'ancienne mode romantique, des tableaux de **Fêtes carillonnées** dont les éléments ont été puisés de bric et de broc. L'auteur ne craint point de reconstituer une fête de Noël en 496. Faire dériver les mais des « usages polis et galants » du XIIe siècle est au moins bizarre;

car c'est une coutume pré-chrétienne, qui subsiste sous ses formes primitives dans l'Allemagne jadis slave, les pays baltes, etc., en tant que représentation de la divinité de la végétation et surtout des céréales. Le chapitre sur la Saint-Jean n'apporte rien de nouveau... ni le reste du livre non plus. Mais il est de lecture agréable; les bois et les zincs sont bons. Sans doute l'auteur sera-t-il étonné que je paraisse si sévère; c'est parce que dans notre folklore il y a tant de belles choses encore inédites à découvrir et à utiliser que je ne comprends pas qu'on perde son temps à des arrangements sans originalité.

Du petit livre d'Alexandre Goichon sur **La Bretagne des Druides, des Bardes et des Légendes,** j'ai à dire seulement que, sauf petites notations personnelles de ci de là, il n'apporte rien de nouveau au folklore; l'auteur a utilisé la Villemarqué (encore!), Souvestre, Le Braz, Dottin, Le Rouzic et quelques autres, mais a passé entièrement sous silence l'œuvre énorme de Paul Sébillot. C'est probablement un petit livre de propagande, comme il y en a déjà des centaines dans la littérature dite « régionaliste », qui fait plus de mal au folklore qu'elle ne lui fait de bien. Car ce n'est le plus souvent que du folklorisme attardé et aussi frelaté que les apéritifs chimiques de l'heure présente.

A. VAN GENNEP.

VOYAGES

Edouard Herriot : *Sous l'Olivier,* Hachette.— Gaétan Bernoville : *Lourdes,* Ernest Flammarion.

M. Edouard Herriot, qui ne s'occupe pas toujours de politique, a pu effectuer un voyage en Grèce, dont il a rapporté un livre remarquable : c'est le volume intitulé **Sous l'Olivier,** titre qui ne semble peut-être pas très heureux d'abord, mais que l'on s'explique à la lecture de l'ouvrage. M. Edouard Herriot, sur sa route, nous parle de Mantoue et de Goritza, en même temps qu'il nous remémore les voyages en Grèce de M. de la Guilletière aux temps de Louis XIV et de M. de Chateaubriand. Il brosse un tableau pittoresque de la vie et des coutumes, ainsi que des paysages souvent curieux des régions traversées. Des détails donnés sur les usages et supers-

titions de ces pays sont surtout à retenir. En Serbie notamment, dont il évoque en passant de grandes pages d'histoire, il reçoit dans divers monastères une hospitalité plutôt émouvante et qui a dû lui aller droit au cœur. On entre en Macédoine par une bien mauvaise route, dominée par un sommet de 2.500 mètres, et laborieusement on finit par arriver à Skoplje. Toute cette région garde des souvenirs de guerre et surtout de celle de 1914-1918, qui y a laissé divers cimetières français. Plus au sud, c'est la Macédoine grecque, que hantent toujours les souvenirs de Philippe et d'Alexandre le Grand, ainsi que de la grande épopée qui devait conduire leurs troupes victorieuses jusqu'à Babylone et en Perse. On passe de Macédoine en Thessalie en contournant le mont Olympe, demeure aérienne des dieux de la vieille Grèce; on arrive à Kozani pour gagner Delphes. Cette route autorise l'auteur à nous rappeler les nombreuses légendes qui restent attachées à la région. Delphes fut la capitale religieuse de la vieille Grèce; les vestiges qui en demeurent sont imposants, mais nous pouvons dire que M. Edouard Herriot, selon une habitude qui semble lui être chère, nous en décrit surtout l'état périmé. Sur le chemin d'Athènes, on traverse Chéronée, où eut lieu la grande bataille des troupes de Philippe et de Démosthène, qui devait amener une nouvelle orientation politique de la Grèce. Un curieux petit musée offre de nombreux souvenirs du passé. Thèbes, ancienne rivale d'Athènes, est une ville morte qui n'a rien conservé de son passé, sinon tout un monde de souvenirs et légendes. A la suite des fouilles un petit musée y a été créé; la pièce surtout intéressante est une statue d'Héraklès. Des vestiges de murs et de fresques provenant des anciennes constructions ont été retrouvés sur le sol. Près des frontières de la Béotie, commandant les défilé du Cithéron, sont les imposantes ruines d'Eleuthère, où l'on conservait la statue en bois de Dionysos. On gagne Eleusis, sanctuaire où devaient se faire initier tous les Athéniens, et dont l'ancienneté nous est attestée par « un mur polygonal » comme à Mycènes et à Tyrinthe. Bientôt dans le ciel se découpe l'Acropole, qu'encadrent trois sommets, le Parnès, le Pentélique et l'Hymette. Le Parthénon en est le principal édifice, mais d'autres ont subsisté, assez nombreux pour donner de l'intérêt

à la cité actuelle; nous renvoyons au volume pour le détail plutôt abondant que donne M. Edouard Herriot sur la vieille ville et la vie de ses habitants. Le Musée national, fort important au point de vue archéologique, a retenu son attention et le chapitre qu'il lui a consacré est un des plus intéressants de son volume. Le voyageur visite successivement les îles Cyclades, Chypre, Corinthe, la Crète, etc. C'est dire qu'il a parcouru l'ancien monde hellénique, sur lequel il était particulièrement documenté, et que du fait son volume est fort intéressant à lire; il ne constitue pas d'ailleurs uniquement un récit de choses vues, mais surtout vient à l'appui des études antérieures sur le pays et même ses légendes dont il nous parle abondamment.

Le volume de M. Edouard Herriot, *Sous l'Olivier*, est une des bonnes publications de la maison Hachette.

§

Une curieuse publication encore est celle de M. Gaetan Bernoville sur **Lourdes** et la légende qui s'est formée graduellement autour du lieu. Nous sommes dans les Pyrénées; terre chaotique coupée de ravins, de torrents, et surtout pittoresque. Un de ces torrents, « Lou Gabe », passe à Lourdes même et contribue à son intérêt. Le site est remarquable sans conteste, et tout désigné pour encadrer la légende de Bernadette à laquelle l'endroit doit sa célébrité :

> Lourdes est au centre des sept vallées du Lavedan, son château féodal élevé sur un pic est le premier anneau d'une chaîne de donjons qui se succèdent jusqu'aux ruines de Baucon.

Le manoir de Lourdes a été aménagé en musée et son conservateur paraît y avoir réuni de très nombreuses pièces concernant la région. Le personnage de Bernadette Soubirous est présenté dans sa touchante simplicité et est l'objet de tout un chapitre; puis c'est le récit des apparitions fréquentes de la Vierge, qui se produisirent dans la grotte du rocher Massabielle, ainsi que les nombreux démêlés de Bernadette et de sa famille avec les autorités locales, incrédules et même hostiles. M. Gaétan Bernoville nous montre également la réserve prudente du clergé de la région devant les récits de Berna-

dette. Il finit cependant par se rendre à l'évidence et ce fut le début du pèlerinage auquel nous assistons encore aujourd'hui et dont la renommée a touché la terre entière. Mais il faut dire que le clergé a réduit au minimum possible « la zone du Lourdes mercantile et exploitant ».

L'auteur a suivi avec intérêt toutes les phases d'une journée d'invocation, et montre successivement les prêtres, les malades priant à haute voix sur l'esplanade précédant la basilique ; la piscine, le bureau des constatations. Ces pages sont les plus poignantes du livre.

De l'église même il est à peine question, mais l'on nous dit que c'est un beau décor, si heureusement adapté au paysage qu'il semble en faire partie. Quant à Bernadette, qui avait été si miraculeusement choisie pour être l'intermédiaire de la Vierge, elle finit ses jours à Nevers, au couvent de Saint-Gildard.

Le volume de M. Gaétan Bernoville remet en somme au point une histoire qui a été très contestée; il mérite d'être lu même par les indifférents et constitue pour les autres un peu plus qu'une « curiosité ».

CHARLES MERKI.

LES REVUES

Les livrets du mandarin : les différences entre l'homme et la femme, d'après Charles Henry. — *La Revue des Poètes :* « Le Soir », poème de M. Louis Mercier. — *La Revue des Vivants :* les généraux Berenguer et Silvestre; Abd el Krim. — *La Revue européenne :* « Enfances », poèmes de M. Georges Hugnet. — Naissance : *Documents franco-roumains.* — Mémento.

M. Paul Baudoin, dans **Les livrets du mandarin** (avril), rend hommage de sa reconnaissance à la mémoire de Charles Henry, le savant, qui, en dehors de ses travaux, appliquait l'esprit le plus original et pénétrant à satisfaire une curiosité vraiment universelle.

M. Baudoin a noté cette conversation de Charles Henry :

> ...Il m'entretint exclusivement des différences qui séparent l'homme de la femme.
>
> Il me mit au courant des expériences récemment poursuivies aux Etats-Unis et dont les auteurs n'avaient pas généralisé les conclusions. La femme est plus sensible à la durée que l'homme;

elle apprécie mieux la hauteur des sons, la valeur des rythmes. L'homme est plus sensible à l'excitant. C'est ainsi qu'il apprécie mieux que la femme la variation des pressions qui sont exercées sur son épiderme. Se saisissant de ces faits, Charles Henry bondissait dans le général et se servant du langage mathématique continuait ainsi : « Creusez cette idée et voyez quels beaux développements elle permettrait dans des romans écrits par un Paul Bourget intelligent. Opposez à la femme qui réagit d'après sa sensation, l'homme qui réagit d'après la dérivée première ou même la dérivée seconde de la sensation, c'est-à-dire d'après sa sensibilité première ou seconde. C'est au moment où la *variation* de la sensation est maxima que le plaisir ou la douleur de l'homme est à son comble. L'extrême subtilité de certains hommes vient sans doute d'une réaction à la sensibilité d'ordre *n*. Ceci explique pourquoi les hommes et les femmes n'atteignent pas leur maximum en même temps. La concomitance est impossible, c'est pourquoi, mon cher ami, j'attends avec impatience les 400 pages d'un Paul Bourget intelligent, pour avoir le plaisir de prendre une feuille de papier quadrillé, d'y tracer la courbe de chaque personnage, puis de faire relier le volume avec cette feuille de papier, *in fine*, qui résumerait tout l'ouvrage en l'« éclairant ».

Il continua, me dépeignant l'homme : être de passion, soulevé par d'immenses vagues, prenant son excitant nécessaire dans l'alcool, la guerre, la poésie, les affaires ou les femmes. L'homme plus désintéressé que la femme, moins égoïste qu'elle. Seuls des hommes ont été de grands poètes. Seuls des hommes ont fondé des religions. Combien d'hommes se sont suicidés pour des femmes, combien peu de femmes n'ont pas reculé devant l'inutilité de ce geste! et encore ces femmes si peu nombreuses étaient-elles peut-être des hommes, car les sexes se trompent parfois d'enveloppe physique.

Tout à l'opposé, la femme dominée par le souci de l'avenir. Prévoyante, plus égoïstement caculatrice que l'homme. Le souci de son établissement dans le monde matériel, de ce qu'elle sera dans quelques années ne cesse de la tourmenter. Moins passionnée, sauf quand la fureur sexuelle lui fait ardemment désirer l'homme pour en faire presque fi quelques minutes après. Avant tout dominée par son amour pour son enfant. Les fils des hommes sont les produits de leur intelligence, les œuvres de leur esprit. Les fils des femmes sont les enfants de leur chair.

La femme aime les cadeaux; elle est choquée de leur absence. C'est là une manifestation de son désir de posséder, de mettre en réserve pour l'avenir. N'est-ce point à elle que revient la tâche de nourrir l'enfant?

Aussi Charles Henry souhaitait-il que la femme reçoive le droit de vote, qu'elle siège au Parlement. Et avec ce profond optimisme que les visions de l'avenir révélaient toujours en lui, il construisait la Cité Future où la raison pratique étant remise aux femmes, les hommes devenaient libres de pratiquer la raison divagante.

M. Baudoin exprime très exactement par ces mots ce que fut Charles Henry :

Cinquante ans de développement intellectuel ininterrompu avaient fait de sa vie une croissance ininterrompue.

§

La Revue des Poètes (15 mai) publie sous le titre : « Prière des arbres », trois pièces de M. Louis Mercier, l'un des très grands poètes de ce temps. Voici le troisième de ces morceaux, dignes tous trois de l'anthologie :

LE SOIR

Seigneur, voici le soir et nous vous rendons grâces
Du rafraîchissement qu'il apporte avec lui
Et du repos qu'il donne aux choses qui sont lasses.

Nous vous offrons ce jour bientôt évanoui,
Et que nous retenons un moment dans nos branches
Avant de saluer le retour de la nuit.

Car elle est belle aussi. Car l'ombre qu'elle épanche
Exhale la fraîcheur d'une averse d'été
Qui chante et dont la soif de la terre s'étanche.

Nous bénissons la nuit et la tranquillité
Que son silence impose à toute créature,
Et nous levons les mains vers les fruits enchantés

Dont vous chargez, là-haut, nos profondes ramures.

§

MM. J. J. Tharaud publient des « Souvenirs d'Espagne » à La Revue des Vivants (mai). Ils écrivent en épigraphe : « C'est le Maroc qui est à l'origine de la révolution espagnole. » A l'origine des défaites espagnoles au Maroc, il y eut la haine des généraux Silvestre et Berenguer qui, d'amis s'aimant « comme des frères », devinrent des rivaux qui se

seraient entr'étranglés à bord d'une canonnière, si le commandant accouru aux éclats d'une discussion violente ne les avait séparés.

MM. J. J. Tharaud racontent ainsi pourquoi Abd el Krim devint l'âme de la révolte marocaine et comment est mort le général Silvestre :

D'une bonne famille indigène, Abd el Krim avait été élevé à Melilla dans une école espagnole, puis il était venu en Espagne compléter ses études, et après avoir voyagé en France et en Allemagne, il était entré comme petit fonctionnaire au bureau des Affaires indigènes. Un jour, pour une raison que j'ignore, le général Silvestre l'injuria, le gifla et le mit en prison. Abd el Krim s'en évadait aussitôt et gagnait la montagne, laissant au général une lettre dans laquelle il lui disait qu'il ne désertait pas de son propre mouvement, mais qu'on l'y obligeait, que Silvestre était responsable de ce qui allait arriver et qu'ils se retrouveraient bientôt.

Et en effet, très vite on dut s'apercevoir que le mouvement d'Abd el Krim était beaucoup plus dangereux qu'on ne l'avait d'abord imaginé. Silvestre qui, avec quatre mille hommes, pour la plupart indigènes, s'était avancé jusqu'au poste d'Anoual, y fut encerclé par les Riffains. Il donna l'ordre de faire une sortie, mais ses officiers réunis en soviet de chefs, et sous prétexte que les opérations avaient été engagées sans l'ordre du général Berenguer, non seulement refusèrent d'obéir, mais encore décidèrent, à la majorité, de se replier sur Melilla. Et alors, commenca une effroyable retraite en débandade sous les fusils, les grenades et les mitrailleuses des Riffains.

Le général Silvestre, resté seul dans le poste avec son état-major, appela son chauffeur, auquel il demanda son nécessaire de toilette. D'après le récit de cet homme, le général se rasa la moustache, enleva sa veste, l'échangea contre la vareuse du mécanicien, et remit à celui-ci deux lettres et son uniforme pour les porter à sa famille... A partir de ce moment, on ne sait plus rien de lui. Il s'est certainement suicidé, mais sous son déguisement les gens d'Abd el Krim n'ont pas reconnu son cadavre.

Le général Berenguer apprit presque en même temps l'insubordination de son camarade et sa mort. Il accourut à Melilla, et comme il avait précédé les deux mille hommes de renfort qu'il amenait avec lui, il se trouva un moment dans la ville avec trente-sept fusils. Un peu plus de rapidité et d'audace, et Abd el Krim,

l'ancien petit employé des affaires indigènes, s'emparait d'une ville où l'Espagne est installée depuis Charles-Quint.

§

« Enfances » est une suite de poèmes de M. Georges Hugnet, que publie La Revue européenne (mai). Ils sont variés d'inspiration et de forme. Parfois, c'est cursif, écrit d'une venue. D'autres fois, le travail de l'auteur reste sensible. Il y a là, sans aucun doute, un tempérament d'artiste.

> J'aime t'avoir comme une mauvaise habitude
> Quand nous sommes couchés dans ta chambre.

Tel est le poème 22 de M. G. Hugnet. On aurait tort de le juger là-dessus. Ceci vaut mieux :

> Enfance, qui t'endormais pour ne pas perdre ton temps,
> je t'ai apprise au premier cinéma.
> Je te tiens par la main et tu caches sous ta tête
> cet éclat de mon diadème, ce que fut ma conscience,
> mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit ni d'oubli
> ni de souvenirs, il s'agit de ce mot retrouvé,
> de ce geste si futile qui font que les souvenirs
> sont morts, morts et sans lendemain
> et qui font que la vie vous tient par la main
> et ne cache rien à ceux qu'elle oublie,
> même à ceux qu'elle oublie.

La pièce n° 29, que voici, s'apparente à la chanson populaire comme certaines des courtes « ballades françaises » de M. Paul Fort :

> J'ai mis un costume d'été
> pour paraître gai.
> Et le roi s'était avancé
> pour dire sa pensée.
> La reine prenait son bain
> et ne disait rien.
> L'enfance avait pris la reine
> et lui disait sa peine.
> Le roi sur la terrasse,
> la reine dans le palais d'en face,
> et personne ne savait

ce qui se passait,
mais le roi était en gris clair
et la reine pleurait
pour un crime de l'enfance.

§

Naissance :

Documents franco-roumains : 21, rue Cujas, directeur Mlle Félicia Paraschivesco; périodicité : 10 numéros par an.

M. A. Megglé affirme : « Cette publication vient à son heure. » Elle est dédiée au roi Carol. Son comité d'honneur est nombreux et honorable à souhait. Sa directrice écrit avec une gentille incertitude : « Le moment est mal choisi pour fonder une nouvelle revue franco-roumaine, paraît-il. » Mlle Paraschivesco souhaite que le sort de son pays, « indissolublement lié à la France », le demeure toujours.

Cette revue débute par un examen des problèmes agricoles.

Mémento. — *Latinité* (mai) : Chants 32 et 33 de « l'Enfer » de Dante, traduits par M. H. Longnon. — « D'un ancien livre », poème de M. H. Dérieux. — « Provence », par M. G. Truc.

Nouvelle revue (15 mai) : « Emile Pouvillon », par M. Marcel Clavié.

Revue des Deux Mondes (15 mai) : « Récits soudanais », souvenirs du général Mangin. — « Lettres de Tunisie », par M. Paul Cambon.

La Revue hebdomadaire (16 mai) : « La Cité de Londres et les maîtres de l'or », par M. Jean Massif.

Cahiers bleus (2 mai) : « L'U. R. S. S. et la crise mondiale », par M. Roger Francq.

La Revue Mondiale (15 mai) : « Les Musulmans et l'avenir du monde », par Lord Headley. — « Curiosités de la presse », par M. A. Ravry. — Poèmes de MM. Michaelides et J. Pomares.

La Revue de Paris (15 mai) : Lettres inédites de Mérimée et d'Edgar Degas. — « Albert Besnard », par M. J.-L. Vaudoyer.

La Revue de France (15 mai) : M. L. de Launay : « Le problème de l'or ». — M. L. Berton : « Rose Chéri ». — Poèmes de M. Emile Ripert. — « Les Américains sur mer », par M. Maurice Tardy. — « Journalisme », par M. Marcel Prévost.

La Nouvelle Revue Critique (juin) : « Paul Chack », par M. Ro-

er Lafon. — « Un livre d'Abel Gance », par M. Louis Le Sidaner. – « Les Enivrantes », poème de M. Léon Lemonnier.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

ART

Le Salon des Humoristes : palais de Glace. — La réorganisation du usée du Luxembourg. — Exposition Suzanne Valadon : le Portique.

Il y a beaucoup d'humoristes au Salon des Humoristes. Il 'y en a peut-être pas assez. Ce n'est point que le nombre des xposants ne soit considérable, mais, — est-ce la dureté de époque? — il y a très peu d'humoristes gais. Il ne s'en pro- uit pas beaucoup de très sarcastiques. Un sens de la justice ont il les faut féliciter pénètre l'esprit de nos meilleurs rail- urs. Ils laissent à de piètres dessinateurs le soin de ridicu- ser les hommes politiques par de malveillantes déforma- ons de leur physique et par une allocation prodigue de vices iormes. Les caricatures de leaders et de parlementaires i'on peut regarder au Palais de Glace s'imprègnent d'un sen- ment courtois des convenances. Pour le reste, pour l'agile présentation de nos mœurs, nos humoristes sont optimistes. 'ailleurs, ce n'est point à la notation acérée que tendent la upart, mais au tableautin épisodique, aimable et souriant, gèrement archaïque chez Louis Vallet, qui aime les berlines, s crinolines et la fringance des vieux uniformes de hus- rds, romantique chez Eugène Cadel, qui donne ici la menue onnaie de ses bons tableaux d'Espagne du Salon de la Na- onale en esquisses très vivantes. Charles Léandre, dans sa buste verve, évoque des scènes normandes, traditionnelles, ais certes encore d'actualité, une grasse et gaillarde *Chan- n de la Mariée,* avec des trognes qui rougissent autour des iles blancs de la mariée, bonne page d'illustration bien astique pour Madame Bovary ou tel conte grivois et railleur Maupassant. Louis Morin avec son grand sens décoratif cette précision d'accent qu'il met à sa parodie évoque des radis terrestres dans la note du paradis islamique et frète s gondoles sur les canaux de Versailles vers les jardins de ianon. Poulbot suscite des légions de gosses d'une méchan- té si naïve qu'elle ressemble d'assez près à l'innocence. An- é Hellé s'est amusé à noter avec une vérité méticuleuse des ets de coulisses et d'orchestre dans la coulisse, et c'est du

comique tout trouvé dans sa vérité d'accent. Hautot analyse le cirque, Bib la Comédie-Française.

Des peintres viennent ici en curieux. Tacquoy avec tout un monde de parieurs, de lads, de jockeys, de turfistes traités d'une extraordinaire sûreté de main. Velvérane, bon peintre de Paris ensoleillé, rivalisant avec sa Provence natale.

Notons Mme Zay, Bécan, Kem, Alfred Le Petit, si divers et d'un dessin toujours si certain, Roubille, et, parmi les sculpteurs, Paul Berthoud, avec une série de masques féminins, toujours d'une joliesse aiguë et d'une grâce souriante dans un mouvement de la face ou une flexion du cou, toujours heureusement renouvelée. Deux rétrospectives, celle de Goussé, Bordelais, dont Valmy-Baysse, en deux jolies pages de préface, nous conte l'histoire brève, et Maxime Dethomas, artiste curieux, aussi célèbre par le luxe imaginatif de ses costumes de théâtre que par la vérité de ses portraits ou études de types présentés en dessins rehaussés. C'est un artiste qui voisina amicalement avec Lautrec, sans en contracter le pessimisme et aussi ébloui par les choses et les êtres du théâtre ou du music-hall. C'était un esprit très pondéré, dont l'art souffre peut-être un peu d'être trop rationnel et sagement observateur.

§

Le Musée du Luxembourg a été réorganisé dans un sens très moderne. Cubisme écarté, toutes les tendances actuelles sont représentées. Quelques grands impressionnistes y sont maintenus, encore que l'heure du Louvre ait sonné pour eux, pour expliquer les départs de tendances actuelles. Le souci de la vérité historique fait juxtaposer à Pissarro et à Seurat, Henri-Martin, Ernest Laurent, Le Sidaner. Seurat et Signac sont bien représentés. Toulouse-Lautrec occupe un grand panneau. On va de la salle des Impressionnistes à la salle des Fauves ou anciens Fauves, avec Friesz, en centre de panneau, et Guérin. En face, Victor Charreton et Balande. Une salle de dessins où les cimaises seront renouvelées permet d'échantillonner les richesses en pastels et dessins que le Musée ne peut point montrer toutes à la fois. Une belle salle d'orientalistes nous montre Suréda et d'Espagnat avec sa si jolie évo-

ation du prince persan et de la baigneuse. La sculpture est eprésentée dans ses meilleures réalisations, de Jean Boucher t Despiau à Jane Poupelet et Anna Bass dont la belle marhande aux raisins est une merveille de grâce légère. Une alle d'acquisitions récentes montre quelques belles œuvres côté de tableaux contestables. Des sculptures de Paul Cornet t de Bachelet; et, s'imposant moins, un tableau de Pougheon.

L'essentiel, c'est qu'il a été bien compris, dans cette réoranisation, que le Musée du Luxembourg est surtout fait pour assembler sous les yeux des visiteurs une vivante et imparjale nomenclature de l'art nouveau, dans ses œuvres les plus aractéristiques ou au moins bien représentatives de la techique et de la mentalité des peintres. Quelques insuffisances ésultant sans doute de difficultés pratiques n'infirment point e bon travail critique des conservateurs : MM. Hautecœur et Pierre Ladoué.

§

Galerie du Portique, une belle exposition de Suzanne Valalon, qui nous donne l'occasion de lire une précieuse préface l'Edouard Herriot avec les phrases les plus justes sur l'esence du talent de Suzanne Valadon et la nuance de sensibiité puissante d'Utrillo. Suzanne Valadon nous montre de très pelles fleurs puissantes et véridiques, des nus féminins très implifiés dans leur ligne éloquente, où le nu nacré miroite le moins de reflets qu'aux précédentes années, des baigneuses le belle ligne en un grave et verdoyant paysage, des portraits, les intérieurs. Le dessin de Suzanne Valadon, toujours cerain et flexible, soutient des harmonies colorées toujours précises et logiques dans des gammes particulièrement heureuses le tonalités.

GUSTAVE KAHN.

MUSÉES ET COLLECTIONS

L'exposition des chefs-d'œuvre des musées de province à l'Orangerie les Tuileries. — Exposition de dessins de Fragonard à l'hôtel de Sagan. — Exposition de maîtres français du XIXe siècle à la galerie Paul Rosenberg. — L'exposition d'art byzantin au Musée des Arts décoratifs. — Le Salon international du Livre d'art et les reliures de la collection Dutuit au Petit Palais. — Exposition de la mission Paul Coze au Musée d'ethnographie du Trocadéro. — La vente de la galerie Stroganoff. — Mémento.

L'exposition au Musée de l'Orangerie des chefs-d'œuvre

français des XVIIe et XVIIIe siècles des musées de province, dont nous avions annoncé l'ouverture dans notre dernière chronique, a malheureusement été trop brève pour que nous puissions en donner un aperçu en temps utile. Cette heureuse initiative mérite cependant qu'on en conserve trace. Organisée par l'Association des Conservateurs de Collections publiques de France, sous la présidence de M. Jean Robiquet, au profit de ces musées et pour inspirer le désir de les mieux connaître, cette première sélection de 119 peintures et dessins avait été fournie par treize des principaux musées de la région au nord de la Loire (malheureusement certains, comme celui de Rennes, n'ont pas compris l'intérêt qu'ils auraient eu à être bien représentés, et d'autres ne le sont pas du tout, comme ceux d'Angers et de Nancy, les municipalités de ces deux villes n'ayant pas jugé à propos de répondre à l'invitation qui leur avait été adressée). Si tous ces envois, à vrai dire, n'étaient pas des chefs-d'œuvre absolus, beaucoup, néanmoins, pouvaient revendiquer cet honneur. Signalons les plus marquants : de Valenciennes étaient venus l'extraordinaire *Portrait du sculpteur Antoine Pater*, par Watteau, et les deux célèbres paysages de fêtes galantes de J.-B. Pater; de Saint-Omer, le grand et beau *Portrait de Talleyrand*, par Greuze, et le *Lever de Fanchon*, bien connu, de Lépicié; d'Amiens, un joli *Portrait d'enfant*, de Trinquesse, plusieurs paysages d'Hubert Robert, des *Etudes de têtes* de Lépicié, son éblouissant Fragonard, *Les Lavandières*, et le *Berceau*, du même; de Rouen, *Les Blanchisseuses*, encore du même artiste, *Les Baigneuses*, de Lancret, *La Mort de saint François*, de Jouvenet, un *Portrait de Ducreux*, par lui-même, des dessins de Watteau, d'Hubert Robert et de Moreau l'aîné; du Havre, de nombreux dessins de Lépicié; de Caen, la *Mort d'Adonis*, un des chefs-d'œuvre de Poussin; de Quimper, une *Tête de jeune garçon*, de Chardin; de Nantes, le *Portrait d'un jeune seigneur*, de Laurent Fauchier, et un charmant *Portrait d'enfant*, de Greuze; de Tours, le célèbre Boucher *Amintas revenant à la vie dans les bras de Sylvie*; d'Orléans, deux beaux portraits par Perronneau, un merveilleux dessin d'Hubert Robert, *La Partie de cartes à Sainte-Pélagie*, une *Tête de fillette* de Watteau à la sanguine, et *Les Jardins de*

la villa d'Este, dessin de Fragonard; du Mans, une curieuse *Chasse de Diane*, de Le Sueur; de Laon, une admirable *Tête de jeune homme*, de Mathieu Le Nain; de Reims, *Vénus dans la forge de Vulcain*, du même; de Dijon, le beau *Portrait de Rameau* attribué à Chardin, mais qui est plus probablement d'Aved, et des dessins de Claude Hoin. Le public, qui a fait fête à un ensemble si intéressant, en attend maintenant la suite. Souhaitons que les musées qui seront conviés à cette seconde manifestation comprennent tous leur intérêt en répondant à l'invitation qui leur sera adressée.

§

Autre belle exposition qui aura duré, elle aussi, trop peu de temps (du 9 au 30 mai), à l'hôtel de Sagan : celle des dessins de Fragonard. Son organisateur, M. L. Réau, y avait réuni plus de cent pièces, excellemment choisies, prêtées par des collections publiques ou privées, même étrangères, qui faisaient pleinement apprécier la maîtrise de l'artiste dans tous les domaines où s'exerça, avec tant de spirituelle aisance, son crayon ou son pinceau : portraits, scènes de genre, scènes galantes, paysages, compositions religieuses, dessins d'illustration, etc. A côté de pièces célèbres, déjà admirées en d'autres expositions — « *S'il m'était aussi fidèle!* », « *Dites donc : s'il vous plaît!* », *Le Sacrifice de la rose*, *Le Verrou*, *Les Jets d'eau*, *La Visite à la nourrice*, *L'Heureuse famille*, *La Lecture* (Mme Fragonard et sa sœur Marguerite Gérard) en plusieurs répliques, *Le Taureau* (également traité plusieurs fois), etc. — on en trouvait beaucoup d'autres non moins séduisantes, parmi lesquelles *La Rêveuse*, *Le Concours*, *La Récompense*, *Les Beignets*, *L'Oranger renversé*, les deux figures d'*Homme assis* et la *Rosalie Fragonard* du Louvre, et l'on admirait surtout les dix pièces prêtées par l'Albertina de Vienne, entre lesquelles brillaient particulièrement une *Rosalie Fragonard en Savoyarde* à l'aquarelle, *Marguerite Gérard lisant* et *Marguerite Gérard dessinant* et plusieurs de ces paysages d'Italie qui comptent parmi les meilleurs de son œuvre, notamment la *Grande allée de cyprès de la villa d'Este*.

§

Un autre régal de premier ordre nous est offert (jusqu'au 27 juin) à la **Galerie Paul Rosenberg**, par une exposition, organisée au profit de la Cité Universitaire, avec le concours du Louvre et de collections privées françaises et étrangères, d'un choix d'œuvres des grands maîtres français du XIXe siècle, depuis Géricault jusqu'à Van Gogh et Gauguin, en passant par Corot, Ingres, Delacroix, Chassériau, Daumier, Puvis de Chavannes, Degas, tous les grands impressionnistes et Cézanne. Depuis longtemps on ne nous avait présenté un ensemble aussi remarquablement caractéristique de l'évolution de l'art français au cours du XIXe siècle; tout, ou presque tout, y est de premier ordre, et on a le plaisir d'y trouver des œuvres peu connues ou rarement exposées, tels le *Portrait d'Ernest Chassériau* par son frère, la *Vénus blessée par Diomède*, d'Ingres, une *Femme nue* de la jeunesse de Renoir (1870), le *Pont de Mantes* et la *Jeune femme en robe rose* de Corot, l'*Enfant aux cerises* et le *Portrait des parents de l'artiste* par Manet, les *Repasseuses* de Degas, les merveilleux *Iris* et autres toiles de Van Gogh, les deux paysages de Seurat. Le *Paysage exotique* du « douanier » Rousseau, lui-même, ne détonne pas dans cet ensemble, auquel s'ajoutent le buste de *Madame Coleman*, de Carpeaux et quelques bronzes de Rodin.

§

Mais l'événement le plus important de cette « saison » artistique si riche — trop riche — en attractions est l'exposition internationale d'art byzantin (1) qui s'ouvre, au moment même où nous écrivons, au **Musée des Arts décoratifs**. C'est la première fois qu'est présenté un tableau d'ensemble de cette brillante civilisation de l'Orient chrétien au cours de dix siècles; par le nombre et le choix excellent des œuvres qui le composent et qu'a permis de réunir le concours généreux de toutes les grandes collections publiques ou privées de France, d'Europe et des Etats-Unis, il rivalise avec les

(1) Du 28 mai au 5 juillet.

olus importantes manifestations du même genre — exposiions d'art musulman à Munich en 1912, d'art persan à Lonlres l'an dernier, pour n'en citer que deux — qui ont émerveillé les historiens d'art et les amateurs, et il ne laissera pas ın souvenir moins durable. Il met en pleine lumière non seulement la majesté et la splendeur, mais encore la variété le cet art qu'une fausse légende, aujourd'hui périmée, représentait comme figé dans des formules hiératiques immuables et qui, au contraire, ayant vivifié au contact de l'Orient les raditions de l'art antique dont il avait hérité, a connu une ongue évolution et à plusieurs reprises s'est renouvelé et ransformé.

L'exposition, qui part du IVe siècle, où Constantin transporte à Byzance le siège de l'Empire, se poursuit jusqu'au XIVe. Bien qu'à l'heure où nous écrivons son installation ne soit pas entièrement terminée, celle-ci cependant est assez avancée pour permettre de donner de cet ensemble un aperçu succinct que nos lecteurs préféreront sans doute à une étude plus complète qui ne pourrait paraître qu'une fois l'exposiion fermée (2).

Tous les modes d'expression et toutes les techniques dont se sont servis les artistes de Byzance et ceux qui suivirent eur inspiration sont ici représentés : sculpture en marbre, en pierre, en bronze, en ivoire; mosaïque; peinture et enluminure de manuscrits; orfèvrerie, etc. Parmi les sculptures, on notera surtout : dès l'entrée, ainsi qu'il convenait, un buste le Constantin venu du Louvre et la statue, conservée aux Thermes de son ancien palais, de l'empereur Julien; puis, dans les salles latérales, une charmante tête de femme en marbre, dite faussement « de Théodora » (Château Sforza de Milan); le sarcophage en marbre dit de Psamatis et un orse masculin en porphyre du Musée de Berlin; un des sarcophages chrétiens du Louvre; un bas-relief en marbre, *Hercule et le cerf*, du Musée de Ravenne; le « camée d'Hono-

(2) On nous permettra de conseiller aux visiteurs, avant de se rendre au Pavillon de Marsan, de lire quelqu'un des ouvrages d'ensemble sur l'art byzantin écrits par nos spécialistes et tout particulièrement les excellentes et claires monographies *L'Art byzantin*, par M. L. Bréhier (Paris, Laurens) et *L'Art chrétien primitif et l'Art byzantin*, par M. Ch. Diehl, professeur à la Sorbonne (Paris, éd. Van Oest, av. 64 planches).

rius », un des plus beaux connus, de la collection Robert de Rothschild; — parmi les ivoires (dont la collection, avec celle des tissus, est particulièrement importante) les plus belles pièces du Louvre (« ivoire Barberini », « triptyque Harbaville », diptyques consulaires, etc.) du Cabinet des médailles (*Romain II et l'impératrice Eudoxie couronnés par le Christ*), de Cluny, de Sens (grande pyxide, peigne rituel de saint Loup), de Troyes (célèbre coffret teint en pourpre), le grand « diptyque de Boèce » du Musée de Brescia, le coffret dit de Veroli, venu de Londres, etc.; — parmi les pièces d'orfèvrerie, la célèbre « coupe d'Antioche », du IVe siècle, de la collection Kouchakji à New-York, et, de même date, le « disque de Théodose Ier » de l'Académie de Madrid; le grand disque d'argent, orné d'une divinité marine (VIe siècle), de la collection Gualino de Turin, le « vase d'Emèse » du Louvre, les grands plateaux d'argent (notamment celui de *Briséis rendue à Achille*) du Cabinet des médailles, la coupe antique en agate de l'ancien trésor de Saint-Denis, au Louvre; du Louvre encore, la grande plaque en argent doré *Les Saintes Femmes au tombeau*, et le reliquaire de Jaucourt; le reliquaire de la Vraie Croix en or et émaux cloisonnés, du Xe siècle, à la cathédrale de Gran en Hongrie; les plaques d'or émaillé, conservées au Musée de Budapest, de la couronne de Constantin Monomaque, et des bijoux trouvés dans des sépultures avares; de très beaux émaux et une peinture, *La Descente de croix*, de la collection Stoclet de Bruxelles; une grande *Vierge* en mosaïque de la collection Viguier; — parmi les manuscrits, l'Evangéliaire du VIe siècle de la cathédrale de Rossano, à feuillets pourpres, objet précieux entre tous, le Psautier de l'évêque Egbert de Trèves (Xe siècle) du Musée de Cividale; d'autres beaux manuscrits de Venise, de Vienne, etc. (quant à la riche collection de manuscrits grecs de notre Bibliothèque Nationale, celle-ci l'expose dans ses propres salles); — dans l'abondante collection des tissus : la tapisserie copte (la plus belle connue) appartenant à M. et Mme Bliss, de Washington; les étoffes d'Antinoé conservées au Louvre et au Musée Guimet, un choix de pièces provenant du riche Musée de tissus de Lyon; le magnifique ensemble du trésor de la cathédrale de Sens : suaires de saint Victor, de saint Poten-

tien, de sainte Colombe et de saint Loup (3); un autre magnifique tissu décoré d'aigles aux ailes éployées (xi[e] siècle), appartenant à la cathédrale d'Auxerre; enfin, l'une des merveilles de l'exposition : la somptueuse chape, faussement dite « de Charlemagne » (xi[e] siècle) du trésor de la cathédrale de Metz.

A ces œuvres d'origine byzantine sont jointes, dans une dernière salle, les productions étrangères contemporaines de Byzance, dont le style et la technique rappellent les modèles sortis des ateliers de l'Empire. A ce groupe appartiennent quelques pièces hors ligne : le calice et la patène en or trouvés à Gourdon et conservés au Cabinet des médailles, ainsi que l'épée et les bijoux provenant de la sépulture de Childéric; une remarquable série d'objets d'orfèvrerie barbare prêtée par le Musée de Budapest, et d'autres par le Musée des Antiquités nationales de Saint-Germain et Mme la comtesse de Béhague; la célèbre croix d'or enrichie d'émaux et de pierres précieuses, travail italien du xii[e] siècle, provenant ainsi que deux autres pièces du trésor des Guelfes, dispersé l'an dernier; une autre croix similaire venue de la cathédrale de Cosenza, etc.

Dans le grand hall sont groupés, avec de nombreuses photographies d'édifices, des relevés, admirables de fidélité scrupuleuse, exécutés à grandeur d'original, des mosaïques les plus célèbres de Saint-Marc de Venise, de Ravenne, de Palerme, de Mistra, de Saint-Démétrius et de Saint-Georges de Salonique et de la mosquée des Ommayades de Damas, et un fac-similé de la célèbre chaire en ivoire de l'évêque Maximilien (vi[e] siècle) à la cathédrale de Ravenne.

§

C'est surtout aux bibliophiles que s'adresse la vaste exposition qui, sous le titre « Salon international du livre d'art », vient de s'ouvrir au Palais des Beaux-Arts de la Ville de Paris, dont elle occupe environ le quart. Deux galeries, l'une au rez-de-chaussée (côté des Champs-Elysées), l'autre au pre-

(3) Voir dans la collection « Memoranda » de la librairie Laurens l'excellent petit guide illustré : *Le Trésor de la cathédrale de Sens*, par l'abbé E. Chartraire.

mier étage, renferment les innombrables créations de tous nos éditeurs de livres d'art, dont plusieurs habillées de somptueuses reliures de l'accent le plus moderne, et dans une suite de salles qui flanquent la seconde de ces galeries (à l'extrémité de laquelle est exposée la collection d'autographes modernes léguée à l'Université de Paris par M. Jacques Doucet) s'alignent les productions de même genre de tous les pays d'Europe. Il est impossible de donner même un simple aperçu de cette prodigieuse floraison aux couleurs et aux saveurs si diverses et d'en esquisser une étude critique. Il y a là une recherche passionnée d'originalité et de beauté, qui aboutit parfois à de vrais chefs-d'œuvre d'invention et de goût; en dehors de la France, nous en avons remarqué surtout dans les sections des Pays-Bas, de la Pologne, de l'Allemagne, de l'Autriche, de la Grande-Bretagne (trop maigrement représentée); quant aux élucubrations de la Russie soviétique, qui, semble-t-il, visent surtout à étonner, elles ne méritent guère, à part quelques livres pour enfants, qu'on y prête attention.

Pour accompagner ce tableau de la production bibliophilique contemporaine et en montrer pour ainsi dire les origines, le conservateur du Petit Palais, M. Gronkowski, a eu l'excellente idée, dont les amateurs lui seront infiniment reconnaissants, de réunir dans seize vitrines placées dans la salle Courbet (mais seulement jusqu'au 21 juin, tandis que le Salon international voisin durera jusqu'au mois d'août) les livres les plus précieux des collections léguées à la ville de Paris par les frères Dutuit et qui, à cause de leur rareté et de leur fragilité, ne sont pas exposées en temps ordinaire. C'est une extraordinaire et inestimable réunion de merveilles: incunables, elzévirs et autres éditions rares (parmi lesquelles la première édition de Dante, de 1481), revêtus des plus riches reliures par Maioli, les Eve, Le Gascon, Derome, Padeloup, etc., les unes aux armes de rois et de reines de France, depuis François Ier jusqu'à Marie-Antoinette, les autres ayant appartenu à des bibliophiles ou des personnages célèbres : Grolier, le connétable de Montmorency, Colbert, Bossuet, Mme de Maintenon, Mme de Montespan, Mazarin, le surintendant Fouquet, etc.; enfin, des exemplaires uniques, comme

l'*Adonis* de La Fontaine, calligraphié par Jarry et orné d'un frontispice de Chauveau, offert par le poète à Nicolas Fouquet, ou bien un Racine avec des dessins de Gravelot préparés pour la gravure, un Molière illustré par Boucher, etc.

§

Enfin, le **Musée d'ethnographie** du Trocadéro a exposé du 15 mai au 15 juin les collections rapportées par la mission Paul Coze, chez les Peaux-Rouges du Canada. Organisée sous les auspices des Scouts de France, auxquels appartenaient ses six membres, elle avait pour but de recueillir pour le Musée d'ethnographie des documents et des objets de toute espèce relatifs à la vie et aux coutumes des différentes tribus d'Indiens Peaux-Rouges dans les « réserves » que leur a ménagées le gouvernement canadien. La moisson a été abondante : elle comprend plus de neuf cents pièces méthodiquement classées, dont un excellent catalogue illustré donne la description (4) : vêtements et parures (parfois d'une richesse raffinée), scalps avec ornements de plumes, instruments de guerre, de chasse, de pêche, de jeux, de sorcellerie, masques de danse, calumets et ustensiles divers, moyens de transport, tapis à dessins géométriques, ou peaux d'animaux décorées de motifs floraux, etc. A ces innombrables objets dont l'intérêt est parfois rehaussé par la démonstration de leur fabrication technique, s'ajoutent de belles aquarelles de M. Paul Coze et des dessins de M. Raymond Gid, des dioramas et photographies, et chaque jour, pendant l'exposition, avaient lieu l'audition de chants indiens enregistrés sur disques (le jour de l'inauguration on eut le régal de les entendre de la bouche même d'un chef Peau-Rouge) et la démonstration de l'allumage du feu par friction.

Dans le même musée doit s'ouvrir, à la fin de mai, en annexe de l'exposition de Vincennes, une exposiiton ethnographique des colonies françaises, et d'autres manifestations artistiques vont encore, de tous côtés, solliciter la curiosité du public : au Musée de Sèvres, exposition d'un choix

(4) Un commentaire plus détaillé est fourni par le beau volume illustré *Mœurs et histoire des Peaux-Rouges*, par René Thévenin et Paul Coze (Paris, Payot, éd.).

d'œuvres de nos céramistes (1890-1930) et de céramiques lettones offertes par le gouvernement de Lettonie; au Musée Galliera, exposition de « L'Art pour l'enfant », qui s'ouvre au moment où nous terminons cet article, en même temps qu'une autre charmante, « Les Enfants d'autrefois » à la Bibliothèque municipale de Versailles, etc... Nous les signalons dès maintenant, en attendant que nous puissions y revenir dans notre prochaine chronique, où nous parlerons en même temps de la réouverture du Musée du Luxembourg, entièrement remanié.

§

La dilapidation des trésors d'art de Russie continue. Le gouvernement des Soviets a fait mettre en vente les 12 et 13 mai, à Berlin, par la maison Lepke, qui en avait établi un magnifique catalogue, la célèbre **collection Stroganoff** de Saint-Pétersbourg. Elle comprenait plus de 250 pièces, dont 108 peintures; les plus marquantes étaient un *Adam* et une *Eve* de Cranach le Vieux, de magnifiques portraits par Van Dyck, Van der Helst, Romney, deux beaux paysages de Jacob Ruysdael, un Rembrandt, *Jésus et la Samaritaine*; de notre école française : une *Bacchanale* de Poussin, des allégories de Boucher, une série de six peintures décoratives d'Hubert Robert, des portraits de la comtesse Stroganoff et de la princesse Galitzine par Mme Vigée-Lebrun, un portrait par Greuze d'un jeune comte Stroganoff; parmi les sculptures, deux bustes de Voltaire et de Diderot par Houdon, un *Amour* de Falconet, etc., puis quantité de beaux meubles et de tapisseries.

Les enchères ont produit un total de 2.290.000 marks, soit plus de treize millions de francs. L'*Adam* et l'*Eve* de Cranach ont été payés 47.000 marks; le Rembrandt, 210.000; les *Portraits de Nicolas Rockox* et la *Balthazarine van Linick* de Van Dyck, 660.000; celui d'*Antoine Priest*, du même artiste, 60.000; le Romney, 50.000; les six Hubert Robert, 151.000; les deux Boucher, 51.050; le *Voltaire* de Houdon, 26.000, et le *Diderot*, 45.000; l'*Amour*, de Falconet, 64.000; trois Gobelins d'après de Troy, 37.500.

Mémento. — La maison Braun a eu l'heureuse idée de puiser

dans le riche fonds de ses photographies pour établir une série d'albums consacrés aux dessins des grands maîtres anciens et modernes, expression spontanée et directe — par suite souvent plus éloquente qu'une peinture plus travaillée — de la pensée et de la sensibilité d'un artiste. On accueillera donc ces volumes avec infiniment de plaisir. Plusieurs ont déjà paru. Nous en avons deux sous les yeux : *Choix de cinquante dessins de Albrecht Dürer* et *Choix de cinquante dessins de Rembrandt van Rijn*. C'est un vrai régal : le choix des œuvres, présentées chronologiquement, est excellent, et la reproduction qui en est donnée, toujours dans les teintes des originaux, est d'une perfection qui ne saurait être dépassée. A ces planches s'ajoutent, comme préambule, quelques pages d'introduction résumant l'œuvre du maître étudié, suivies de la description et de l'histoire (particulièrement détaillées et précieuses dans le *Rembrandt*) des pièces reproduites.

Nous avions exprimé le regret, en parlant de l'exposition de la Dentelle au Musée Galliera l'hiver dernier, que le catalogue ne contînt pas quelques explications sur les diverses techniques de cet art délicat. Ce que nous souhaitions alors vient d'être amplement réalisé dans un volume de la « Collection des Collectionneurs » que nous avons signalée dernièrement à nos lecteurs : *Les Dentelles anciennes*, par M. Charles Magué (Paris, Les Editions pittoresques, in-8°, xi-212 p. av. 40 planches, dont 1 en couleurs). Après avoir retracé succinctement l'histoire de la dentelle, l'auteur, après des conseils aux collectionneurs, décrit l'outillage et la technique des divers procédés, puis étudie les productions des différents pays : France, Italie, Belgique, etc., mettant sous les yeux du lecteur, en des planches d'une exquise finesse d'exécution, des spécimens remarquables des divers centres de production.

Dans un autre volume, non moins utile, de la même collection (197 p. av. 40 planches, dont 1 en couleurs), M. Alphonse Roux étudie *Les Tissus d'art* de toute matière (laine, soie, velours, broderies, tissus peints ou imprimés) et les divers procédés employés pour leur décor. Extrêmement documentée (elle est même précédée d'un aperçu historique sur l'ornementation des tissus dans l'antiquité) et néanmoins rédigée de la façon la plus attrayante, cette étude, ici encore, est accompagnée de belles planches qui forment comme une anthologie du décor des tissus à travers les âges.

AUGUSTE MARGUILLIER.

CHRONIQUE DE GLOZEL

Détermination ethnographiques des galets perforés et pédonculés de Glozel. — Glozel, école d'art.

Déterminations ethnographiques des galets perforés et pédonculés de Glozel. — La valeur des déterminations ethnographiques en préhistoire n'est plus à établir. Mais elles sont d'autant plus certaines que la similitude est plus grande et limitée à un seul groupe d'objets. En un mot, si les industries des peuples primitifs actuels nous offrent plusieurs parallèles pour une même série d'objets préhistoriques, les déductions que nous pouvons en tirer ne sont plus que des probabilités.

Sans doute, en ce qui concerne précisément les galets perforés et pédonculés de Glozel, plusieurs comparaisons ethnographiques peuvent être invoquées. Ces cailloux travaillés, parfois ornés, peuvent fort bien avoir fait partie d'un collier ou avoir été portés en pendentifs. Et c'est à cette interprétation classique — en attendant d'avoir effectué des recherches personnelles — que nous nous étions arrêté dans nos publications antérieures. Aujourd'hui encore, nous croyons que pour beaucoup d'entre eux — en particulier pour les plus petits galets perforés où pédonculés, — cette attribution ornementale est exacte. Nous voyons, en effet, à Glozel, un grand nombre de petites pendeloques en os, taillées sur le même modèle que ces galets pédonculés, qui ne peuvent avoir servi que d'ornements (voir fig. 141 de *Glozel*). De même encore, il est possible que des galets perforés aient été employés comme « plombs » de filet, bien qu'à part un seul, aucun ne présente de traces d'usure, comme cela se serait produit s'ils avaient été traînés sur le fond caillouteux d'une rivière.

Cependant si on examine l'industrie glozélienne de l'os et du bois de cervidé, on est frappé du grand nombre d'objets qui n'ont pu servir qu'au *tissage*. Non seulement nous avons recueilli dans nos fouilles une *navette* (voir fig. 161 de *Glozel*), présentant à chaque bout un profond évidement pour l'enroulement des fils, mais des sortes de chevalets fourchus d'un côté, appointés de l'autre, propres à maintenir écartées des trames de tissage et plusieurs peignes aux dents divergentes qui devaient servir au *serançage* des fibres textiles.

Nous croyons même que beaucoup d'autres pièces, ouvrées en os, dont la destination précise nous échappe, ont été également employées par les tisseurs néolithiques.

C'est pourquoi, dès le début, nos recherches pour la détermination des objets ont été dirigées vers les travaux de filage, de tissage, de passementerie et de corderie. Aussi fûmes-nous frappé de rencontrer dans l'*Illustration* du 4 avril 1931, à propos d'*Un village-musée en Norvège*, la photographie d' « un métier à tapisserie où demeure, tel qu'on l'a retrouvé dans un grenier, le travail inachevé de quelque ouvrière du quinzième ou du seizième siècle : métier primitif, cadre grossier où les fils de chaîne sont tendus par des pierres percées attachées à leur extrémité » (fig. 1). Cette photographie

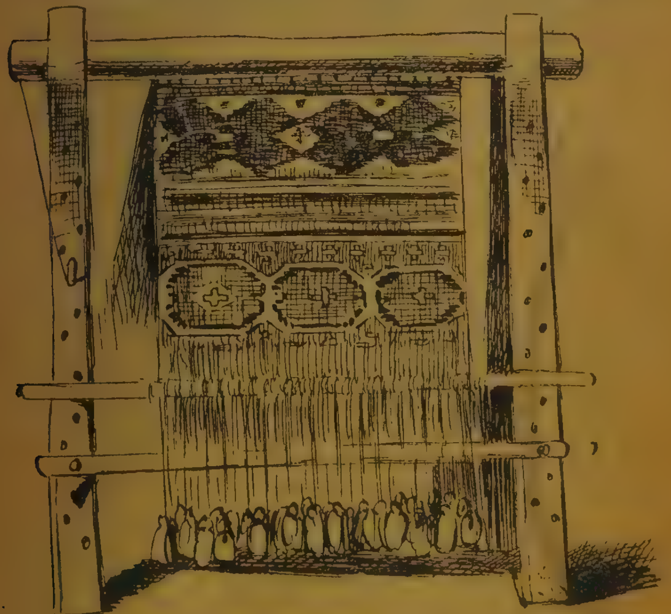


Fig. 1. — Dessin au trait reproduisant la photo de l'*Illustration*.

est très nette. A côté des pierres perforées que mentionne le texte, on peut voir également des galets *pédonculés*, semblables à ceux de Glozel (fig. 2). Bien plus, un de ces tendeurs,

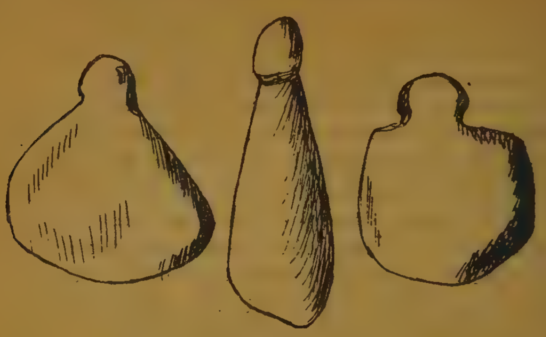


Fig. 2. — Galets pédonculés de Glozel.

à gauche, semble identique à un galet allongé que nous avons décrit sous le nom de « pierre polie en forme de crochet » et auquel nous n'avions pu assigner aucune destination (fig. 3).

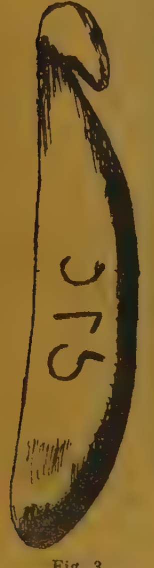


Fig. 3
Galet taillé en forme de crochet.

Sans doute, loin de nous la pensée de regarder tous les galets pédonculés de Glozel comme des tendeurs de fils de chaîne. Les plus petits sont trop semblables, comme nous l'avons vu, à des objets ouvrés en os, pour n'avoir pas constitué, comme ces derniers, des éléments de collier. Leur poids d'ailleurs eût été insuffisant pour bien tendre les fils. Mais il nous semble logique, en présence d'un parallèle ethnographique si fidèle, de considérer les plus gros galets pédonculés et le galet en forme de crochet, comme ayant également servi de tendeurs de fils de chaîne pour le tissage.

Quant aux galets perforés, si les plus petits, spécialement choisis pour leur forme arrondie, ont vraisemblablement fait partie de colliers, si d'autres ont pu être employés, comme les pédonculés, à tendre les fils de tissage ou encore à faire descendre les filets au fond de l'eau, nous croyons également que beaucoup avaient une autre destination. En effet, on peut voir, à l'Exposition Colo-

:ale, dans le stand du Cameroun et du Togo, un nègre
ui emploie, pour tisser, des *tirants* semblables comme *péda-*
er (fig. 4). Des cordes passent, entre deux orteils, par les



Fig. 4. — Galets perforés, placés entre le gros et le second orteil, servant de « *tirants* ».

ous de ces rondelles perforées et se trouvent retenues par
e gros nœuds du côté opposé. Elles peuvent ainsi être ac-
onnées par les pieds de l'ouvrier, qui, par elles, abaisse, au
oment voulu, alternativement les deux trames qui viennent
imbriquer devant le va-et-vient de la navette. Beaucoup de
alets perforés de Glozel ont dû servir au même usage, dans
ndustrie naissante du tissage (fig. 5).

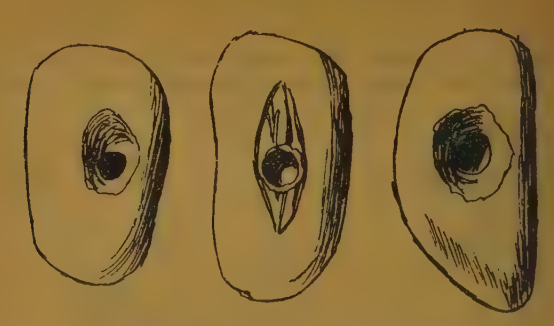


Fig. 5. — Galets perforés de Glozel.

Mais les objets en terre cuite, perforés au milieu, appelé communément fusaïoles, n'avaient-ils pas une destinatio semblable? Nous le croirons d'autant plus que leur poids mi nime ne semble guère indiquer qu'ils aient vraiment pu êtr des *pesons* de fuseau. Par contre, leur cuisson toujours trè poussée leur donnait la résistance voulue pour servir d pédalier de tisseurs où leur légèreté n'était qu'un avantage Enfin nous rappellerons que nous avons déjà décrit, parm les objets en céramique, des *pesons d'argile* « avec perfora tion d'une pointe ou avec une rainure de suspension » comme servant au tissage (voir fig. 216 et 217 bis de *Glozel*) La disposition et la forme des tendeurs du métier archaïqu norvégien nous permettent aujourd'hui de préciser cette attri bution. Et nous croyons que de nouvelles observations n peuvent manquer d'être faites, qui viendront confirmer qu c'est par des parallèles avec l'industrie primitive du tissag qu'on arrivera le mieux à connaître l'usage de beaucou d'objets glozéliens, encore indéterminés.

Dr A. MORLET.

Glozel, école d'art. — M. P. Desfosses, rédacteur en chef d la *Presse Médicale*, rendant compte, dans le n° du 22 avri 1931, du *corpus* publié par le Dr Morlet, souligne « le fait d Glozel inspirateur d'art », pour un monument officiel.

Plusieurs artistes avaient déjà exprimé l'idée, après avoi visité le musée de Glozel, que des « synthèses d'expression » aussi puissantes et hardies ne pouvaient manquer d'inspire

n jour des sculpteurs et graveurs modernes. M. Desfosses ous apprend que cela n'a pas tardé.

Le numéro de mai 1930 du *Monde colonial illustré* reproduit ı projet de monument aux morts du Sahara, d'après la maquette ı sculpteur Alfred Benon, exposée au Salon de la Société Coloiale des Artistes français. Sur la face antérieure de l'édifice, eux paupières closes (le reste du visage étant omis) donnent ce monument une vague apparence de tête colossale symboliınt, paraît-il, le silence du désert.

On ne peut s'empêcher, en regardant cette maquette, de se rapeler les poteries funéraires trouvées à Glozel, qui présentent galement une apparence de tête humaine, le visage étant, lui ıssi, réduit aux deux yeux, et où Morlet a trouvé, lui aussi, ne symbolisation du silence, du silence de la mort.

Manifestement, l'artiste moderne s'est inspiré de Glozel, élevé nsi à la dignité d'école d'art.

Quand on songe à la bataille acharnée qui s'est livrée autour e ces trouvailles, le fait de Glozel inspirateur d'art, Glozel fourissant l'idée d'un monument fficiel, prend une saveur parculière.

Toujours au sujet du masue sans bouche, mais comme arallèle ethnographique, le r Morlet nous adresse le crouis d'un masque de danse aoundé qu'on peut voir à Exposition Coloniale, dans e pavillon du Cameroun ig. 6).

L'absence de bouche y est ccusée par la longueur exessive du nez et les ouverıres minuscules pratiquées u niveau des yeux. Il seait intéressant de connaître uelle idée symbolique ou ıagique y attachent les indiènes.

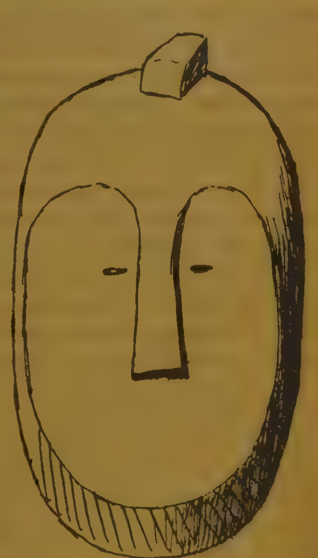


Fig. 6. — Masque de danse yaoundé (Cameroun).

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

Les premières traductions françaises de Gœthe. — La première œuvre de Gœthe mise à la portée du public français furent les *Werther's Leiden*, parus, comme on sait, en 1774. Dès 1776 une première traduction en était donnée par B. S. de S., c'est-à-dire le baron S. de Seckendorf, sous le titre de *Les souffrances du jeune Werther*, à Erlangen, et chez les éditeurs J. E. Dufourt et Th. Roux, à Maestricht, avec deux jolies vignettes de Chodowiecki.

L'année suivante, à Paris, chez Pissot, parut la traduction d'Aubry, intitulée *Les Passions du jeune Werther*, traduction promise à une longue vie et dont la fortune dure encore : ce texte fut, en effet, réédité, soit tel quel, soit modifié, notamment en 1792 et 1797, chez Didot jeune, avec quatre figures par Berthon, gravées par Duplessis-Bertaux (2 vol.); en 1809, chez le même, avec trois figures par Moreau le jeune, gravées par de Ghendt et Simonet, etc. C'est elle que réimprimèrent Delarue en 1878, Dentu en 1884, Flammarion depuis 1887, Roy en 1893, d'autres encore sans doute. Refondue en 1865 par le Dr Jacobus Rodleinmann, la traduction d'Aubry devint simplement *Werther*, et dans la collection à vingt-cinq centimes, dite « Bibliothèque nationale », elle assura au chef-d'œuvre de Gœthe un nombre infini de lecteurs français.

Une autre traduction, sans nom d'auteur et sans date, parut chez Tiger, en deux volumes.

La Bibliothèque nationale possède en outre deux traductions anciennes de *Werther*, l'une par L. C. de Sales, imprimée à Bâle en 1800, l'autre, anonyme, en deux volumes, imprimée à Paris en l'an X-1802 et réimprimée par G. Havard, sans date, puis en 1849, 1860, etc.

C. L. (de) Sévelinges procura un *Werther*, « traduit de l'allemand sur une nouvelle édition, augmentée par l'auteur de douze lettres et d'une partie historique entièrement neuve », en deux parties (Paris, Demonville, 1804), plusieurs fois réimprimée, notamment par Dentu (1825), et Garnier (1880). En 1845, Didot imprimait *Les Souffrances du jeune Werther* par Gœthe, traduites par le comte Henri de L. B... (c'est-à-dire

de La Bédoyère), avec figures de Tony Johannot. Crapelet les réédita, la même année. En 1845, encore, Pierre Leroux, — qui en avait fait paraître la première édition avant 1840, — redonnait, chez Hetzel, un « *Werther*, traduction nouvelle, accompagnée d'une préface de G. Sand », illustrée de dix eaux-fortes par Tony Johannot; elle fut rééditée en 1852. Charpentier, qui l'avait éditée dès 1843, n'a cessé de la réimprimer, entre autres en 1884, illustrée, et dans la petite bibliothèque in-32.

Après Pierre Leroux, Louis Enault traduisait pour Hachette un *Werther* plusieurs fois réédité. N. Fournier, en 1865, en publiait un autre chez Calmann-Lévy, précédé d'une étude sur Gœthe par Henri Heine; et plus près de nous, le *Werther* de la Librairie des Bibliophiles, paru en 1886 avec une préface par Paul Stapfer et des eaux-fortes de Lalauze, était signé de Mme Bachellery, qui lui rendait le titre : *Les Souffrances du jeune Werther*.

Le petit et universellement célèbre roman de Gœthe parut encore, sans nom de traducteur, chez Ledentu (1833), chez Boulé, chez Bry aîné, dans la collection des *Veillées littéraires illustrées*, à la Librairie des publications à cinq centimes (1880), dans la « Bibliothèque de poche » (1894), etc., etc. On le trouve encore dans d'autres collections populaires à bon marché, à côté de *Manon* et d'autres œuvres vulgarisées, malgré leur qualité de chefs-d'œuvre littéraires.

Au théâtre, si *Charlotte et Werther* de Dejaure, musique de Kreutzer (Théâtre Feydeau, 1er février 1792), réussit médiocrement le *Werther* de Massenet (livret de Ed. Blau, Paul Milliet et G. Hartmann, représenté à Vienne le 10 février 1892, et à Paris le 16 janvier suivant), qui n'a pas quitté le répertoire, dans presque tous les pays musicaux, ne fit depuis que donner un regain de popularité à ces traductions diverses.

D'autres imitations ou adaptations dramatiques furent d'ailleurs tirées de *Werther* : en 1806, B.-C. de Gournay publia un drame de *Werther* en cinq actes; onze ans plus tard, les Variétés jouèrent un *Werther ou les Egarements d'un cœur sensible*, drame historique en un acte mêlé de couplets, par Georges Duval et Rochefort (29 septembre 1817), et le Vaudeville représenta, le 25 juillet 1846, *Charlotte*, « drame en trois

actes, précédé de *la Fin d'un Roman*, prologue par Emile Souvestre et Eugène Bourgeois. »

C'est un demi-siècle seulement après la première traduction de *Werther*, en 1821, qu'une souscription aux *Œuvres dramatiques de J.-W. Gœthe traduites de l'allemand, précédées d'une notice biographique et littéraire*, fut ouverte chez Bobée, imprimeur-éditeur, rue de la Tabletterie, n° 9, chez Ponthieu, libraire au Palais-Royal, Galerie de bois, Pélicier, libraire place du Palais-Royal (etc.).

L'édition devait être complète en trois livraisons d'un volume chacune, dont la première, devait être livrée aux souscripteurs en octobre 1821.

Cette traduction est-elle de Stapfer (la notice sur Gœthe est signée : Albert S.....r), en collaboration avec Cavagnac et Margueré, d'après Quérard? Publiée finalement par Sautelet, place de la Bourse, de 1823 à 1826, elle eut quatre volumes au lieu de trois. *Faust* se lit dans le quatrième. Vers le même temps, Saint-Aulaire publiait aussi un *Faust*, dans la collection des *Chefs-d'œuvre du théâtre allemand*. Cependant la priorité paraît bien appartenir à Stapfer, car la bibliothèque de Weimar posséderait un exemplaire envoyé par Stapfer à Gœthe dès 1823. Il y a là un petit problème bibliographique que, dans un travail récent intitulé *Inkunabeln französischen Faust-Uebertragung in Frankreich*, le professeur Dr M. Werner de Francfort a examiné (voir la revue *Die neueren Sprachen*, Marburg et Francfort, 1931). Chose curieuse, ni Paris, ni Berlin, ni Londres, ni Francfort ne possèdent d'exemplaire de la traduction de Stapfer antérieure à 1826.

Quoi qu'il en soit, Saint-Aulaire et Stapfer (dont la traduction fut rééditée, en 1828, avec les célèbres lithographies de Delacroix) furent suivis, en la même année 1828, par Gérard de Nerval, dont la traduction, éditée par la veuve Dondey-Dupré, fit oublier celles de ses prédécesseurs.

Mais, vers le même temps, un Breton, qui avait fait des études en Allemagne, Louis Impost (né et mort à Noirmoutiers : 3 septembre 1790, 11 mars 1852), publiait sous le pseudonyme de Lidener, dans une revue nantaise, le *Lycée armoricain*, des fragments de poètes allemands, entre autres deux scènes de *Faust*, au cours de l'année 1829. Lidener-Impost

aurait laissé à sa mort, parmi quantité d'études scientifiques et de travaux littéraires, une traduction de la première partie du *Faust.*

Le poème de Gœthe a tenté, en prose et en vers, maint traducteur, ou adaptateur, et il serait difficile d'en faire en quelques lignes une bibliographie satisfaisante. Aussi nous bornons-nous, ici, à citer ceux qui doivent être considérés comme les initiateurs.

J.-G. PROD'HOMME.

NOTES ET DOCUMENTS D'HISTOIRE

Les Villiers de l'Isle-Adam de Russie. — Vers la fin de 1928 mourait à Varsovie un notable professeur du nom de Baudoin de Courtenay, qui se disait l'authentique descendant de la grande famille française qui donna des empereurs à Constantinople et un roi à Jérusalem. Je n'eus pas de peine à démontrer, dans un article de l'*Eclaireur de Nice,* que cette descendance semblait quelque peu entachée de fantaisie, attendu que le dernier Courtenay, Charles-Roger, entra dans les ordres et mourut en 1730. Sa fille Hélène avait épousé en 1712 le marquis Louis-Bénigne de Bauffremont, qui obtint pour sa descendance, par décret royal, le droit d'ajouter le nom de Courtenay à son nom, transmission qui n'aurait certes pu avoir lieu s'il s'était encore trouvé en France *un seul* représentant de cette lignée royale et impériale datant son illustration du septième fils du roi Louis VI le Gros, Pierre, lequel avait épousé en 1150 Ysabeau, la fille de Renaud de Courtenay, dont il avait pris le nom et les armes.

Plus que certainement, ce n'était que par une probable homonymie que le professeur polonais se rattachait aux Courtenay de France... Il y eut nombre d'autres gens qui se conférèrent une telle ascendance, et l'on n'a qu'à feuilleter un quelconque *Peerage and Baronetage* pour constater qu'en Angleterre des tas de *Courtenay* ou *Courtney* prétendent se rattacher à l'illustre famille française. (Courtenay est même le nom de famille des comtes de Devon.)

Je finissais ainsi mon article : « Mais combien de fois, dans la matière nobiliaire, une simple homonymie n'a-t-elle point

suscité d'usurpations!... Il en est probablement des Courtenay comme il en a été des Lusignan, des Montmorency, des Villiers de l'Isle-Adam, etc. En France, ceux qui assument de tels noms se font moquer d'eux; par ignorance, l'étranger les accepte. »

Cette conclusion me valut de recevoir, quelques jours plus tard, cette lettre dactylographiée portant l'en-tête de l'Hôtel Alsace-Lorraine à Cannes :

Monsieur,

Mon ami, le baron A. de L..., m'a communiqué ce matin votre très intéressant article : *La Fin des Courtenay*, dont les conclusions mentionnent les ignobles usurpations dont sont actuellement l'objet certains grands noms de France, et, entre autres noms, vous citez celui de Villiers de l'Isle-Adam.

A ma connaissance, le nom de Villiers de l'Isle-Adam avait subi trois tentatives d'usurpation : 1° celle de Villiers des Champs; 2° celle d'un curé; 3° celle d'un certain vicomte de Mazières en 1916.

En ce qui me concerne personnellement, je suis un Villiers de l'Isle-Adam de première race, et par les mâles, en ma qualité de descendant direct de Philippe le Beau, seigneur de Villiers-le-Bel, de Villiers, de Domont, de Valmondois et de l'Isle-Adam, fils puîné du maréchal de France Jean de Villiers de l'Isle-Adam et de Jeanne de Vallengoujart (1324-1437).

En estimant que le nom que je porte relève de l'Histoire, et en considération des événements politiques et religieux qui nous ont forcés plus d'une fois à nous expatrier, tels que les massacres de la Saint-Barthélemy, la Révocation de l'Edit de Nantes, la Révolution de 1793, etc., j'ai toujours considéré de mon devoir de montrer les documents de famille que je détiens à toute personne qui s'intéresse aux généalogies et qui possèdent la compétence nécessaire à cet effet.

En lisant vos articles sur les origines et les généalogies des grandes races, j'ai toujours admiré et votre compétence et votre documentation, et c'est la raison pour laquelle, dans le cas où vous voudriez bien me fixer un rendez-vous, je vais me faire un plaisir de vous apporter une documentation nouvelle sur les Villiers de l'Isle-Adam, dont je suis actuellement le dernier rejeton.

Ma lettre n'est pas une protestation ni une rectification, mais une simple demande d'audience, de plaideur à historien.

Dans l'attente que vous m'indiquiez l'heure, le jour et l'endroit

où je puisse vous rencontrer (de préférence le soir, si cela vous est indifférent), je vous prie d'agréer, Monsieur, l'assurance de ma haute et parfaite considération.

(*Signé*) : S. DE VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

L'en-tête de la lettre portait le nom du propriétaire de l'hôtel, un nom russe. Je pensai que mon correspondant devait être Russe lui-même, peut-être le parent de ce Villiers de l'Isle-Adam, juge de paix à Sosnowicz, en Pologne, dont, vers 1895, on me signala l'existence. La lettre avait bonne tournure; elle était intelligemment écrite, courtoise. J'écrivis sur-le-champ à M. de Villiers de l'Isle-Adam, lui donnant rendez-vous chez moi, en mon mas de Cros-de-Cagnes, le jour qu'il lui plairait de choisir.

Je vis arriver un jeune homme d'une trentaine d'années, droit et raide dans sa petite taille, portant haut une face maigre qui n'était spécifiquement ni slave, ni latine. Autant que je m'en souvienne, ses chevaux, commençant à s'éclaircir, étaient châtains, de la couleur de sa petite moustache coupée à l'américaine. Il était simplement, mais fort correctement vêtu; l'air d'un fonctionnaire civil. Il m'apprit qu'il était Russe, secrétaire de l'hôtel cannois d'où il m'avait écrit. Né à Saint-Pétersbourg, le 13 septembre 1895, ses parents l'avaient envoyé en Suisse en 1906, pour y suivre les cours du Collège de Genève. En 1917, la Révolution russe l'avait privé de tous ses biens de famille; après maintes aventures, il était arrivé en France et il avait pu trouver à Cannes, chez un hôtelier compatriote, une petite place de secrétaire qui lui permettait de vivre avec sa jeune femme, née Sophie Golovkine, qu'il avait épousée à Nice le 10 juin 1925. Ils n'avaient pas d'enfant.

Il me débita toute cette petite histoire sobrement, avec beaucoup de dignité.

Je songeai au magistrat de son nom dont j'ai parlé plus haut.

— J'ai appris que vivait en 1895 à Sosnowicz, en Pologne, un juge de paix qui s'appelait Villiers de l'Isle-Adam. Etait-ce votre parent?

— C'était mon père, fit-il simplement. Il était né à Saint-Pétersbourg en 1847. D'humeur extrêmement changeante, il

fut tour à tour aide de camp aux cuirassiers de la Garde de Sa Majesté l'Empereur pendant deux ans; puis il fut trois ans cornette aux hussards de la Garde; deux ans attaché au ministère des Affaires Etrangères; deux ans secrétaire au Sénat. Puis il passa au ministère de la Justice et fut nommé juge de paix du district de Sosnowicz; ensuite, il devint substitut, président de la Cour d'Assises, président à Pétrograd, d'une instance qui correspond à votre Cour d'Appel; enfin, il passa au ministère de la Cour Impériale où il servit pendant vingt-cinq ans, jusqu'à sa mort. Il eut deux fils : Constantin, fonctionnaire à la Chancellerie de S.M. l'Impératrice, gentilhomme de la Chambre, présumé assassiné en 1917, car jamais plus on n'a entendu parler de lui; Serge-Alexandre, moi-même, qui ai en ce moment l'honneur de vous parler.

Je retrouvai dans les paroles de mon interlocuteur l'assurance existant dans la lettre qu'il m'avait envoyée. Je m'inclinai.

— Vous m'avez écrit, monsieur de Villiers, que vous étiez le descendant direct du maréchal de France Jean de Villiers de l'Isle-Adam, mort en 1437, qui eut de Jeanne de Vallengoujart un fils, Philippe, dit le Beau, seigneur de Villiers-le-Bel, dont vous prétendez descendre directement. Vous possédez sans aucun doute les documents attestant cette descendance?

— Les voici, dit mon interlocuteur en sortant d'une petite serviette une liasse de papiers. Le maréchal Jean de Villiers de l'Isle-Adam eut trois enfants : Jacques, Philippe et Charles (1). Jacques continua la branche française; on ne sait rien de plus de Charles, sinon qu'il fut seigneur de Chétenville, près Montlhéry et qu'il rendit hommage au Roi le

(1) Dans la « Généalogie de Villiers de l'Isle-Adam » publiée dans le *Mercure de France* du 1er mai 1908, M. René Martineau cite un texte généalogique de la main de l'écrivain d'*Axel*. Il y est dit que le maréchal Jean de Villiers de l'Isle-Adam laissa « plusieurs enfants » dont il ne cite que le seul Jacques, qui, par son fils Ambroise, marié à Françoise d'Azincourt, serait l'auteur de la lignée dont prétendait descendre notre Villiers de l'Isle-Adam. On sait que, dans ce même *Mercure* (n° du 1er août 1928), M. René Prinet, au cours de son étude sur « Les Ancêtres parisiens de Villiers de l'Isle-Adam », a singulièrement réduit les prétentions ancestrales du créateur de *Tribulat Bonhomet*, en ne remontant son ascendance qu'à un certain Jérôme de Villiers, avocat parisien qui mourut en 1676, et dont le fils Jean aurait ajouté à son nom, sans autre droit précis, celui de « l'Isle-Adam » — usurpation nobiliaire des plus communes au long des siècles et dont on pourrait fournir mille exem-

26 décembre 1483. Quant au puîné Philippe, il est l'auteur de la branche qui s'établit en Russie et dont je suis aujourd'hui le dernier représentant. Je ne veux point m'occuper davantage de la branche française, dont je ne sais si elle a survécu jusqu'à nos jours et que je ne connais que par les diverses usurpations dont elle fut l'objet.

» Philippe de Villiers de l'Isle-Adam, dit le Beau, fut envoyé par le Roi de France, Charles VII, auprès de l'empereur Frédéric III pour le décider à rendre la couronne de Hongrie au jeune Ladislas. Dans une Diète où se trouvait réunie toute la noblesse hongroise, il déploya tant de zèle et d'habileté qu'il fut chargé d'aller présenter la couronne au jeune Roi. Dans cette ambassade, il avait emmené une suite si nombreuse et il déploya une telle magnificence que l'Empereur lui-même en fut étonné. L'année suivante, il épousa Marie de Saint-Aldemar, comtesse allemande de la cour de Frédéric III. Il en eut deux fils : Bénédict, qui fut évêque d'Arras au début de la Réforme; et Mathieu... Mais — observa en souriant M. Serge de Villiers — je ne vais pas vous faire ici l'historique détaillé de ma famille, ce qui serait un peu long. Voici simplement la liste prénominale, non interrompue, de père en fils, de mes ascendants, avec quelques notes caractéristiques :

» Mathieu (1452-1536);

» Louis;

» *Philippe-Mathieu*, qui embrassa le parti de la Réforme en 1560 et dut quitter la France à l'époque de la Saint-Barthélemy. Réfugié d'abord à La Rochelle en 1572, et dépouillé de tous ses biens, il gagna la Suisse où il mourut dans un âge très avancé;

» *Bénédict* suivit son père en exil, jura sur son lit de mort de rester fidèle aux principes religieux qu'ils avaient adoptés. Il épousa en 1590 la fille de Burkhart de Hutten;

» *Henri*, né en 1598, épousa une Anglaise, Miss Gray, dont il eut trois fils, dont :

ples. L'étude de M. Max Prinet se termine ainsi : « Il est certain que l'écrivain Villiers de l'Isle-Adam, descendant d'une famille de la basoche parisienne, n'était pas apparenté de la manière qu'il disait au maréchal et au grand-maître Villiers de l'Isle-Adam; il est bien probable qu'il ne tenait en aucune façon à ces illustres personnages. »

» *Louis*, qui revint en France;

» *Mathieu*, né en 1708, accepta une place de recteur à Bar en Alsace. D'un second mariage avec Marie-Dorothée de Mayerin, il eut :

» *Mathieu*, né en 1765, qui commença la branche russe. Il se fit recevoir à Sarepta, dans le gouvernement de Saratoff, de la Société Evangélique des Frères Moraves, et se rendit utile à la Couronne en fondant des colonies nombreuses, en construisant la ville de Volsk. Ses principes évangéliques ne lui permirent pas d'accepter les rangs et les décorations qui lui furent offerts par le tsar Paul Ier. Il mourut en 1804 ,laissant trois fils : Ferdinand, Samuel, Wilhelm.

» *Ferdinand* (1800-1860), conseiller d'Etat, favori de l'empereur Nicolas Ier, avec lequel il jouait aux échecs; resta fidèle jusqu'à la mort aux principes de l'Unité des Frères Moraves. A noter que son cadet, Samuel, colonel de la Garde Impériale, général de brigade et aide de camp du tsar, *fut compétiteur en 1863 à la couronne de Grèce* qui échut, comme on sait, à Othon de Danemark, devenu roi sous le nom de Georges Ier (2).

» Ferdinand se maria le 18 août 1825 à demoiselle Elvira-Barbara de Minvied-Zlobitzka dont il eut quatre enfants :

» 1° Woldemar, consul de Russie au Caire;

» 2° *Alexandre*, qui suit;

» 3° Sophie, femme du major von Achleheben, des hussards de la Garde Royale de Prusse;

» 4° Pauline, femme du comte Jean Ratiborowsky. »

J'ai parlé plus haut d'Alexandre, qui fut le père de MM. Constantin et Serge de Villiers de l'Isle-Adam.

Et voilà... Le jeune Russe dont les hasards d'une chronique

(2) Cette candidature du Villiers de l'Isle-Adam russe, posée certainement avec l'approbation d'Alexandre II, est à souligner ici. Qui sait s'il n'y faut pas voir l'origine de la fameuse « légende » de la candidature au trône de Grèce du futur auteur des *Contes cruels*?!? Les journaux du temps relevant la candidature de son homonyme slave, l'auraient confondu, peut-être par idée de mystification, avec le jeune écrivain qui commençait à faire parler de lui sur le Boulevard. De là à susciter dans l'esprit de Villiers les démarches auxquelles il se serait, paraît-il, livré à la Cour des Tuileries, allant même, suivant son cousin Pontavice de Heussey, jusqu'à demander audience à Napoléon III qui l'aurait fait recevoir par le duc de Bassano, il y a un singulier petit point historico-littéraire que nous laissons à de plus documentés que nous le soin d'élucider.

me procurèrent, il y a deux ans, le plaisir de faire la connaissance est-il vraiment l'ultime rejeton de l'illustre maison française d'où sortirent de hauts féodaux, un porte-oriflamme, un maréchal de France, un grand-maître de Malte? La généalogie qu'a bien voulu me soumettre M. Serge de Villiers de l'Isle-Adam me semble aussi authentique qu'une autre. Elle paraît même vraisemblable. En l'espèce, il se peut que le Villiers russe soit tout au moins aussi véridique que le Villiers français. De toutes façons, un fait existe en sa faveur : ce sont les hautes situations que son père et ses aïeux immédiats occupèrent à la cour de Russie et dans l'armée russe. C'était un milieu superaristocratique où n'étaient admis que les gens « nés ».

J'oubliais de dire que les Villiers de l'Isle-Adam russes s'arment *d'or au chef d'azur chargé d'un dextrochère d'argent vêtu d'hermine supportant un fanon du même, frangé d'argent brochant sur le tout,* ce qui est le blason même des Villiers de l'Isle-Adam français — celui que notre Villiers revendiquait et qui n'était point le sien, au dire de M. Max Prinet.

Je n'ai jamais revu M. Serge de Villiers de l'Isle-Adam, qui, le 17 janvier 1930, a déposé à la préfecture des Alpes-Maritimes une demande de naturalisation française.

En août dernier, j'ai reçu de lui une carte postale représentant « la Cancannière et l'Hôtel de Paris » de Trouville. Au dos, il avait écrit ces mots :

Meilleurs souvenirs de Trouville où je me trouve à l'hôtel de Paris (en qualité d'employé, de concierge, pour préciser) et cela pour faire le pendant au colonel des uhlans de la garde Gourieff, concierge au Chamonix Palace, à Chamonix, et à Kleigels, fils de l'ancien général-gouverneur de Petrograd, concierge à l'Hôtel Mont-Blanc, à Chamonix.

SERGE DE VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

(30-7-30)

Eh bien! Si vous voulez mon avis, je trouve ça très «chic»! Notre Villiers, notre cher Villiers, notre grand Villiers, dont le génie dépassait toutes les « noblesses », celui qui fut, comme me l'écrivait un jour Maurice Maeterlinck, « l'un des

dieux de notre jeunesse », et qui le reste à travers les ans, ne fit-il pas vingt métiers pour subsister?... On le connut moniteur de boxe; pour vivre ne joua-t-il point «le fou guéri» chez un de nos célèbres psychiatres? L'impénitent bohème qu'il fut toute sa vie ne s'attira-t-il pas cette amère observation de M. Antonin Périvier : « Alors, Villiers, vous mendierez donc toujours?» un jour qu'il quémandait une petite avance dans l'antichambre du *Figaro!*... Et quelle mort, dieux justes qui permettez aujourd'hui à des faquins de lettres, dont lui, l'auteur de *L'Eve future,* n'aurait pas voulu pour brosser son chapeau, de gagner en une seule semaine plus qu'il ne gagna en toute sa vie, avec tous ses chefs-d'œuvre!...

Le Villiers de l'Isle-Adam qui mourut misérablement à l'Hôpital des Frères Saint-Jean-de-Dieu peut tendre la main en souriant (de quel sourire!) au Villiers de l'Isle-Adam, concierge d'un hôtel de Trouville. Tous deux, ils sont « chez les passants »...

Va oultre, Villiers!...

GEORGES MAUREVERT.

LETTRES ANGLAISES

Edward B. Powley : *A hundred Years of English Poetry,* Cambridge University Press. — Harold Monro : *Twentieth Century Poetry,* Chatto and Windus. — H. Veslot et J. Banchet : *L'Art de traduire, Les Traquenards de la Version anglaise,* Hachette. — H. Veslot : *L'Art de traduire, Les Epines du thème anglais,* Hachette. — G. A. Johnston : *Berkeley's Commonplace Book,* avec introduction, notes et index, Faber.

Depuis trois quarts de siècle, le *Golden Treasury* de Palgrave conserve sa réputation entre les anthologies poétiques. Le compilateur se proposait d'offrir à ses contemporains les « best original lyrical pieces and songs » depuis l'époque des Tudors jusqu'à 1855. C'est cet ouvrage que Mr Edward B. Powley a voulu compléter avec le recueil qu'il appelle **A Hundred Years of English Poetry.** Il empiète sur la période couverte par Palgrave, mais il a soin de ne prendre aux poètes d'avant 1855 que des poèmes omis par son précurseur. Pour son siècle, Mr Powley a trouvé 106 poèmes de 64 auteurs différents : les uns jugeront que c'est peu, les autres que c'est trop. En tout cas, il faut reconnaître que, complet ou non, le choix témoigne d'un goût très sûr et

d'un jugement éclairé. Pour si nombreux qu'ils soient, les poètes contemporains n'ont offert qu'une maigre moisson au compilateur, qui s'en explique. Il est possible, à son avis, de composer un poème sur n'importe quoi, mais non pas n'importe comment. Un vrai poème doit exprimer quelque chose intelligiblement, en tenant compte de règles prosodiques et en faisant appel à l'émotion. Du coup, il élimine tout ce qui est confus, amorphe, dénué de sens apparent, tout ce qui, selon lui, dénote un esprit indiscipliné et des facultés paresseuses, et il déclare sans ambages qu'il n'a pas eu peur d'exclure rigoureusement la piètre versification moderne. Inutile de lui chercher querelle. Chacun a droit à son opinion, et la sienne se justifie du fait que le lecteur ne trouvera dans son recueil que de beaux vers.

Mr Harold Monro se dispense de ces sévères exclusives pour publier dans la Phœnix Library une anthologie qu'il appelle tout simplement **Twentieth Century Poetry**. Pour bien montrer qu'il sait ce qu'il fait, Mr Monro, au début de son introduction, insiste sur les trois points suivants : à l'encontre de la coutume, son anthologie n'a pas été compilée à l'aide de précédentes; elle résulte de diligentes recherches dans presque tous les recueils publiés depuis ce siècle, et dans la plupart de ceux qui parurent vers la fin du dernier; six cents volumes ont été ainsi lus ou relus pour « rafraîchir la mèmoire » et pour « établir les bases de la structure de l'ouvrage ». Puisque des bornes chronologiques sont indispensables, Mr Monro les veut aussi arbitraires que possible. Il n'inclut dans sa sélection que les poètes dont les « œuvres complètes » n'ont été réunies que dans ces derniers trente ans. Les autres sont automatiquement exclus, par exemple Ernest Dowson et Lionel Johnson. Mais il prend deux poèmes de John Davidson, leur contemporain, et six de Gerard Manley Hopkins le Magnifique, qui appartient « tempéramentalement et techniquement » au vingtième siècle.

Le choix comprend quelques poètes américains dont l'inclusion a été décidée parce que leurs poèmes parurent d'abord en Angleterre et parce que leur influence s'est suffisamment exercée pour que leur présence soit essentielle.

A la période actuelle s'appliquent trois citations faites par le compilateur : « L'expérience de chaque âge exige une confession nouvelle et le monde semble sans cesse attendre son poète. » A cette phrase d'Emerson, Mr Monro oppose celle-ci de Cowley : « Un âge guerrier, varié et tragique est le meilleur dont on puisse écrire, mais le pire pendant lequel écrire », et cette autre de J. M. Synge : « Avant que le vers ne redevienne humain, il lui faut devenir brutal », Mr Monro veut que par l'organe de ses poètes, notre âge guerrier et tragique parle aussi clairement et authentiquement qu'il le peut. Des poèmes de guerre se mêlent aux autres dans le recueil. Les jeunes de qui soudain s'enflamma la furieuse indignation contre la guerre forment, selon Mr Monro, le pivot de notre époque et sont ainsi, en grande partie, la cause de l'impulsion nouvelle donnée indirectement à la poésie anglaise.

Une question se posait, que Mr Monro a résolue à son profit. Quand un poète compile une anthologie, une discrétion excessive l'amène à s'abstenir d'y faire figurer ses propres productions. La modestie est une louable vertu dont on prétend que les poètes sont rarement doués : il est de nombreuses preuves du contraire. Dans le cas présent, discrétion et modestie eussent été fâcheuses; Mr Harold Monro compte au rang des meilleurs poètes contemporains et son absence d'une anthologie de la poésie actuelle non seulement eût été regrettable, mais le recueil en aurait été incomplet. Il passa donc tous ses matériaux à « un juge impartial » qu'il ne dévoile pas et qui fit son choix après examen de l'ensemble des poèmes déjà réunis par le compilateur; il avait été au préalable convenu que le jugement serait sans appel. Reconnaissons que, si le choix n'est pas celui qu'aurait fait Mr Monro lui-même, il n'en est pas moins excellent. L'anthologie serait moins riche de n'avoir pas les trois poèmes retenus : « The Nightingale near the House », « Midnight Lamentation » et les admirables extraits de « Trees ». Elle est à coup sûr fort riche, cette anthologie : soixante-dix-sept poètes ont apporté leur pierre, autant de gemmes au nombre de deux cent quarante, et de quelle variété! Il y a là Yeats et Thomas Hardy, Siegfried Sassoon et Richard Al-

dington, Alice Meynell et Eden Philpotts, Ezra Pound et les trois Sitwell, Herbert Read et James Stephens, J. C. Squire et Robert Nichols, Henry Newbolt et T. Sturge Moore, F. S. Flint et Lascelles Abercrombie, John Drinkwater et D. H. Lawrence, T. S. Eliot et Robert Graves, A. E. Housman et Wilfrid Gibson, et James Joyce, Walter De La Mare, John Masefield, Ford Madox Hueffer, W. H. Davies, Maurice Hewlett, Robert Bridges, Laurence Binyon, W. S. Blunt, G. K. Chesterton, Frances Cornford, etc.

D'aucuns vont observer qu'il manque dans ce choix quelques-unes des plus tapageuses gloires du jour. L'histoire littéraire, riposte Harold Monro, révèle que tous les dix ans un poète surgit que le bon public dénué de discernement salue comme une merveille : le temps éteint vite ces feux de paille. Ce premier tiers du siècle s'est montré mirifiquement prolifique, mais sera-ce une vraie grande période, ou seulement une période bourrée de menus talents? Dans un siècle, dit spirituellement Monro, cette marqueterie apparaîtra peut-être comme une sorte de « poète composite » et de cette centaine de demi-grands poètes on pourra récolter une gerbe de cinq cents poèmes qui vaudront la peine d'être conservés. Il sera curieux alors de voir combien la présente anthologie en contiendra. Néanmoins, Harold Monro opine qu'on peut dénommer « grande » la période qui, de Hardy et Bridges, va jusqu'à Flecker et Brooke; cette période georgienne aurait été selon lui indûment écourtée. Il y voit deux principales influences : celle de A. E. Housman, qui s'exerça puissamment jusqu'en 1920, et celle de T. S. Eliot, qui se poursuivra jusqu'en 1940; mais tandis que le premier ciselait des joyaux, le second dégrossit des blocs de granit. Somme toute, on est fort tenté d'être de son avis lorsqu'il déclare soudain que, depuis Darwin jusqu'à H. G. Wells, c'est surtout en prose qu'ont été écrits les longs poèmes, en tenant compte cependant que les générations futures admireront de plus en plus *The Dynasts* et *Dawn in Britain.*

En attendant le jugement de la postérité et en se méfiant des engouements de l'heure, le lecteur a besoin d'un choix établi par un juge compétent. Harold Monro a montré dans cet ouvrage une compétence remarquable en même temps

qu'une indépendance et un courage aussi rares que louables. Son recueil paraît bien être le meilleur des tableaux qu'on nous a présentés de l'innombrable poésie de ce début du siècle.

§

La traduction est un sujet qui intéresse un notable public, à en juger d'après la correspondance que m'a value la récente chronique dans laquelle je l'ai traité, à propos des compilations de MM. Koessler et Derocquigny et de Félix Boillot. Un de ces correspondants s'étonne que, parmi ces intéressants ouvrages, je n'aie pas « fait une petite place » à ceux de M. H. Veslot. Mon excuse toute simple est que je les ignorais, et maintenant que j'ai pu les étudier, grâce à l'amabilité de MM. Hachette, qui me les ont fait tenir, je suis reconnaissant à mon correspondant de me les avoir signalés, et je m'empresse de les recommander à tous ceux qui poursuivent la connaissance de la langue anglaise. Sans doute sont-ils destinés surtout aux élèves des classes d'anglais de l'enseignement secondaire, mais il n'est personne qui n'y trouve à préciser son savoir, à le consolider et à l'étendre. Après l'étude de la grammaire, et quand il a acquis un vocabulaire suffisant, qu'il est capable de lire couramment sans de trop fréquents recours au dictionnaire, l'élève d'anglais devra se munir de ces deux manuels et se les assimiler fidèlement; ce lui sera facile, car ils sont amusants et spirituels, et les innombrables exemples et citations sont choisis de façon à s'implanter dans la mémoire. Tous deux ont pour titre général **L'Art de Traduire**, et voilà qui est bien. En aucune manière, traduire ne saurait être une tâche dont on s'acquitte sans autre souci que de s'en débarrasser au plus vite; ce ne peut être non plus une besogne rebutante bâclée à la hâte en vue de palper promptement une rémunération presque toujours misérable. Traduire est assurément un art, et tout art doit tendre à la perfection. Mais combien rares sont les traducteurs qui se préoccupent d'abord d'acquérir les moyens de traduire aussi fidèlement que possible! Et combien nombreux sont ceux qui donnent en plein dans les pièges que leur tend à chaque page la langue anglaise!

Le premier en date de ces volumes s'appelle **Les Traquenards de la Version** et il est signé par MM. H. Veslot et J. Banchet, tous deux professeurs agrégés d'anglais au lycée Hoche. En outre, il est présenté par ce parfait angliciste, ce poète et cet écrivain admirable autant que modeste qui est Emile Legouis, professeur en Sorbonne.

On est toujours guetté par l'anglicisme, remarque M. Legouis, et le mal est d'autant plus insidieux que le contact avec les textes anglais est plus fréquent. Le grand danger de l'anglais est d'être parfaitement rapproché du français, d'avoir en partie un vocabulaire identique, ou qui semble l'être, et qui n'a cependant ni tout à fait la même forme ni tout à fait le même sens. A tout instant, le novice et l'imprudent trébuchent : il faut des maîtres avertis et expérimentés pour guider à travers ces chausse-trapes leurs premiers pas. Bien mieux, et M. Legouis a raison d'insister sur ce point, ce manuel est de ceux qu'il importe à tous, même aux maîtres, de feuilleter sans cesse, moins peut-être pour réagir contre les erreurs de sens que pour « conserevr au français sa pureté, menacée par l'invasion des idiomes étrangers ». L'anglicisme est déchaîné : il foisonne dans les journaux. Les nouvelles de l'étranger sont transmises par des câbles américains et anglais et viennent à Paris en passant par Londres. Là, les correspondants français des agences les traduisent séance tenante pour les télégraphier sans délai. Le temps leur manque, et peu leur chaut, du reste; le premier mot qui leur vient à l'esprit est le bon. Sur leur bureau, comme outillage, juste un de ces dictionnaires anglais-français quelconques, consulté en désespoir de cause; et toute la journée, lecture de journaux et publications anglaises, rapports et conversations avec des collègues anglais, une ambiance où prédomine l'anglais, où disparaît la méfiance des traquenards de l'analogie, où les réactions contre les erreurs de sens s'atténuent : culture prospère de l'anglicisme.

Les auteurs rappellent la fameuse formule de Beljame : « En matière de traduction, plus on est littéral, plus on est littéraire. » Et ils commentent :

Formule heureuse, disent-ils, s'il en fut jamais, car, en énonçant moins une doctrine qu'une directive, en fixant moins un dogme

qu'une tendance et un but, elle reconnaît implicitement que ce but ne peut s'atteindre qu'avec une certaine approximation. Lorsqu'on essaie, en effet, de transporter dans une langue nouvelle tout ce qui peut, sans en violer le génie, y passer de l'original, on ne tarde pas à sentir et à toucher les limites même de l'art du traducteur. Bientôt se dressent devant vous les idiotismes sans équivalents, les habitudes grammaticales sans analogues, les tours de syntaxe sans correspondance, toutes disparités provenant de ces différences originelles qui subsistent entre le mécanisme cérébral d'une nation et d'une race et le mécanisme cérébral d'une autre race ou d'une autre nation, et qui font que ces groupes distincts sentent et réagissent diversement.

Ces disparités, ces obstacles, même quand ce ne sont plus des traquenards, accumulent devant le traducteur des difficultés déconcertantes. Il ne peut s'en tirer par les moyens dont dispose l'écrivain original. Le traducteur doit conserver l'ordre du texte, le mouvement des phrases, rechercher le mot juste, l'expression adéquate, se soumettre à l'enchaînement des idées de l'auteur, aux éléments mêmes de ses idées, aux rapports qu'il établit entre elles, bref, « rendre avec toute l'exactitude possible, en un français qui pourrait sembler spontané, l'allure générale du morceau proposé. » Il aura ainsi établi une traduction « littérale », autrement ce ne sera qu'une trahison. Qui donc nierait que la traduction ainsi comprise est un art, et un art qui exige de quiconque le pratique non seulement un talent spécial, mais un ensemble formidable de connaissances, une culture double, sans cesse entretenue. Nous ne dirons rien, ici, du désintéressement qu'il y faut, double également, car le traducteur s'efface, comme il va de soi, devant l'auteur dont il interprète l'œuvre, et il se contente des mesquines rétributions allouées à ce labeur délicat et ardu.

Un autre de mes correspondants a voulu, me dit-il, « ramener le travail du traducteur à ses justes proportions », dont, selon lui, j'exagère l'importance et la difficulté. Ses arguments m'ont rappelé ceux que m'opposa jadis un éditeur opulent pour justifier l'émolument de fesse-mathieu qu'il offrait communément aux traducteurs. Il n'y a pas lieu à controverse. Chacun a droit à son opinion, et souvenons-nous

que nul n'a jamais ni tout à fait raison ni tout à fait tort. En tout cas, je suis bien certain, n'en déplaise à quiconque, d'avoir beaucoup plus raison que tort, et je base mon opinion sur une expérience de plus de trente ans. Prétendre que la traduction « n'est autre chose qu'un calque libre d'un texte établi par un autre et qu'il suffit de suivre », c'est à peu près dire qu'elle est aussi facile que de mettre sa main dans un gant. Dans la pratique, il en est tout autrement. Le « calque » même « libre » ne peut donner qu'un mot-à-mot, une version juxtalinéaire, et nous savons quel charabia on obtient par ce procédé. Les deux langues ne se superposent pas : l'origine synthétique de l'anglais va tout à l'encontre de la nature analytique du français. L'anglais exprime la mentalité des Anglais, si différente de la nôtre. La façon qu'ils ont d'exprimer leurs idées, leurs sentiments, procède d'une psychologie qui leur est particulière : elle reflète leur individualisme, l'importance qu'ils attachent au fait concret, leur besoin matérialiste de précision, d'exactitude, même illogique, leur défiance des idées abstraites, des généralités, toutes ces caractéristiques qui constituent leur insularisme. De là, des tournures inattendues, des particularités idiomatiques, des significations déroutantes, des mots-sosies et des anglicismes qui, si on les calque, donneront un résultat aussi cocasse que saugrenu, qui ne sera certainement pas une traduction, du moins au sens où nous l'entendons ici. Il faut trop souvent avoir recours à l'équivalent pour que le calque soit possible.

On trouvera justement, dans *Les Traquenards de la Version anglaise*, les moyens de parvenir à ces équivalents en évitant les pièges. Nous voilà loin du calque, si nous voulons rendre par exemple cette phrase : *Every substance that actually is, by actually being that thing, actually is no other*; ou cette autre : *In argument with men, a woman ever goes by the worse*. Est-ce un calque qui me donnera le sens de : *I cut him*, ou de *I ignored him*? Je serai loin de compte si je traduis en calque : *A shepherd tells the tale of his sheep every evening*, et je risque fort de paraître ignorer *which is which* si je calque trop servilement : *Our vicar, when his curate preaches, in the afternoon, sleeps in the desk*. S'il est commode d'avoir de l'argent, ce serait trop commode de n'y

voir qu'une commodité dans cette phrase : *Money is itself a commodity whose value depends on the same circumstances that determine the value of other commodities,* même si on considère l'argent comme *the staple commodity.*

On ne sait bien une langue que si on en saisit les finesses. Si on parle une langue étrangère, ce n'est pas seulement pour proférer des mots dans un arrangement plus ou moins sensé, c'est pour exprimer des pensées, des images, des idées, et il en est de même avec la traduction. L'excellent ouvrage de MM. Veslot et Banchet démontre quelle ingéniosité il faut au traducteur pour rendre les nuances infinies de l'anglais et trouver ces légitimes expédients grâce auxquels on évite les phrases lourdes, la traduction pénible, incertaine, fatigante à lire. Notez que les auteurs n'ont pas été chercher leurs exemples dans des grimoires filandreux et amphigouriques : ils les ont pris tout simplement dans Dickens, Carlyle, Kipling, Tennyson; et je ne serais point étonné que certains proviennent de journaux contemporains. Il fallait des exemples *to the point* et *relevant to the purpose,* et ils y sont si l'on ne calque pas. Peut-être sont-ce les verbes qui dissimulent le plus de traquenards : un ingénieux tableau synoptique de la correspondance des temps présents et passés résume sous une forme très claire cette question si compliquée que rend plus ardue encore l'usage constant des postprépositions. Essayez de calquer ces impératifs : *paint it out, brush it away, rub it away, wash it away, find it out, speak out, blow it up, drink it up, drink it off*; ou ces autres exemples : *The train steams into the station, — The ship sails into the harbour, — The artillery thundered past us, — The herd splashed through the pool, — They scarcely seemed to enter the city.* Ces quelques emplois du verbe, et il en est de pires, suffisent pour démontrer combien il est facile de tomber dans l'anglicisme, « sournois ennemi du français pur », pour citer M. Veslot.

Après avoir, avec son collaborateur, soigneusement jalonné le domaine de la version pour en révéler les embûches, M. Veslot, dans **Les Epines du Thème anglais,** s'attaque seul au gallicisme, « corrupteur insidieux de la langue étrangère.» Le thème a été rétabli dans les classes et dans les examens;

d'aucuns nient l'utilité de cet exercice, mais, puisque les élèves doivent s'y livrer, ils n'auront pas de meilleur guide que ce nouveau volume. L'auteur se justifie en termes excellents de l'avoir composé :

Traduire sa langue maternelle en un idiome que l'on sait assez mal, c'est se livrer sans doute à une acrobatie cent fois plus périlleuse que la gymnastique inverse. Le jeune Français, dans une certaine mesure, est protégé par un instinct héréditaire de correction relative contre les tournures d'un exotisme exagéré; il n'est pas rare que, se sentant entraîné par l'anglicisme, il fasse de lui-même le rétablissement qui s'impose. Mais un instinct de même genre lui fait totalement défaut vis-à-vis de l'anglais qui sort de sa plume. Il est tout excusable, s'il n'est suffisamment averti et guidé, d'introduire dans une langue dont il n'est pas encore maître, les tours syntaxiques de sa langue maternelle; il ne peut avoir aucun sens inné de l'effet déplorable qu'ils ne manquent d'y produire.

Puisque ce sens lui manque par nature, il lui faut l'acquérir artificiellement. Mais qu'il ne s'y risque pas avant de posséder à fond la grammaire élémentaire, avant d'être capable d'appliquer l'ensemble des règles principales du discours, et même aussi d'avoir acquis un abondant vocabulaire. La disposition de l'ouvrage est ingénieuse : l'auteur renonce à faire se succéder les matières dans leur ordre coutumier, articles, noms, adjectifs, etc. Pour favoriser, dit-il, l'éclosion de vues générales, de conceptions élargies, il a rassemblé par groupes des phénomènes qui, dans les grammaires, se trouvent dispersés, séparés et isolés de faits similaires et connexes. Pour que les élèves en reconnaissent l'analogie ou l'identité, l'auteur les étudie sous le rapport de la notion de quantité, de la notion de qualité, de celle de possession, etc. Il en dégage divers principes généraux « qui expliquent, s'ils ne les rendent pas inutiles, les petites règles multiples, éparses, ardues à retenir. » Certainement, rien, mieux que ce livre, n'amène à une pénétration graduelle du génie de la langue anglaise, et n'impose à l'esprit son mécanisme et ses caractéristiques. *Les Epines du Thème anglais*, comme *Les Traquenards de la Version anglaise*, permettent, de la façon la plus intelligente, de parfaire la difficile technique de l'art

de traduire, et ils sont aussi indispensables au travailleur, même au simple lecteur, que les précieux *Faux Amis*, de MM. Koessler et Derocquigny et que *Le Vrai Ami du Traducteur* de Félix Boillot. Du reste, je ne saurais mieux faire que de joindre à cette opinion l'éloge que le correspondant qui me les a signalés fait de ces ouvrages : « Pour ma part, dit-il, j'ai plus appris en les lisant qu'en quatre années d'études nonchalantes à l'école. »

Vraiment, avec tous les merveilleux instruments de travail qu'on leur offre, les traducteurs devraient donner des versions parfaites; mais est-ce que le traducteur idéal ne serait pas celui qui, parlant les deux langues depuis l'enfance, possède d'instinct le sentiment de leur correction, et la conscience également instinctive du génie spécial de chacune? Alors, il lui suffirait d'avoir recours au simple dictionnaire de l'une ou de l'autre.

§

S'il n'est pas comparable au *Discours de la Méthode*, le **Commonplace Book** de Berkeley peut tout de même s'en rapprocher. On a fort justement dit qu'il est un écho de la pensée de l'époque. C'est une sorte de cahier de notes sur lequel le futur philosophe, qui avait vingt ans et étudiait au Trinity College de Dublin, écrivait toute sorte de réflexions où l'on retrouve les idées qui sont à la base de sa philosophie. C'était dans les premières années du dix-huitième siècle, alors que les travaux de Locke et de Newton portaient les derniers coups aux étroites conceptions de la scolastique. La jeunesse universitaire se passionnait pour les idées nouvelles, et ce cahier de notes montre combien profondément Berkeley en était influencé. On n'avait jusqu'à présent de ce *Commonplace Book* que des éditions fautives. Nous devons savoir le plus grand gré à Mr G. A. Johnston, auteur of *The Development of Berkeley's Philosophy*, de donner aujourd'hui une excellente édition avec introduction, notes et index d'un ouvrage qui constitue l'un des plus intéressants documents de l'histoire de la philosophie. Einstein a récemment souligné l'importance capitale de ce livre, qui, très bien présenté par l'éditeur, est à garder à portée de la main.

HENRY D. DAVRAY.

LETTRES PORTUGAISES

L'Intégralisme. — Carlos Rates : *Teatro novo;* Funchal, 1930. — Antonio Sergio : *Antigona,* drame en trois actes; Ed. da « Republica », Porto. — Les Modernistes. — Alberto d'Oliveira : *Coimbra amada (ultimos versos);* Ed. « Maranus », Porto. — Antonio Ferreira Monteiro : *Misteriosa Graça,* poèmes d'amour; Lisbonne. — *Mar das Tormentas;* Seara Nova, Lisbonne. — *Vergel sombrio;* Aillaud e Bertrand, Paris-Lisbonne. — Teixeira de Pascoaes : *O Pobre Tolo (Elegia satirica)* ; Aillaud e Bertrand, Lisbonne. — Mémento.

S'il est vrai, comme nous sommes enclins à le penser, que l'évolution des idées politiques et sociales en un milieu donné se reflète directement dans le mouvement des lettres et des arts, nous devons trouver matière à méditer sur les choses du Portugal contemporain; car, si l'on y peut constater un certain fléchissement des doctrines françaises de la Révolution, c'est au profit de l'Intégralisme nationaliste, issu des mêmes préoccupations que les idées propagées chez nous par Charles Maurras. Et c'est toujours de France que partent, dans ce domaine, les impulsions décisives, encore que l'on ne puisse nier l'influence déterminante du fascisme italien sur le développement de la *Contre-Révolution portugaise.* C'est avec un vif intérêt qu'on lira, sous ce même titre, la substantielle étude que M. Joâo Ameal publiait récemment dans la revue de culture nationaliste : *Naçâo portuguesa* (série VI, tome II, Fascicule 7). Apôtre de la première heure, le brillant essayiste et dramaturge M. Hipolito Raposo, l'auteur applaudi de ce puissant drame rustique, *Le Berceau,* qui marque une date dans l'histoire du théâtre lusitanien, et de ce panorama cruel de la vie portugaise des derniers temps de la République constitutionaliste : *Seara nova,* s'est ingénié, dans une conférence qui fit sensation : *Deux Nationalismes,* à établir les différences qui selon lui séparent l'Action française de l'Intégralisme lusitanien. Son exégèse est impressionnante; mais la filiation des idées directrices reste de toute évidence. De brillantes personnalités ont marqué de leur empreinte vigoureuse cette renaissance doctrinale du Monarchisme catholique. Tel Antonio Sardinha, poète, historien, polémiste, prophète passionné d'un néo-ibérisme qui restituerait au Portugal sa mission traditionnelle de puissance chrétienne, auteur de *Au commencement était le Verbe, A la*

foire des Mythes, A l'ombre des portiques, Le Purgatoire des Idées et de ces pages lyriques où s'exalte le culte fervent du sol et de la race : *Tronc reverdi, L'Epopée de la Plaine, Pluie du Soir.* Antonio Sardinha fut prématurément enlevé par la mort à son poste de combat. Il fut le fidèle camarade de lutte du poète Alberto Monsaraz, à qui l'on doit, tant en portugais qu'en français, les beaux vers de *Romper d'Alva,* de *Sol criador,* de *Da Saudade e do Amor,* de *La Muse intrépide,* et qui fut le premier directeur du journal *A Monarquia.* La pléiade intellectuelle de l'Intégralisme fut nombreuse et de valeur. Certains hommes de gauche, avertis de Nietszche et de Stirner, comme l'essayiste et historien Alfredo Pimenta, auteur de *Les Bases de la Monarchie future,* de *Message au Lieutenant du Roi,* des *Etudes philosophiques et critiques,* ou, comme Henrique Trinidade Coelho, irrités de certains sophismes, firent bon marché de leurs convictions anciennes et mirent leur talent au service des revendications d'ordre, de hiérarchie et de discipline à tout prix. C'est que les trois dogmes révolutionnaires : le dogme de la bonté naturelle de l'homme, de l'égalité absolue des créatures, du droit à la révolte contre le pouvoir ont singulièrement perdu de leur crédit dans certains milieux cultivés. Le besoin de liberté a fait place au besoin de stabilité, et le problème le plus ardu que notre époque ait à résoudre est celui de la restauration du principe d'autorité. Les démocrates s'attachent à maintenir le principe de la souveraineté populaire, cependant que les extrémistes de gauche envisagent d'organiser la dictature du Chiffre et de la Technique. Les uns et les autres veulent bâtir la Cité des hommes, sans souci de la Cité de Dieu. Comment, en effet, rétablir le Droit divin et quelle vertu magique les foules modernes consentiraient-elles à reconnaître au sacre des rois? Ainsi les sectateurs des doctrines maurrasiennes en sont-ils réduits, même pour servir la tradition catholique, à préconiser le coup de force. En réalité, presque personne encore ne voit comment, dans l'ordre pratique, se peut affirmer la solidarité nécessaire de la Cité des Hommes et de la Cité de Dieu. Tout groupe humain fomente nécessairement son égrégore et vice-versa. Il faut permettre à cet esprit collectif, à cet égrégore de se choisir ses interprètes,

poètes et savants, docteurs et prophètes, au hasard des vocations naturelles. Les royautés primitives étaient entourées de pratiques magiques, dont nous n'avons peut-être pas encore discerné nettement le caractère. En tout cas, dans cette recherche du principe d'autorité qui passionne les élites modernes, il convient selon nous d'observer que nous vivons désormais sous le règne de la Machine, et que le fait d'oublier Dieu nous mène directement à subir, sans contre-poids, la tyrannie abrutissante des mécaniques que nous avons cru créer pour notre bien-être.

Mais, aussi bien sur le terrain politique, social et religieux que dans le domaine de l'art, nos contemporains se divisent. La crise est universelle. Tout naturellement, comme le fait observer M. Carlos Rates dans la préface de Théâtre nouveau, le cinéma, avec ses possibilités panoramiques et ses perfectionnements incessants, gagne chaque jour du terrain sur les spectacles dramatiques ordinaires. Un rajeunissement du théâtre s'impose donc de toute évidence et, prêchant d'exemple, M. Carlos Rates s'efforce de montrer que le drame peut être aisément sauvé par le retour aux origines, c'est-à-dire par l'introduction à la scène du chant, de la musique et de la danse, tout en tenant compte des immenses progrès matériels réalisés au cours des siècles. Dans les douze pièces qu'il a composées pour illustrer sa théorie novatrice, et qui comportent chacune seulement trois actes, M. Carlos Rates s'est surtout préocupé de faire un théâtre d'action, de mouvement, qui pulvérise en quelque sorte le dialogue et montre le développement de passions fortes, qu'il s'agisse d'épisodes empruntés à l'histoire ou que le thème dramatique soit puisé dans la vie contemporaine. M. Rates ne s'interdit même pas le symbole, ni la féerie; mais, pour mieux élever les âmes, il entend d'abord plaire en incorporant au drame tous les prestiges, toutes les séductions de la modernité la plus raffinée. Quelques titres diront l'éclectisme de l'auteur, dont la formule, en aucune façon révolutionnaire, se situe en prolongement direct du *Frei Luiz de Souza* de Garrett, et qui a ainsi le mérite d'être bien portugaise : *L'Equivoque*, où deux sœurs sont éprises du même homme; *Maternité*, qui place au-dessus des conventions sociales et de l'amour lui-

même le devoir de perpétuer la vie; *Mariana Alcoforado,* où le dramaturge, après Julio Dantas, R. Chianca, Salema Vaz, reprend pour la mettre à la scène la gracieuse et douloureuse légende de la Religieuse portugaise, en s'abstenant toutefois des mouvements lyriques qui font le charme particulier de la pièce de Salema Vaz; *Coupable,* où l'on retrouve l'histoire de la servante séduite par le fils de famille et sauvée par l'honnête plébéien de sa classe; *Messaline,* qui nous offre le tableau de la vie romaine du Ier siècle; *Tempête,* où revivent Danton et Mme Roland; *Le Mirage, Le Renoncement, Pardonner,* pièces composées pour mettre en valeur certains artistes de la scène portugaise contemporaine et que nous ne saurions analyser ici, faute de place. En somme, M. Rates utilise largement l'élément mélodramatique, tout en simplifiant la construction selon le mode de l'ancienne tragédie, mais en évitant les tirades.

Très avertis de tout ce qui se fait en France, les Portugais n'en gardent pas moins l'intégrité de leur tempérament national, dans toutes les manifestations de leur activité intellectuelle, et le fait est à noter soigneusement.

Comme ailleurs, les fluctuations de la politique portugaise sont provoquées par l'antagonisme qui met actuellement aux prises à travers le monde les partisans de l'Ordre par la force et les sectateurs de la Liberté démocratique. Ceux-ci ont trouvé en M. Antonio Sergio l'un de leurs plus éloquents champions. C'est avec un art consommé que, pour mieux prendre la défense des droits du peuple et de l'inviolabilité de la conscience individuelle, il est allé chercher dans le passé grec la touchante histoire d'**Antigone**, pour en faire le symbole des luttes du présent et en tirer un enseignement conforme à son idéal généreux de républicain constitutionaliste. Le drame en trois actes, qu'il a conçu et réalisé, n'est pas seulement un ardent manifeste politique, mais une pièce admirablement charpentée, pleine de vie, de mouvement et d'émotion, capable de faire époque au théâtre, s'il se trouve un directeur pour la monter et un gouvernement pour l'autoriser.

Le brillant essayiste a résumé là le plus clair de sa doctrine, et j'imagine aisément que la pièce serait, dans le mo

ment présent, vigoureusement applaudie en Espagne.

Le grand débat qui, à travers le monde contemporain, oppose les scientistes rationalistes aux tenants de la Foi et de la Tradition ne pouvait manquer de pénétrer également dans la Poésie. Cependant, par nature, les poètes naissent surtout pour travailler à la Cité de Dieu, ce qui leur procure une certaine répugnance à s'embrigader dans les bataillons du Temporel. Or, tandis que les uns restent fidèles à la notion de beauté, de liberté, d'amour, les autres tendent à renverser l'esthétique aristotélicienne, en prenant pour base de la réalisation d'art l'idée de Force.

Ainsi, dit par exemple M. Alvaro de Campos (*Athena*, décembre 1924), il ne s'agit plus d'aller du particulier au général, mais du général au particulier, en sorte que la sensibilité individuelle ne cherche plus à s'humaniser, à s'universaliser. C'est l'humain, au contraire, qui devra se personnaliser, l'extérieur qui s'emparera du centre intérieur.

Disons tout de suite que ces tendances ne sont pas allées jusqu'à faire école, à proprement parler, et que les Modernistes portugais sont srutout en train de marquer leur trace par l'affirmation de quelques personnalités vigoureuses, plutôt que par la mise en action de théories outrancières. La nouvelle génération poétique lusitanienne se préoccupe surtout, comme le dit fort bien M. Pierre Hourcade (*Bulletin des Etudes portugaises*, n° 1, Janvier 1931), de découvrir les conditions et les moyens d'expression d'un art vraiment vivant. Là-bas comme ailleurs, ils œuvrent sans que la qualité de leur effort ait réussi à vaincre l'indifférence du grand public. Il est regrettable toutefois que leurs revues et leurs livres ne soient pas parvenus de façon plus régulière au rédacteur de ces chroniques, dont le travail d'exploration bénévole est ainsi parfois rendu difficile. Nous eûmes cependant plaisir à citer ici quelques-uns des noms dont s'illustrèrent à bon droit successivement *Contemporanea*, puis *Athena*, revues luxueuses et de haute tenue, auxquelles a succédé *Presença*, dirigée par José Regio, le chantre ardent des *Poèmes de Dieu et du Diable*, le sonnettiste original de *Biographie*, par Joâo Gaspar Simôes, analyste subtil, psychologue averti, chez qui perce l'influence russe, par Branquinho de Fonseca,

dont les poèmes, baignés de la plus étrange des ironies sentimentales, font songer à Gomez de la Serna. Les fringantes Chansons d'Antonio Botto ont, dès leur mise au jour, retenu notre admirative attention.

D'Afonso Duarte la carrière poétique est déjà longue, et il vient de réunir toute son œuvre sous le titre de *Les Sept Poèmes lyriques*. C'est un prestigieux créateur d'images et, en même temps qu'un parfait ouvrier du vers, une âme toute baignée de fière tendresse.

Almada Negreiros est un fantaisiste exquis de la prose et du dessin. Fernando Pessoa, le Poète-Protée, chez qui le dynamisme whitmanien se tempère d'amère ironie sans jamais perdre toutefois de sa sincérité vibrante, a su retrouver, après Anthero de Quental, le secret de l'ode philosophique. Ricardo Reis et Alberto Caeiro, deux de ses pseudonymes, ont ainsi pu montrer ce que valent en pratique les théories audacieuses d'Alvaro de Campos, son autre signature. L'auteur de *Gardeur de troupeaux*, parfait maître du Verbe, n'a rien à voir avec le genre académique, en dépit du soin attentif qu'il apporte à la forme. Il a réalisé une traduction en vers du *Corbeau* d'Edgar Poe, qui n'a presque pas d'égale dans aucune autre langue.

De Mario Saa, magicien subtil de la métaphysique libre, on ne saurait passer sous silence les ingénieux *Poèmes de la Raison Mathématique*, et Gil Vaz a enfermé dans quelques-uns de ses sonnets des sensations passionnées qui vont jusqu'à l'angoisse. Cette pléiade novatrice se reconnaît volontiers l'héritière directe du dynamisme impressionniste inauguré par Cesario Verde, et l'Anthologie moderniste, qui vient de paraître, sous le titre de *Cancioneiro*, porte ce nom en frontispice. Mais, pour la richesse de la sensibilité aussi bien que pour le goût du style, ces novateurs accusent tout aussi bien une étroite parenté avec le grand prosateur Teixeira Gomes, qui précisément vient de rééditer son immortel bouquet de contes, *Gente Singular*. Il nous faudra reparler de ce grand livre.

Mario de Sa-Carneiro, qui vint se suicider à Paris en 1916 à l'âge de 26 ans, et qui laisse, tant en prose qu'en vers, une œuvre saturée de rêves angoissés, semble bien lui devoir aussi

quelque chose. Il oublia toutefois de lui emprunter la sérénité. Camillo Pessanha, sombré dans l'opium à Macao, est un autre Antonio Nobre, dont la plainte sensuelle est un cri de génie. Après ces liqueurs mêlées de poison, il fait bon savourer, cependant, la grâce rêveuse, la discrète émotivité, la *saudade* évocatrice qui distinguent les sonnets amoureusement ciselés de M. Alberto d'Oliveira. Pour ce fin prosateur, un vers est un monde et il le prouve dans Coimbre aimée, un livre que tous les amis du paysage de Coimbre mettront dans leur poche.

De Joâo de Barros et de Teixeira de Pascoaes tout ensemble procède le lyrisme palpitant, nerveux, riche d'images et de symboles d'Antonio Ferreira Monteiro, qui a su dire toute la divine tristesse de l'amour dans Grâce mystérieuse, tous les sursauts de la Mer et de l'Ame dans Mer des Tempêtes, tout le charme religieux de la vie rustique dans Sombre verger. La mélodie qui jaillit du fond de l'être de ce poète va de la Terre au Paradis. Ainsi dit-il lui-même. Entre la Terre et le Ciel oscille toute la poésie visionnaire du grand Teixeira de Pascoaes. Satire et élégie mêlées, tel est le *Don Quichotte*. Pascoaes, dans son dernier poème : Le Pauvre Fou, rejoint à la fois Cervantes et Shakespeare, le Shakespeare du *To be or not to be*, en même temps qu'il donne figure et voix à l'Ame ibérique d'aujourd'hui, déchirée par le rude combat entre les Démons et Dieu. Ainsi, peu à peu, sa gloire gagne l'Europe entière et son nom vient d'être prononcé pour le Prix Nobel. A ce propos, nous espérons pouvoir consacrer bientôt à son œuvre de plus amples commentaires.

Mémento. — Seront prochainement passés en revue *O Homem que matou o Diabo*, du maître romancier Aquilino Ribeiro; *A Capela de Rosas*, trois récits d'émouvante simplicité, par Ana de Castro Osorio; *Os Lusiadas, pour les enfants et pour le peuple*, par Joâo de Barros; *A Expressao da colera nos autores classicos*, par Henrique de Vilhena; *A Nova Anthropologia criminal*, par Mendes Corrêa; *Florilegio*, *Cantigas* et autres œuvres, par Joâo Maria Ferreira; *Portugal* (*Les Guides bleus*) — en français — par Raul Proença et autres; *Vagalumes, verso gallego*, par Xosé Ml Cabada Vasquez; *A Obra poetica de J. An. da Cunha*, par Hernani Cidade;

O Estado Novo Ditatorial, par B. Machado; *Historia do Regimen Republicano em Portugal*, sous la direction de L. de Montalvor, etc. Lire, à *Descobrimento* (vol. 1, 1931) *Huit Elégies chinoises* par le poète de *Clepsydra*, Camillo Pessanha, et de gracieux petits poèmes de Ribeiro Couto; à *Seara Nova : La Véracié, l'idéalisme* et la *politique*, par Antonio Sergio (N° 237), *Lettre à Joâo de Barros*, par T. Gomes (N° 238); à *Celtiga, Chant à la Galice*, par A. Couceiro Freijome (25 mars 1931), dans *A lingua portuguese, Em torno da Demanda do S. Graal*, par J. Lapa.

PH. LEBESGUE.

LETTRES ANGLO-AMERICAINES

Conrad Aiken : *Selected Poems*, Scribners. — Yvor Winters : *The Proof*, Corvard-McCan. — *The Poems of Emily Dickinson*, edited by Martha Dickinson Bianchi and Alfred Leete Hampson, Little Brown. — Cameron Rogers : *La Vie de Walt Whitman*, N. R. F. — Walt Whitman : *Œuvres choisies*, N. R. F. — Georges Duhamel : *Scènes de la vie future*, Mercure de France.

Nous présentons à nos lecteurs une gerbe de poésie américaine, Yvor Winters, Aiken, Whitman, Dickinson, c'est-à-dire quatre figures représentatives.

Nous avons parlé de **Conrad Aiken** à nos lecteurs il y a déjà longtemps. Il n'a pas conquis en France la notoriété de Sandburg, de Masters, ou même de Robinson. La raison en est que sa poésie néo-romantique a trop de représentants dans notre pays, qui encombrent nos revues, nos journaux, nos microphones : le Français moyen demande autre chose aux étrangers, surtout à ces Américains qui nous arrivent d'un pays fabuleux, berceau du jazz, de Charlot, du gratte-ciel et de toute richesse. Conrad Aiken parle de solitude, de désolation. Qui l'entendrait? A relire ses *Poèmes choisis*, on s'aperçoit que Conrad Aiken a subi l'influence de Whitman.

> I go my secret way, down secret alleys;
> My errand is not so simple as it seems.

Ou plutôt, disons que, comme Whitman, la civilisation américaine a rejeté Conrad Aiken dans l'ombre, une aube rêveuse et triste où il n'écoute plus que les battements de son cœur. Son sentiment de la beauté des choses est aigu, poignant, douloureux. En ceci, il se rattache aux poètes anglais qui tous ont joui du monde avec un arrière-goût de cendres, tel Keats

ne sachant que confondre *vérité et beauté,* dans le désespoir d'arrêter l'une ou l'autre.

Dans une confusion de « Pigeons, de nuées, de soleil, d'ombres tournoyantes », le poète est emporté par une vague sonore où il nous entraîne : mais nous ne perdons pas notre sens critique, nous nous relevons mécontents. Le miracle de vrais poètes comme Shelley, Whitman ou Claudel (se méfier des contrefaçons, nos revues en sont pleines et de plumes qui ont d'abord condamné ces trois maîtres), c'est qu'ils annihilent notre sens critique et ne permettent pas de protester. Leurs fautes de goût sont elles-mêmes aimables. Avec Conrad Aiken, nous protestons avec lucidité.

Mon message n'est pas si simple qu'il semble...

Lorsque Whitman nous le confie, nous le croyons et sa poésie vibre en nous, et celle de Claudel vibre en nous, mais Conrad Aiken ne nous persuade pas. Nous rejetons l'étoffe de ses vers comme un vêtement trop lourd, tandis que nous serrons sur nous l'étoffe whitmanienne ou claudelienne comme une douce volupté.

En un mot, Conrad Aiken est un ouvrier excellent. Ses poèmes sont verbeux et sonores. Des éclairs les parcourent. Ils éclairent sa nuit où il voudrait nous entraîner.

Combien différent est Yvor Winters, dont je ne sais rien sinon que, à différentes reprises, l'ayant rencontré dans les revues, il m'avait un peu agacé et déconcerté. Raison de plus, n'est-ce pas, pour se précipiter sur un recueil de ce poète et faire un effort de compréhension. Nous avons beaucoup appris depuis dix ans, du moins je le crois et je le souhaite. Yvor Winters ne me surprend plus.

The dead are left alone
Theirs the intenser cost.
You followed to a stone
And there the way was lost.

Pour la concision, l'âpreté, la force du vers, Yvor Winters retrouve l'art d'Emily Dickinson dont la gloire monte dans le ciel américain. Feu Amy Lowell me l'avait dit et je commence à penser qu'elle dit vrai : Emily Dickinson est le plus

grand, le plus profond des poètes états-uniens. Nous allons y venir, une fois de plus. Yvor Winters paraît beaucoup moins original, quand on la connaît.

Une réédition des Poèmes **d'Emily Dickinson** ramène l'attention des lettrés vers cette curieuse figure. Comme sa sœur du Yorkshire, Emily Brontë, elle fut poète par hasard. Elle n'écrivait pas pour les autres. Elle renfermait dans ses tiroirs des menus poèmes qu'elle avait un peu de honte à montrer. Puritaine s'il en fut, Emily Dickinson cachait ses sentiments et ses vers. Le monde ne la connaissait que comme une mystérieuse étrange femme, sans beauté, mais avec un esprit merveilleux. Ce qu'elle a pu souffrir de sa solitude dans l'Est américain, nul ne l'a su; seuls quelques-uns de ses vers le révèlent :

> Snug in seraphic cupboards
> To nibble all the day
> While unsuspecting cycles
> Wheel pompously away.

Un écrivain qui, sans souci de publication, sans souci de recherche, écrit de tels vers est un très grand poète. Emily Dickinson n'a pas *voulu* être, s'est même défendue d'être *écrivain.* Elle l'a été par la force des choses... oh! non pas des choses extérieures, car les événements étaient peu nombreux à Amherst, et passaient comme des fantômes derrière les vitres de la maison familiale. La force des choses intérieures, un monde d'images refoulées, de pauvres rêves impossibles. Un amour aurait apporté le bonheur, la joie du moins, qui lui a manqué, à Emily Dickinson, mais sans doute nous n'aurions pas l'œuvre intérieure qu'elle a laissée après elle.

Comprimée par le puritanisme de son entourage, effrayée peut-être par les désirs qu'elle sentait troubler son âme et sa chair, elle s'est réfugiée dans un silence orgueilleux. Silence rompu seulement par ces lambeaux rythmés qu'elle arrêtait sur le papier, à l'occasion.

Car les poèmes d'Emily Dickinson sont des poèmes d'occasion, non pas cérémonie sociale, professionnelle ou religieuse (elle n'a rien du chantre de sous-préfecture), mais envoi de fleurs, poisson d'avril, invitation au thé, premier bourgeon,

pétales séchés, verset de bible... Vieille fille, Emily le fut toujours et les colifichets un peu archaïques de son goût sont ses menus poèmes. Parfois un cri lui échappe :

La beauté m'étouffe, à mourir...

Pauvre âme! elle a essayé de jouer avec les mots comme nous jouions aux osselets avant la guerre. Aux osselets barbouillés de bleu, de rouge, d'ocre... Je ne citerai d'elle qu'un petit quatrain que j'ai déjà cité, il y a longtemps :

Où des bateaux de pourpre oscillent
Sur des flots calmes d'asphodèles.
Des marins fantasques se mêlent
Et puis... la jetée est tranquille.

N'est-ce pas que c'est là un osselet charmant? N'est-ce pas qu'une civilisation qui permet ces images n'est pas si mauvaise que cela?

La biographie de Walt Whitman que publie la N. R. F. laissera sur une impression un peu différente. Cameron Rogers (bien traduit par Pierrot) fait l'erreur capitale sur le poète des *Brins d'herbe :* il est victime d'une civilisation cruelle, brutale, inintelligente. Eh bien, non, Whitman n'a pas été une victime. Il est allé et venu, libre d'agir ou de ne pas agir, de s'enrôler ou de ne pas s'enrôler, d'écrire des vers libérés de toute contrainte. Il a vécu libre. Il est mort dans une apothéose. Sans doute, il a connu des ennuis, des gênes; il a dû abandonner un emploi gouvernemental, mais pour recueillir aussitôt mille amitiés et des aumônes.

Cameron Rogers se trompe aussi en cachant, en laissant dans l'ombre la souffrance véritable de Whitman, qui fut dans son corps, dans sa chair, et non pas dans son âme. Pour Cameron Rogers, comme pour Bazalgette, comme pour les disciples qui ont entouré Walt de son vivant, *Brins d'herbe* est une œuvre jetée en défi à l'Amérique de 1850. Pour ces critiques, Whitman fut un rêveur persécuté. La biographie romancée (légèrement, il est vrai, mais elle l'est) que nous donne Cameron Rogers n'apporte rien que nous ne sachions, pour l'avoir lu déjà. Le livre cependant ne manque pas de mérite. Il se lit aisément et il campe un brave homme de poète, sans

originalité, peut-être, mais agréable. Il y a des scènes animées, fausses sans doute, mais faciles. Il y a un public pour ce genre de chose, un public utile qui empêche la littérature de sombrer dans la simili-érudition, le style scolaire et l'ennui.

Mais s'il a quelque mérite, ce livre n'était nullement nécessaire. Après l'avoir lu, c'est comme si on ne l'avait pas lu.

Je n'en dirai pas autant de l'introduction que donne Valery Larbaud dans **Œuvres choisies de Walt Whitman.** Quand on songe qu'elle fut écrite en 1914, on reste étonné de sa lucide pénétration. Sans doute depuis 1914, avons-nous appris beaucoup sur la vie de Whitman et ce beaucoup a un peu modifié notre compréhension des *Brins d'herbe*. Maïs dans l'ensemble l'aperçu de Larbaud est juste et se lit encore avec plaisir.

Les traductions qui suivent prêtent à différentes réflexions. Sans aller au delà d'une pédanterie que toute critique nécessite, on peut s'amuser à relever des erreurs curieuses de traduction et aussi des trouvailles qui compensent.

A la page 51, Laforgue imprime

> Je suis un homme qui flânant le long...

A la page 60 il écrit (à propos de *la Femme qui attend* le poète) :

> J'y vais d'un muscle rude et attentionné...

On se rend compte que ce poème, paru en 1886 dans la *Vogue*, ne vaut quasi rien, surtout en français, le rythme ayant totalement disparu et des mots comme : « arrosements jaillissants », étant franchement risibles.

Les traductions de Louis Fabulet (à qui nous devons surtout celles de Calamus) affectent inutilement une construction archaïque et parfois embrouillée. *En des sentiers non battus* est typique à ce point de vue. Pour ce même motif d'ailleurs, Fabulet atteint parfois à une perfection relative, lorsqu'il traduit les déclarations lyrico-épiques de Whitman.

Les traductions d'André Gide huilent beaucoup l'anglais qui en coule avec une onction assez faite pour plaire aux whitmanites.

Dans l' ensemble, la forme de Whitman, souple et fluide, est

respectée par les traducteurs, ce qui n'est point un mince éloge.

L'école où Whitman a enseigné au temps paresseux de son adolescence, située dans son Ile natale, a été transportée intacte dans un site nouveau offert par un professeur. Elle sera transformée en petit musée ou plutôt en lieu de pèlerinage. On ne s'attendait guère à voir Whitman glorifié et perpétué comme maître d'école. L'intention tout de même est touchante.

Georges Duhamel a révélé dans ses **Scènes de la Vie future** un talent amer de polémiste qui a troublé la paix ou la fantaisie de certains esprits et fait ricaner certaines gens. Je ne vanterai pas les mérites du livre que tout le monde a lu et je ne tomberai pas dans le ridicule de louer l'art vigoureux et âpre de Duhamel. On s'accorde à reconnaître à certaines pages de son livre la beauté digne des anthologies.

Ma fonction personnelle consite à dire que ce livre ne dément nullement les aperçus que depuis dix ans je trace de la poésie américaine et des lettres états-uniennes au *Mercure de France.*

Dès l'abord, qui sait lire est averti et rien ne l'étonnera plus des irritations de Duhamel. Page 30 : *j'étais invité par des sociétés américaines honorablements connues et je ne me lançais pas dans ce voyage en simple rêveur...*

Il est inutile à mon sens de poursuivre. Cette phrase condamne l'attitude du voyageur. J'ai connu un professeur britannique qui fut, lui aussi, invité par des sociétés françaises et qui s'enfuit de notre pays, épouvanté des platitudes, des laideurs, des conférences, des vins d'honneur et des musiques dont on avait cru bon d'enguirlander son malheureux voyage.

Depuis, il est revenu passer un mois au fond d'une petite ville de province et il est reparti les larmes aux yeux, tant la France l'avait ému avec son vrai visage. Duhamel a été une victime : on l'a embobiné, on a cru l'éblouir, et, comme ces choses n'atteignent jamais les hommes de sa trempe, on l'a dégoûté. C'est votre faute, Babbits, qui méconnaissez la vraie beauté de votre Amérique, mais rassurez-vous, nous en avons des Babbits en France, partout, et ils font à notre beau pays le même mal. Pour moi, les polémiques qui ont éclaté autour du livre de Duhamel n'existent pas. Ce qu'il dit est vrai,

sans doute. Duhamel nous a habitués à la vérité. Mais il n dit que ce qu'il a vu : et ce qu'il a vu, c'est l'Abattoir de Chi cago et le Club stupide.

J'avoue que, pendant mes deux voyages faits aux Etats-Unis je n'ai vu ni l'un ni l'autre. J'ai eu l'avantage de fréquente quelques jeunes artistes, quelques jeunes professeurs, j'ai véc en famille, je crois n'avoir jamais emprunté le métro qu'un fois, je suis sûr qu'à Chicago je n'ai pas une minute song qu'il existait des Abattoirs et je ne suis jamais allé au Ciném à New-York (même pas au *Miracle des Loups* qui, si je ne m trompe, est un film français). Par contre, j'ai vu de beaux ta bleaux au musée de Chicago, j'ai vu le lac Michigan pu comme une Méditerranée, j'ai flâné tout un dimanche sous le pommiers en fleurs d'une banlieue avec Carl Sandburg, j'a entendu les meilleurs orchestres du monde dans une Univer sité où ils étaient venus exprès (entendez-vous, Duhamel, ex près) pour les étudiants, j'ai... mais à quoi bon?

Je n'ai pas été l'hôte de Sociétés savantes, voilà tout.

Ou si je l'ai été, un jour, je me suis hâté de l'oublier.

Voilà pour le point de départ. Je ne discuterai pas le poin d'arrivée. Là, je ne sais pas. Il se peut que Duhamel ai raison : la civilisation américaine nous étrangle. Un seul re mède, si cela est vrai : résister, refuser. Personnellement, j suis tranquille : j'ai deux fois refusé de m'américaniser. Pour tant, c'était alléchant : j'aime mieux, moi aussi, *la Seine tem pérée, la Provence pure et sonore.*

Seulement je ne commets pas l'erreur de Duhamel : je vai les chercher où elles sont. Je ne les voudrais pas à Chicag (page 114).

JEAN CATEL.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Ministère des Affaires étrangères... Documents diplomatiques françai 2e série, tome Ier (2 janvier-31 décembre 1901), A. Coste. — Robert Tourly *Derrière les brumes de la Vistule*, 1931; Nouvelle Revue Critique. — Ren Martel : *La France et la Pologne, Réalités de l'Est européen*, Marcel R vière. — Salvador de Madariaga : *Anglais, Français, Espagnols* (N. R. F.

La grande collection de **Documents relatifs aux origine de la guerre de 1914** publiée par le **Ministère des Affaire**

étrangères a inauguré sa 2e série par la publication des documents de l'année 1901. Cette année a été choisie judicieusement pour commencer une nouvelle série, car, au commencement de 1901, les affaires de la période précédente avaient été en général liquidées. Comme il ne surgit aucune crise en 1901, la correspondance publiée reflète le calme qui régnait dans les rapports internationaux de l'époque et prouve le désir des protagonistes d'éviter les chocs. Le volume n'en est pas moins fort intéressant, mais les calomniateurs de la France qui, dans les causes de la guerre de 1914, attribuent un grand rôle à nos prétendus désirs de revanche, n'y trouveront rien qui vienne appuyer leurs mensonges. Notre correspondance diplomatique, si elle témoigne d'une réserve rancuneuse et méfiante à l'égard de l'Allemagne, ne contient rien qui ressemble à une manœuvre contre elle.

Deux conventions antérieures avaient frayé la voie à un rapprochement franco-italien, d'abord l'arrangement commercial du 21 novembre 1898, qui mit fin à la guerre économique qui durait depuis 10 ans, puis les lettres des 14 et 16 décembre 1900, attribuant à l'Italie le droit « de développer son influence » dans la Tripolitaine si notre action introduisait « une modification de l'état » du Maroc. Ces lettres avaient été échangées avec M. Visconti-Venosta. Il fut remplacé le 14 février par M. Prinetti, qui eut les Affaires Etrangères dans un cabinet Zanardelli. Prinetti, dès le 16, exprima « le désir ferme de contribuer à resserrer les liens d'amitié qui unissaient l'Italie » à la France. « J'ai pris acte d'une déclaration aussi satisfaisante, écrivit Barrère le 29, mais en des termes un peu plus réservés qu'en m'adressant en semblable occasion à M. Visconti-Venosta. C'est bien, je pense, au nouveau ministre à donner à la France des gages de bonne volonté; quant à nous, nos preuves sont faites et nous n'avons pas à chercher à le devancer. Si l'on en juge par les déclarations qu'il a confiées à la discrétion d'un diplomate bavarois [Tucher] au sujet des alliances de l'Italie, M. Prinetti aura quelque chemin à faire pour marcher de pair avec nous dans la voie pacifique et amicale ou d'autres que lui ont engagé l'Italie. »

Barrère s'exprimait ainsi *parce qu'il était désappointé*. Prinetti, du temps de Crispi, avait parlé contre la Triple Alliance.

Devenu ministre, il s'était hâté d'assurer à Tucher « qu'il ne pourrait qu'employer ses efforts à maintenir une alliance dont preuves lui semblaient définitivement faites ». Il s'était même arrangé pour faire reproduire cette confidence dans la presse. Le bruit courut aussitôt que Vienne exigeait le renouvellement anticipé de la Triple Alliance. Barrère « prit ses mesures en conséquence ». « Mon terrain, écrivit-il le 24, est que la France, sans aucunement contester à l'Italie le droit de contracter des engagements qu'elle juge conformes à son intérêt, est fondée à s'attendre à ce qu'elle mette ses engagements en harmonie avec les rapports d'amitié établis en dernier lieu. » Le 2 mars, Barrère précisait : « Ce que la France est fondée à attendre, c'est que ces engagements ou traités ne contiennent *aucune obligation offensive* contre elle, même sous le couvert de positions défensives. » Barrère, d'ailleurs, « usa des moyens dont il disposait pour faire obstacle aux tentatives de renouvellement de la Triple Alliance avant 1903 et eut la satisfaction de constater qu'elles étaient enrayées » (9 mars). Du reste, Prinetti était si amical « qu'il manifesta un peu de surprise de ce que la France ne profite pas de circonstances favorables pour régler la question marocaine au mieux de ses intérêts. Selon lui, *l'opposition de l'Allemagne n'était pas à craindre,* et la question de Tanger étant réservée et vu la guerre de l'Afrique du Sud, il ne croyait pas que l'opposition de l'Angleterre fût à redouter » (21 mars). Mais cet encouragement à agir ne rencontra que de la méfiance à Paris : « La formule d'entente qui a prévalu, écrivit Delcassé le 29 mai, est celle qui affirme le plus clairement le caractère conservateur qu'il importait de lui attribuer. Elle exclut, de la part de l'Italie, la tentation de précipiter son action en Tripolitaine et de nous obliger ainsi à hâter, de même, nos résolutions du côté du Maroc; elle nous assure dès lors que le cabinet de Rome a compris la nécessité de n'apporter aucun trouble à l'équilibre méditerranéen, sauf à recueillir une légitime compensation si, un jour, les circonstances nous contraignaient à renoncer *à la politique du statu quo que nous pratiquons avec une entière sincérité au Maroc.* »

La visite de la flotte italienne à Toulon en avril eut un succès complet. Barrère en profita pour demander avec insis-

ance que « l'Italie mette ses engagements internationaux en harmonie avec ses relations d'amitié avec la France » (25 mai). Non seulement di Rudini et Luzzatti, mais même l'anglophile Sonnino lui disaient qu'ils croyaient possible « de négocier la neutralisation des clauses [de la Triple Alliance] qui touchaient la France » (4 juin). Le 15 juin, Barrère précisait que ce qu'il fallait faire supprimer, c'était « toute clause offensive visant à obliger l'Italie à apporter son appui militaire à l'Allemagne si nous déclarions la guerre, alors même que l'Italie ne serait pas attaquée... Une telle disposition est au premier chef *offensive*, car elle permet à l'Allemagne, comme en 1870, de provoquer la guerre sans l'avoir déclarée. » Pressé par Barrère de s'expliquer sur ce point, Prinetti lui répondit « qu'il ne saurait dire à deux ans de date si les alliances seraient ou non renouvelées, mais qu'il n'admettait pas qu'elles contiennent quoi que ce soit dont la France puisse prendre ombrage, qui soit de nature à éveiller ses défiances ou ses susceptibilités ou qui puisse... menacer sa sécurité. » Prinetti n'avait pas caché certaines appréhensions : « François-Joseph est un sage, déclara-t-il, mais il a 74 ans; que sera son successeur dans la question du pouvoir temporel?... C'est un clérical renforcé, il a de la passion et des idées... La situation de l'Europe change à vue d'œil... Les relations de la France et de l'Allemagne ont subi une profonde modification. Vos compatriotes peuvent conserver dans leur cœur le sentiment des malheurs passés, mais la nécessité des choses les amène à envisager avec plus de sécurité les combinaisons possibles. L'empereur d'Allemagne, de son côté, nourrit manifestement un profond désir de trouver des terrains d'entente avec la France... Il n'est pas téméraire d'entrevoir la réunion en un seul faisceau de certaines puissances continentales pour imposer la solution pacifique des affaires qui troublent le repos de l'Europe. »

Nous ayant ainsi rassurés, Prinetti, vers le 20 juillet, nous demanda, « pour faire disparaître tout prétexte de malentendus dans l'opinion » italienne, de consentir « à livrer à la publicité la substance de la lettre relative à Tripoli », mais Delcassé s'y refusa, « une révélation sur la Tripolitaine comportant une révélation sur le Maroc, et cela me paraît abso-

lument inopportun », écrivit-il. « Pour donner satisfaction à Prinetti », il consentit seulement à lui laisser annoncer que la France l'avait « informé que la convention franco-anglaise du 21 mars 1899 marquait, par rapport aux régions attenantes à la frontière orientale de ses possessions africaines (« notamment au vilayet de Tripoli ») une limite qu'elle n'avait pas l'intention de dépasser ».

L'année 1901 avait débuté par l'annonce de la signature d'une convention entre la Russie et la Chine assurant à la première le protectorat de la Mandchourie. Elle fut niée par la Russie, mais l'émotion de l'opinion publique au Japon avait été telle que le cabinet de Tokio « demanda *des explications* » à celui de Pétersbourg. Le 12 février, M. Armand, notre ministre à Tokio, signala la nécessité « de tirer notre épingle du jeu ». Nous nous efforçâmes de rassurer les Japonais à notre égard. En novembre, le marquis Ito vint à Pétersbourg, évidemment avec l'idée de conclure une transaction. C'était l'intérêt de la Russie, car les militaires en Extrême-Orient étaient généralement d'avis que le Japon était le plus fort à la fois sur terre et sur mer. Mais le comte Lamsdorff (ou Nicolas II?) ne le comprenait pas. Il déclara à Ito que la Russie voulait une Corée indépendante et que le Japon « ne pouvait prendre ombrage à l'œuvre de la Russie » en Mandchourie. C'était se refuser à toute transaction. Ito le comprit et s'en alla sans faire aucune ouverture.

ÉMILE LALOY.

§

Le volume de M. Robert Tourly, **Derrière les brumes de la Vistule,** traite à peu près le même sujet qu'un ouvrage du même auteur paru en 1928 sous le titre *Le Conflit de demain : Berlin-Varsovie-Dantzig.* C'est un reportage vivant, coloré, mais unilatéral. M. Tourly entend dissiper les brumes de la Vistule; il aurait peut-être gagné à franchir celle-ci et à compléter son enquête en territoire polonais.

Si, en effet, l'on se refuse à donner un crédit aveugle aux documents officiels sur le traitement des minorités en Pologne, on ne saurait non plus s'en remettre sur ce point aux seuls témoignages de source allemande. Tel est cepen-

dant le cas de M. Tourly qui, au cours de son voyage en Prusse orientale, a accueilli, avec plus de passivité que de sens critique, semble-t-il, les doléances des habitants et des notabilités. Encore cette méthode se défendrait-elle si l'auteur ne prétendait pas apporter une solution au conflit polono-allemand après avoir épousé sans contrôle la querelle de ses hôtes.

Il nous met en garde contre « ces bas instincts dits héroïques et cette stupide fierté grégaire pour les manifestations de la force militaire dont les plus pacifistes d'entre nous se dépouillent si difficilement ». D'accord; mais pourquoi accueille-t-il avec tant de complaisance le programme pangermaniste et ultra-nationaliste des Jeunes Allemands? Résumant « fidèlement » un entretien avec ceux-ci, il écrit :

> C'est vers l'Est que nous [les Jeunes Allemands] devons porter notre action. Nous devons être les éducateurs; les techniciens, les fournisseurs et aussi les philosophes (!) de ces jeunes Etats baltes sans histoire (!!) et sans ressources : Lituanie, Estonie, Lettonie, Finlande même qui, en tant que Slaves (!!!) ont besoin d'une culture et de connaissances spéciales que seuls nous pouvons leur apporter (page 92).

Il est difficile d'unir autant d'ignorance à autant d'orgueil et, en reproduisant sans broncher de pareilles énormités, l'auteur ôte à son ouvrage toute valeur de documentation utile.

> Voilà des gens, dit-il, qui savent au moins ce qu'ils veulent, encore qu'ils se complaisent dans l'abstrait.

D'ailleurs les brumes de la Vistule ne sont rien à côté de celles qui obscurcissent à ses yeux le littoral de la Baltique.

> Les petits Etats baltes, fait-il dire à un de ses interlocuteurs, s'efforcent de se créer une économie indépendante. Entre nous, c'est de la folie pure...

Cet « entre nous » est une perle. Je passe sous silence les manifestations d'un anticléricalisme faubourien et lanternier. M. Tourly se réjouit, par exemple, de voir des prêtres « qui n'éprouvent pas le besoin de se singulariser en revêtant ces soutanes ridicules et sales, comme c'est l'habitude ailleurs ».

Ton de polémique électorale, qui se retrouve en maints endroits et choque dans un livre sérieux ou cherchant à le paraître.

Ailleurs, il se scandalise de se voir aborder par une formule religieuse de salut dans une école minoritaire. Il ajoute que l'intervention de la religion dans la formation de l'enfant constitue une violation de l'indépendance de celui-ci. Espérons qu'il s'est gardé de dire « adieu » à personne en sortant de cette école...

Traitée avec non moins de chaleur mais avec une tout autre autorité, la thèse antipolonaise se retrouve dans le livre de M. René Martel, **La France et la Pologne, Réalités de l'Est européen.** M. Martel est un slavisant de la jeune école. Son livre est une refonte d'un ouvrage antérieur, *La Pologne et nous*. Il étudie la structure actuelle de la Pologne et aboutit à des conclusions non moins sévères que celles de M. Tourly. On peut partager ou récuser ses idées : il ne nous en apprend pas moins beaucoup de choses. Ses chapitres *l'Ancien Régime et la Pologne* et surtout *Napoléon et la Pologne* abondent en aperçus nouveaux qui, évidemment (et M. Martel n'en est point fâché), heurtent nos idées traditionnelles sur l'amitié franco-polonaise. Sur ce qu'il appelle « la politique d'aventures de la Pologne », la question ukrainienne et l'équipée de Petlioura, il publie des documents inédits. Il fait, lui aussi, une sombre peinture du sort des minorités nationales en Pologne, minorités ukrainienne, allemande, lituanienne, blanc-russe, dont beaucoup sont, dit-il, dans les provinces frontières, des majorités par rapport à l'élément polonais.

Enfin il critique avec passion ou malice la politique polonaise du Quai d'Orsay qui, selon lui, procède d'un oubli de tous nos principes historiques et laisse « s'altérer dans l'âme des peuples le visage traditionnel de la France ».

Cette dépense d'érudition se tient tout de même un peu trop docilement au service d'une thèse qui s'affirme dès la première page et que l'auteur développe avec un implacable dédain des idées généralement reçues. Avec ses réelles qualités de polémiste, M. Martel nous met lui-même en garde contre sa démonstration : on aimerait souvent, sinon plus d'objectivité, du moins plus de sérénité. Mais son livre est

utile même à ceux qu'il ne convainc point. C'est en tout cas un travail d'érudit, doté d'un index chronologique et d'une bibliographie très complète.

ALBERT MOUSSET.

§

La plus sûre façon d'être novateur est certainement d'épousseter une doctrine mise au rancart. Il est malaisé de se défendre de cette impression en ouvrant le livre de M. Salvador de Madariaga : **Anglais, Français, Espagnols.** L'auteur demeure responsable de ce grief à priori tellement il a su par le coulant, l'élégance, la clarté, la polyphonie de son style, se présenter à nous comme un écrivain français. Moréas et J. M. de Heredia l'avaient précédé au siècle passé sur cette voie, mais, tout compte fait, l'on éprouve moins de surprise devant un poème vêtu en français par un Grec ou un Cubain qu'à la lecture d'un ouvrage en prose dû à la plume d'un étranger. On peut identifier d'innombrables façons d'écrire en prose. C'est alors, je crois, que le génie de la langue exotique prend une manifestation autochtone. La poésie, au contraire, par son élévation visible de tous les pays, se limite à je ne sais quel domaine plus étroit, aire propre à l'envol plutôt que plaine ouverte aux épanouissements. Quiconque se sent assez de poumons pour atteindre cette cime oublie les exigences accessoires : idées, morale, copie réaliste de la vie, et leur rachat par des mots appropriés et colorés, pour ne plus se soucier que de la nature même de la poésie qui sera toujours l'accent. Ce qui nous attire chez un poète étranger, fût-il Chinois, c'est l'appétence d'entendre sur un autre instrument ou grâce à une interprétation inédite, le chant dont nous aimons bercer nos rêves. Quand on attaque un essai en prose signé d'un nom étranger, c'est avec l'intention d'ouvrir un large crédit de dépaysement. Dans le cas de M. de Madariaga, l'identification avec l'un quelconque de nos bons écrivains atteint une si heureuse réussite que nous retenons de sa naissance la seule indication d'une expérience hors de nos frontières. Dès lors, son prélude même m'a fait penser à Taine. Chemin faisant, j'ai reconnu qu'il était, en 1931, beaucoup plus méritoire

qu'il ne semble de rendre une autorité au déterminisme géographique à cause des apparents démentis que lui ont jetés l'orientation individualiste moderne et notre cosmopolitisme contemporain.

C'est un livre réactionnaire qui nous propose d'expliquer l'Histoire par ces communautés de sentiments qu'on appela patrie. Dans le temps où l'on nous rebat les oreilles de pléonasmes comme la culture internationale, et d'utopies de partouses de patriotismes, je crois que seul un étranger et un Latin pouvait nous rappeler que subsistent les frontières géographiques. Si les novateurs espagnols prennent figure de rétrogrades, c'est uniquement parce que, réalistes, ils partent d'un point acquis. Il leur faut donc prendre du recul, mais c'est pour dépasser leurs prédécesseurs dans la vérité. Ici, elle appartient en quelque sorte à Taine. M. de Madariaga l'étend, l'illustre et la subdivise en autant de preuves qu'il existe de catégories où faire entrer les activités d'une société. Il fait le point non géographique, mais géométrique et dans l'espace, des trois nations qu'il isole. Pour employer un terme à la mode, celle-ci ayant pressenti la nécessité du retour de l'Histoire à l'hérédité native, notre Espagnol établit le climat des trois peuples qu'il étudie, parce qu'il parle les trois langues et a pénétré dans l'intimité des trois nations. Notez d'ailleurs que cette audace d'invoquer au début de son livre le trait pittoresque de chacun des trois individus analysés, n'aurait pas été pardonnée à un de nos compatriotes. On eût traité de faiseur de lieux communs celui qui aurait qualifié l'Anglais d'homme d'action, le Français d'homme de pensée, l'Espagnol d'homme de passion. La majorité des Français lecteurs de romans exotiques leur demandent plutôt des divertissements accessibles que la sensation de l'exil.

Une fois établie cette distinction entre les trois Latins de l'ouest de l'Europe, M. de Madariaga a eu l'heureuse idée d'étudier ce que la caractéristique de l'un peut donner chez l'autre et ce jeu rend plus profond l'abîme qui sépare ces trois sortes d'individus. Ici d'ailleurs apparaît ce que M. de Madariaga doit à la France, le don de l'exposition. Là où un Allemand sera complet, un Français sera essentiel. Il me semble que chaque fois que nos ancêtres ont bouleversé notre

économie sociale, ce fut parce qu'ils laissèrent à la canaille la possibilité de matérialiser les spéculations de nos intellectuels, lesquels eurent toujours en horreur de réaliser leurs idées. (C'est peut-être pourquoi nos laboratoires ont inventé les machines que devaient produire les ingénieurs allemands ou yankees.) Nous nous contentons volontiers d'énoncer, mais, là, un Français authentique devient un maître. Ce qu'il appellera méthode n'est point une offre de solution des problèmes, mais la délimitation de nouveaux champs de pensées, pour mieux les étudier. M. de Madariaga a usé de notre méthode pour nous présenter les traits essentiels des Anglais, Français et Espagnols, mais il n'a pu cesser d'être théorique au point d'éviter de se complaire dans son propre rythme, lorsqu'il va jusqu'au bout de ses observations :

Alors qu'en Angleterre la présomption est favorable au citoyen inconnu, en France le citoyen inconnu est conçu comme l'être hypothétique en qui conspirent toutes les mauvaises intentions.

Ou encore lorsqu'il dénonce « le rôle considérable (comme partout du reste, mais peut-être plus consciemment) » que joue l'argent en France. Ici, nous sortons de l'exposition à la française pour atteindre l'affirmation, propre à l'homme de passion, propre à un Espagnol comme M. de Madariaga.

Cette nécessité de prendre parti fait toute la force de son livre. Sans jamais atteindre à ce dogmatisme sans création de beaucoup de nos professeurs. Leurs conclusions indiquent les grands points de leur raisonnement. Elles ne permettent guère d'aller plus loin, mais, comme disaient les stratèges de la Guerre, elles organisent une position. La conclusion à l'espagnole ajoute à l'édifice, le surélève — quelquefois dangereusement, — mais permet une acquisition. L'essayiste ibérique n'a rien du collectionneur à la Montaigne qui rapproche les objets les plus éloignés et laisse le jeu naturel de l'antithèse de leurs nuances produire un rapport, dégager une morale; il fait au contraire arme de tout et s'en sert. Il ne découvrira pas par calcul, mais par intuition sublime et jamais par travail, mais à force de rompre, de fouiller, de dépiauter.

Cette façon d'être (jamais un procédé : le mot seul lui faisant horreur) aboutit à des révélations de ce genre :

> La pensée anglaise procède par énumération ou inventaire. La pensée espagnole est synthétique et procède à l'emporte-pièce. L'une prend de l'objet ce qu'il lui faut; l'autre prend de l'objet ce que l'objet lui donne. La pensée française ne prend pas. Elle voit tout ce que l'on peut voir et chaque chose à sa place.

M. de Madariaga ne pourra choquer que les Français casaniers qui ont horreur de visiter les pays étrangers sur place ou par le truchement des ouvrages très représentatifs à eux consacrés. Il rappelle plutôt les cartes incomplètes, mais ressemblantes, teintées d'un peu d'ésotérisme, des voyageurs espagnols, que nos portulans déjà marqués de la préoccupation de l'exact et de l'humain bon sens.

ADOLPHE DE FALGAIROLLE.

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914

Mémoires du Maréchal Foch, 2 vol., Plon. — Général *** : *La Crise du Commandement unique. Le conflit Clemenceau, Foch, Haig, Pétain;* Edit. Bonnard. — Général Palat : *La Part de Foch dans la Victoire*, Lavauzelle. — Général Weygand : *Le Maréchal Foch*, Firmin-Didot.

La grande valeur des **Mémoires de Foch,** tels qu'ils nous sont donnés — on peut faire à ce sujet beaucoup de réserves — est d'être strictement militaires. C'est peut-être mieux ainsi. Sa mémoire a été assez trahie et sa pensée déformée par des polémiques provoquées au lendemain même de sa mort. Ceux qui s'attendaient à des révélations sensationnelles — il en est cependant queques-unes dans l'ordre militaire qui causeront un certain émoi —, à l'explosion de sentiments irrités, à un redressement passionné de certaines erreurs, seront profondément déçus. Il n'y a pas un mot de blâme, pas une récrimination, pas une apparence de critique dans ces pages empreintes d'une parfaite sérénité. Il y a seulement des faits, des idées, des déductions, dont le simple énoncé équivaut parfois à des coups de massue. Une déception, d'un autre ordre, plus justifiée, vient du fait que les *Mémoires* n'embrassent pas toute la période de la guerre.

Le premier volume se termine en avril 1915. Le second s'ouvre par l'attaque allemande du 21 mars 1918 et se clôt

brusquement avec l'armistice. Ainsi, pas un mot sur la période qui va de l'attaque d'Artois, en mai 1915, jusqu'à mars 1918. C'est cependant à partir de l'attaque d'Artois qu'on est autorisé à penser que commence le désaccord de Foch avec le G. Q. G., désaccord qui ira en s'accentuant pendant la bataille de la Somme, jusqu'au jour où Joffre le démonte de son commandement et le met à la disposition du ministre de la Guerre. Enfin, puisque le second volume s'arrête à la conclusion de l'armistice, il ne nous restera aucun écho personnel de la lutte que le maréchal eut à soutenir au cours des tractations de paix. Ainsi, ce n'est qu'un fragment des *Mémoires* qui nous est donné. Le maréchal, nous disent les éditeurs, n'aurait pas eu le temps d'en écrire davantage. Soit; admettons.

Le premier volume contient des pages inégales. L'exposé de la bataille de Mohrange est sans accent. On se souvient cependant de l'intervention passionnée de Foch à propos d'un article de M. V. Giraud, paru dans la *Revue des Deux Mondes*. On est heureux de le retrouver tel qu'il est dans l'exposé de son rôle à la bataille de la Marne. Là, il eut à agir seul, livré à sa propre initiative. Aussi nous arrive, avec une singulière résonance, la rumeur de la bataille, exaltant ses merveilleuses qualités de sang-froid et de lucidité, qui grandissaient avec le péril, lui inspirant des décisions rapides, dont la chaleur de son tempérament activait l'exécution. Morceau magistral. Mêmes qualités dans son exposé des manœuvres successives qui ont pris le nom de course à la mer. Au cours de ces opérations, comme adjoint au commandant en chef, il lui faut intervenir énergiquement auprès du général de Castelnau, son chef de la veille, pour le faire renoncer à effectuer le repli de la 2[e] armée derrière la ligne de la Somme, face au Nord. C'est, dans une situation aussi désespérée, la même opération que le général Pétain, en mars 1916, songera à effectuer et à laquelle Foch s'opposera victorieusement. Dans l'un et l'autre cas, c'était la fin de la guerre, avec la défaite des Alliés.

Le second volume est, par contre, d'une parfaite unité et d'une beauté saisissante. Il s'ouvre sur la crise du commandement unique, dont la réalisation, après avoir fait quelques

progrès en février, venait d'être définitivement écartée par le Conseil réuni à Londres le 15 mars, quelques jours avant le déclanchement de l'attaque allemande. Nous verrons tout à l'heure, en parlant d'un autre ouvrage ,comment une instruction du général Pétain du 24 mars 1918 remit en cause la question du commandement unique et assura sa réalisation, par une conséquence assez inattendue. On serait enclin à croire qu'à partir du moment où Foch se trouva investi de son nouveau pouvoir, l'ère des difficultés fut close pour lui. Il s'en éleva de tous côtés, même de la part de ceux dont il avait le droit d'escompter le dévouement. C'est le cas de rappeler ici la parole de Montluc : « Mon Dieu, gardez-moi de mes amis; quant à mes ennemis, je m'en charge. » On avait, à l'accord de Beauvais, pour donner satisfaction aux Anglais, adopté une clause disant que les commandants en chef seraient autorisés à faire appel à leur gouvernement au cas où ils estimeraient périlleuses ou inexécutables les instructions de Foch. Le 5 juin, Haig, le premier, fait jouer la clause de l'accord de Beauvais et en appelle à son gouvernement pour refuser de se préparer à envoyer ses réserves à l'aide des Français. Une conférence a lieu à Paris le 7, où Foch est contraint de venir s'expliquer; il y emploie toute sa cordialité et convertit Haig à ses vues. Peu de temps après, c'est au tour du général Pétain. En moins de huit jours, ce dernier fait appel, à deux reprises successives, au gouvernement en se refusant à exécuter les ordres de Foch. Celui-ci s'exprime ainsi à ce sujet :

> Le Gouvernement français heureusement comprit que ma tâche deviendrait rapidement impossible si les décisions que je prenais dans l'intérêt général étaient mises en discussion chaque fois qu'elles lésaient les intérêts particuliers. Résolu à faire tout ce qui dépendait de lui pour éviter de nouvelles difficultés, il décida que la clause de l'accord de Beauvais ne serait plus valable pour le commandant en chef des armées françaises... Il était indispensable de réagir contre un état d'esprit qui tendait à établir des comparaisons entre les efforts fournis par les armées alliées.

On est surpris de l'étroitesse de vues dont fit preuve le général Pétain en ces circonstances, lui qui souvent avait fait montre de si belles qualités de cœur.

Un dernier mot sur la fameuse attaque qui devait se déclancher entre Meuse et Moselle et constituer le dernier acte de la manœuvre de Foch. Ordre était adressé au général Pétain, le 20 octobre, de monter cette offensive pour être déclanchée le plus tôt possible. Le général Pétain, en réponse, informait Foch que cette attaque ne pourrait être lancée avant le 17 novembre. Foch réduisait alors le front d'attaque, pour gagner du temps, et comme les demandes exagérées d'effectifs et de matériel se répétaient, il écrivait le 6 novembre :

Il faut remarquer que sur l'ensemble du front à attaquer, l'ennemi n'a en ligne que 4 à 5 divisions et qu'en arrière de ce front, il ne paraît pas disposer de réserves. Il y a donc un intérêt évident à commencer l'offensive de Lorraine le plus tôt possible, en considérant que l'importance des moyens a moins de valeur que le moment de l'attaque (1).

Le général Pétain estimait ne pouvoir faire plus que de reporter l'offensive au 14 novembre au lieu du 17. L'armistice survint le 11. Les *Mémoires* ne citent que la dernière phrase de cette correspondance, et, plus loin, ils ajoutent : « Grâce à l'activité de tous, l'attaque de Lorraine pouvait être montée en peu de temps. Elle devait partir le 14 novembre. » Ceci ne correspond certainement pas à la pensée véritable du maréchal; mais peut-être, par cette magnanimité qui était dans son caractère, a-t-il consenti à faire lui-même l'oubli sur les raisons de l'échec de cette attaque, dont la non-réalisation a si lourdement pesé sur les tractations de paix.

Il faut nous borner et conclure. Malgré toutes les réserves qui se présentent à l'esprit, les *Mémoires* resteront le plus solide ouvrage d'enseignement et d'éducation militaires, par l'exposition raisonnée et lumineuse des plans d'action, par l'importance des cas concrets qui y sont résolus, par la rédaction nerveuse et serrée des ordres, par l'acceptation joyeuse des responsabilités, par le magnifique effort moral et physique du chef à un âge où la plupart des hommes eussent été incapables de le produire, par sa flamme, sa cordialité, sa

(1) Corresp. citée par le Général Boucher : *L'art de vaincre aux deux pôles de l'histoire.*

lucidité et son sang-froid en présence des pires revers, ne désespérant à aucun moment de redresser une situation que tout le monde autour de lui, en dehors de son entourage immédiat, jugeait irrémissiblement perdue. Ceux qui, dans l'avenir, voudront connaître l'essence de l'art militaire, n'auront qu'à ouvrir le second volume, véritable bréviaire de l'homme de guerre, pour y étudier dans le détail cette surprenante campagne de France de 1918, ce prodigieux redressement accompli avec des armées épuisées, qui, peut-on dire, n'a rien d'équivalent ou même d'approchant dans le passé.

Le général ***, dans un livre paru peu de temps avant les Mémoires du maréchal Foch, **La Crise du Commandement unique, le Conflit Clemenceau, Foch Haig, Pétain,** élucide d'une manière définitive cette question si controversée. Nous ne connaissons pas le général ***, mais il est évident qu'il a vécu dans la pensée intime du maréchal et qu'il a dû avoir connaissance du texte des Mémoires avant leur publication. On lit, en effet, dans le « Prière d'insérer », les lignes suivantes qui, en confirmant nos réserves, pose nettement la question :

Le maréchal Foch en écrivant ses *Mémoires* ne pouvait dire la vérité sans quelques réticences. Sur bien des points délicats, afin de conserver à son récit la sérénité convenable, il a dû atténuer. On ne trouvera dans ses « Mémoires » qu'un écho assoupi des conflits passionnés qui se sont déroulés dans les sphères du Gouvernement et du haut commandement... Des officiers qui ont approché le Maréchal ne pouvaient être arrêtés par les mêmes scrupules; il leur semblait nécessaire de mettre en pleine lumière les obstacles que Foch a dû écarter de sa route où ils avaient été placés par les gouvernants ou les commandants en chef alliés...

Nous ne voulons pas déflorer ce livre, qui apporte un témoignage capital. Bornons-nous à signaler qu'il contient :

1° Le plan de campagne, présenté par Foch au Conseil supérieur des 1er et 2 février 1918 et adopté à l'unanimité, puis rejeté par le même Conseil supérieur dans sa séance du 15 mars, six jours avant l'attaque allemande. Ce plan est exactement celui que Foch a suivi dès juillet 1918, au moment où il reprend l'initiative des opérations;

2° La lettre écrite à M. Clemenceau par Foch le 24 mars 1918, au titre de Conseiller militaire du gouvernement;

3° Le texte in-extenso de l'Instruction secrète et personnelle 26.225 du 24 mars 1918, du général Pétain, commandant en chef les armées françaises, qui peut se résumer ainsi: « Avant tout, maintenir ferme l'armature des armées françaises... ensuite, si possible, conserver la liaison avec les armées britanniques. »

Cette instruction, que M. Clemenceau n'a peut-être pas connue — bien que le soir du 24 mars il ait dîné à la table du général Pétain à Compiègne —, dont le général Mordacq met en doute l'existence dans son livre sur le *Commandement unique*, eut pour conséquence imprévue de faire rebondir la question de l'unité de commandement, le maréchal Haig ayant aussitôt télégraphié à son gouvernement, dès qu'il connut la décision du général Pétain de ne vouloir faire plus qu'il n'avait fait pour venir en aide aux armées britanniques. Par la force des choses, Foch s'imposait au choix du gouvernement anglais, puis du gouvernement français. M. Clemenceau a parfaitement résumé la question en disant : « C'est à Doullens que Foch, sans la permission de personne, s'empara du commandement. Pour cette minute, je lui demeurerai reconnaissant jusqu'à mon dernier souffle. » Foch était, en effet, le seul à penser et à dire que la situation, si critique qu'elle fût, pouvait être redressée. Il fallait seulement avoir recours à des méthodes qui n'avaient pas été employées jusque-là, et posséder des raisons profondes dans le succès, que les autres n'avaient plus.

Le général Palat, dans son livre La part de Foch dans la Victoire , témoigne d'une ardente sympathie pour l'œuvre du maréchal. Il est regrettable que, son livre ayant paru avant les *Mémoires* et l'ouvrage du général ***, il n'ait pas eu à sa disposition une documentation nouvelle, dont il aurait tiré un large profit. Son dernier chapitre sur le rôle du maréchal, pendant les tractations de paix, comble une lacune des *Mémoires*.

Au seuil de cette chronique, consacrée au maréchal Foch, je rappelle, bien tardivement il est vrai — mais c'est avec intention que j'avais attendu ce moment pour le faire — la

plaquette, si pure de forme et de pensée, que le général Weygand a écrite, comme on dresse une stèle, en l'honneur de la mémoire du maréchal.

JEAN NOREL.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Art

Jacques-Emile Blanche : *Les Arts plastiques.* (La troisième République, 1870 à nos jours); Edit. de France. 30 »

Ethnographie

E.-F. Gautier : *Mœurs et coutumes des Musulmans.* Avec 12 fig. et 11 illust. h.-t.; Payot. 25 »

Histoire

Léon Cahen : *Esquisse d'histoire de l'Orient et de la Grèce.* Avec 37 gravures et cartes; Alcan. 12 »

Lucie Delarue-Mardrus : *Le Bâtard, vie de Guillaume le Conquérant;* Fasquelle. 20 »

Edouard Driault : *L'immortelle épopée du drapeau tricolore. Napoléon le Grand 1769-1821.* Tome I : *Bonaparte. La France nouvelle.* Tome II : *L'Empereur. L'Europe nouvelle.* Tome III : *L'homme du peuple sous le signe des trois couleurs.* Avec de nomb. illustrations; Ficker. » »

Ch. André Julien : *Histoire de l'Afrique du Nord.* Préface de Stéphan Gsell. Avec 357 gravures; Payot. 120 »

Indianisme

Marie Galland : *La vie du Bouddha et les doctrines bouddhiques.* Avec 24 photogravures h.-t.; Maisonneuve frères. 25 »

Linguistique

J. Derocquigny : *Mots anglais perfides;* Vuibert. 12 »

Jean Gaudefroy-Demombynes : *Abrégé de phonétique française à l'usage des étudiants et professeurs étrangers;* Maisonneuve frères. » »

Littérature

Anthologie grecque. 1re partie. *Anthologie palatine,* tome III (*Livre VI*), texte établi et traduit par Pierre Waltz; Belles Lettres. 30 »

Charles Baussan : *La Tour du Pin.* (Coll. *Les grands cœurs*); Flammarion. 12 »

Marcel Belvianes : *Non!... Dieu est Allemand!* Edit. des Cahiers libres. 12 »

Maurice Castelain : *Percy Bysshe Shelley.* Œuvres choisies, tome II, texte anglais et traduction en vers. (*Prométhée délivré. Les poèmes de 1820 : La Sensitive, Le Nuage,* etc. *Epipsychidion*); Belles-Lettres. » »

John Charpentier : *Jean-Jacques Rousseau ou le démocrate par dépit*; Perrin.

André Delacour : *Regards sur le Bois sacré;* Edit. Saint-Michel.

Divers : *Edmond Glesener.* Avec un portrait; Cahiers de l'Avant-Poste; Verviers. » »

Graal : *Message aux traîtres;* Le Rouge et le Noir. 12 »

Mgr Julien : *Les plus belles pages de Saint François de Sales*; Flammarion. 12 »

Léo Larguier : *Le 4 septembre*; Edit. de France. 15 »

René Martineau : *Types et prototypes*. Barbey d'Aurevilly, Le Vésel, Léon Bloy, Tristan Corbière, René Boylesve, Poictevin, etc.; Messein. 20 »

Edouard Maynial : *L'époque réaliste* (avec florilège des auteurs cités). (Coll. *Le XIXe siècle*); Les Œuvres représentatives. 12 »

Zaki Mubarak : *La prose arabe au IVe siècle de l'Hégire (Xe siècle)*; Maisonneuve frères. » »

G. Pillement : *Historiens chiliens*, pages choisies, traduit de l'espagnol. Introduction de C. Pereyre; Belles-Lettres. 20 »

Henri de Régnier : *Nos Rencontres*. (Sully Prudhomme. José Maria de Heredia. Paul Verlaine. Villiers de l'Isle-Adam, Judith Gautier. Paul Adam. Jules Laforgue. Ephraïm Mikhaël et Pierre Quillard. Marcel Schwob. Georges de Porto-Riche. Vicomte de Guerne. Robert de Bonnières. Robert de Montesquiou-Fézensac. Swinburne et Heredia. Les portraits de Mallarmé. Mallarmé et les peintres. Louis Ménard et Leconte de Lisle. Une journée avec Barrès); Mercure de France. 12 »

Restif de la Bretonne : *Œuvres* : Tome I : *Les Nuits de Paris*. Cuivres originaux de Gérard Cochet. Tome II : *Les Contemporaines*, suivis de *Les Françaises. Les Parisiennes. Le Palais-Royal. L'Année des Dames Nationales*. Cuivres originaux de Gaston Goor. Tome III : *Le Pornographe* suivi de *La Mimographe. Les Gynographes. Le Thermographe. Le Nouvel Abeilard, Le Nouvel Emile. Philosophie de Monsieur Nicolas. Les Posthumes*. Cuivres originaux de Georges Ripart. Tome IV : *La Vie de mon Père* suivie de *Lucile, Le Pied de Fanchette. La Fille naturelle. Adèle de C...* Cuivres originaux de Gaston Nick; Editions du Trianon. » »

Ouvrages sur la guerre de 1914-1918

Jacques Meyer : *La guerre, mon vieux...*; Albin Michel. 15 »

Ministère des Affaires étrangères. *Documents diplomatiques français, 1871-1914; 2e série 1901-1911*. Tome II : *1er janvier-31 décembre 1902*; Costes. » »

Politique

André Bellessort : *Les intellectuels et l'avènement de la Troisième République*; Grasset. » »

Général Mordacq : *Le ministère Clemenceau, journal d'un témoin*. Tome III : *Novembre 1918-juin 1919*; Plon. 18 »

Questions médicales

Docteurs Georges Boyer et Marcel Durand : *Le secret professionnel et la médecine de demain*; Nouv. Revue franç. 15 »

Questions militaires et maritimes

Général A. Héroys et Léon Thévenin : *L'armée rouge et la guerre sociale*; Perrin. 15 »

Questions religieuses

R. P. Bessières : *Au temps de Saint Vincent de Paul. Deux grands méconnus, précurseurs de l'action catholique et sociale : Gaston de Renty et Henry Buch*; Edit. Spes. 25 »

Roman

Marcel Allain : *Miss Téria. Une du trottoir;* Férenczi. 2 »
Marcelle Auclair : *Anne Fauvet ou l'assortiment difficile;* Nouv. Revue franç. 15 »
Henri Chabrol : *Jeunesse du monde;* Flammarion. 12 »
Serge de Chessin : *Svea;* Flammarion. 12 »
Michel Corday : *La flamme éternelle;* Flammarion. 12 »
Jean Dorsenne : *Le parfum d'un soir d'été;* Lemerre. » »
François Ducaud-Bourget : *L'ombre sur nos cœurs;* Le Rouge et le Noir. 12 »
Enéas Ferraz : *Adolescence tropicale,* roman brésilien traduit par Manoël Gahisto. Préface d'Abel Bonnard; Albin Michel. 15 »
O. P. Gilbert : *M. de Choisy, belle dame;* Edit. de la Vie moderne. » »
Lucienne Gorce : *L'amant de Sarah Schreider;* Edit. du Tambourin.
D. H. Lawrence : *Le serpent à plumes,* traduit de l'anglais par Denise Clairouin. Préface de René Lalou; Stock. 25 »
Ignace Legrand : *Renaissance. René Invernesse;* Emile Paul. » »
Marmouset : *Mal loti;* Nouv. Revue franç. 15 »
Phelps Morane : *Sibyl;* Bernouard. » »
Claude Morgan : *L'ivresse du risque;* Flammarion. 12 »
Maurice Privat : *Jeannette Mac Donald?* Les Documents secrets. » »
Erich Maria Remarque : *Après,* traduit de l'allemand par Raoul Maillard et Christian Sauerwein; Nouv. Revue franç. 15 »
Louis-Charles Royer : *Le Sérail;* Edit. de France. 15 »
Marie-Paule Salonne : *L'âge de perle;* Edit. du Tambourin. » »
Anna Seghers : *La révolte des pêcheurs,* traduit de l'allemand par Romana Altdorf. Préface de Félix Bertaux; Rieder. 15 »
Georges Simenon : *Pietr le Letton;* Fayard. 6 »
Jacques Vallergues : *Aux trois belles filles.* Préface de Claude Farrère; Flammarion. 12 »
Guy Vernon : *Jacqueline devant l'amour. Une Parisienne à Tahiti;* Messein. 12 »

Sciences

Docteur G. Cattier : *La procréation humaine.* Avec 70 figures; Maloine. » »
R. Gabillion : *Soies artificielles et matières plastiques;* Colin. 10,50
Henri Galbrun : *Théorie mathématique des assurances;* Colin. 10,50
Major R. W. G. Hingston : *Problèmes de l'instinct et de l'intelligence chez les insectes (insectes des Tropiques),* traduit de l'anglais par le Dr S. Jankélevitch. Préface de M. E. L. Bouvier. Avec 37 figures; Payot. 25 »
M. Kraitchik : *La mathématique des jeux ou Récréations mathématiques;* Imp. Stevens fr.; Bruxelles. » »

Sociologie

Joseph Boyer : *L'école laïque contre la classe ouvrière;* Bureau d'éditions. 1 »
Gina Lombroso : *La rançon du machinisme,* traduit de l'italien par Henri Winckler. Préface de Guglielmo Ferrero; Payot. 20 »
Georges Valois : *Guerre ou révolution;* Libr. Valois. 15 »
J. Wilbois : *La logique du chef d'entreprise;* Alcan. 18 »

Théâtre

L. Jouaville : *L'Excommunié,* pièce en 5 actes, en vers; Messein. 12 »
Henriette Magy : *Raquel. La vie et l'art de Raquel Meller.* Avec un portrait; Studio technique d'éditions. 15 »
Alfred Mortier : *Le divin Arétin,* comédie en 4 actes; Messein. 12 »

Varia

Depasse : *L'annuaire des bi-liothèques* (belges). Administra-on, bibliotechnie, bibliographie; dit. Labor, Bruxelles, et Fisch-acher, Paris. 25 »

l Lesourd : *L'année mission-aire 1931*, avec la collaboration e nombreux ecclésiastiques. Pré-ace de S. E. le cardinal Verdier. ombreuses illust.; Desclée de rouwer. 7 »

Le procès du parti industriel de Moscou, compte rendu abrégé. Préface de Pierre Dominique; Bureau d'éditions. 12 »

*** *Spaniels et Retrievers*. Les diverses variétés de spaniels de chasse. Les diverses variétés de retrievers. Historique. Description. Utilisation. Standards officiels. Avec des illust.; L'Eleveur. 25 »

MERCVRE.

ÉCHOS

ort de Madame Verhaeren. — Prix littéraires. — La commémoration Paul Verlaine au Luxembourg. — Controverse sur le rythme. — L'in-tion du Phonographe. — 17, rue Clauzel. — 19, rue Clauzel. — Le hat Noir ». — A propos de Flaubert et de Maupassant. — A propos Paris-Bagdad-Paris en dix jours. — Les Amis de la Prononciation nçaise du latin. — Erreurs académiques. — Un club original. — Bandi-ne ou guerre civile aux Etats-Unis? — Le Sottisier universel. — Publi-ons du « Mercure de France ».

Mort de Madame Verhaeren. — Une grande âme s'est repliée. dame Emile Verhaeren n'est plus. Elle fut la compagne accom-e, dévouée, intelligente; en tout digne de lui, son égale, son et, sa conscience reflétée. Non seulement parce que, depuis la rt du poète, elle a été la gardienne attentive de son œuvre et de gloire, mais parce que par les qualités de l'esprit, la générosité nspiration et de sentiment, la compréhension ardente de toutes choses de la vie et de la pensée, elle a été la continuatrice fidèle liscrète de celui, sa raison d'être, à qui elle ne s'étonnait même s d'avoir tant survécu.

.e respect unanime des amis, des admirateurs d'Emile Verhae-, mieux, leur pieuse affection l'environnait; esprit lucide, éner-ue, toute bonté, toute grâce, corps douloureux et infirme depuis n des années, d'un culte profond, sincère. Il semblait qu'elle se formée pour lui; les familiers des débuts de leur union comme x des années récentes n'avaient jamais perçu d'elle qu'elle pût différente de lui, et depuis que le tragique destin l'avait ravi, tout où elle était, lui aussi était présent.

t cependant quelle personnalité décisive en sa douceur, jamais ifférente à rien, ni hésitante; un élan l'emportait, et toujours rvoyant, et en tout judicieux; d'une indulgence incomparable à x qu'elle chérissait. Vivre en son intimité, y passer une heure, ait se grandir, s'approcher toujours d'elle comme de lui.

'œuvre achevée, propagée par les soins diligents auxquels elle ait consacrée; le don du cabinet de travail de Verhaeren à la

Bibliothèque Royale de Bruxelles, la continuité de son souvenir assurée où il a vécu, travaillé, où il est mort, où sa tombe comme un symbole de gloire et de deuil domine les eaux du sombre Escaut, qu'il aima et qu'il a chanté, et cette retraite chère du Caillou-qui-bique, réédifiée après que la guerre l'eut détruite... Madame Verhaeren avait quitté pour habiter Bruxelles l'appartement où tous deux avaient vécu à Saint-Cloud. Depuis plusieurs années, elle n'était pas revenue en France, elle s'y promettait sans cesse, nous l'attendions dans le courant de ce mois de juin...

Elle repose, aux côtés de son mari, en Flandre, à Saint-Amand. — A. F.

§

Prix littéraires. — Le prix Claire Virenque pour 1930 a été attribué à Mlle Mathilde Laforgue pour l'ensemble de son œuvre et le Prix des Vignes de France à M. Alban Aribaud, pour son livre *Le Dieu de pourpre et d'or.*

Le Prix Littéraire du Lycéum de France (5.000 francs), fondé par Mme de Cobo et réservé aux auteurs femmes de nationalité française pour une œuvre s'adressant à l'enfance et à l'adolescence, a été décerné pour la première fois le 23 mai. La lauréate est Mme Jeanne Roche-Mazon, pour son volume *Contes du ver luisant.*

Le prix annuel du roman du Cercle littéraire français (5.000 fr.), réservé à un jeune auteur de tradition française encore inédit, a été décerné à M. Romain Roussel pour le manuscrit d'un ouvrage intitulé *Les Chemins des Cercles.* Un manuscrit de M. Georges Belloni, *La Porte d'Ivoire,* a reçu ensuite une bourse de 1.000 fr.

§

La commémoration de Paul Verlaine au Luxembourg. — Elle est annoncée pour le dimanche 28 juin, et c'est au Café Soufflet qu'aura lieu, sous la présidence de M. Charles Le Goffic, le déjeuner traditionnel.

§

Controverse sur le rythme.

Ce 16 mai 1931.

Mon cher ami,

M. Pius Servien abuse. Je ne l'imiterai pas. Je lui ai suffisamment fourni l'occasion de s'étaler. Il est temps, je pense, pour vos lecteurs, d'arrêter les frais. Dans sa dernière réponse (*Mercure* du 15 mai), il n'est pas une de ses affirmations dont on ne démontrerait aisément la gratuité : accent d'intensité ou non chez les anciens Grecs, accent tonique dans la théorie générale du rythme, « sensa-

ı » du rythme distincte de ses composants plus ou moins cons-
ıts, « loi simple » issue d'une série de « nombres entiers » repré-
tatifs d'un rythme, « rythmes toniques » insoupçonnés en prose,
s « en fonction » d'une prose originelle, etc. Autant de proposi-
ıs vaines et arbitraires ou autant de questions qui ont été main-
fois abordées et que la phonétique expérimentale a pour une
nde part résolue.

Quant à la phonétique expérimentale, elle n'a pas besoin que je
défende. Elle aura toujours contre elle les livresques qui ne
ılent pas sortir le langage vivant de l'écriture et les comptables
chiffres en l'air. Mais les livres du maître sont là. Seulement il
st pas donné à tout le monde de les comprendre et il y faut une
gue et soumise préparation.

Croyez-moi, etc...

ROBERT DE SOUZA.

§

L'inventeur du phonographe.

Paris, le 19 mai 1931.

Mon cher directeur et ami,

M. Marcel Boll, de son propre avis expert (ou compétence) —
sque experts (ou compétences) il y a — s'abrite modestement
rière l'opinion d'une autre compétence pour signifier au *pro-
e* que « Charles Cros n'est pas le *véritable* inventeur, c'est-à-dire
nt tout *le réalisateur* de la machine parlante ». Ce n'est là
une opinion, — l'opinion, entre cent, d'un professeur (du moins,
le suppose) entre cent autres — et c'est une opinion que je me
use absolument à considérer comme article de foi, si galonné
diplômé que puisse être le répondant de M. Boll. Car il s'agit
d'une question de fait et de dates, une fois pour toutes éluci-
et qui n'a jamais été contestée par personne : le phonographe
rit et *nommé* plusieurs mois avant la première communication
dison. Le pli cacheté de Charles Cros est du 30 avril 1877; l'ar-
e de la *Semaine du Clergé* (où le mot *phonographe* apparaît
ır la première fois) est du 10 octobre 1877; le pli cacheté de
ırles Cros est lu à l'Académie des Sciences le 3 décembre 1877
publié dans les comptes rendus de l'illustre compagnie. Le pre-
er brevet d'Edison est du 19 décembre 1877. *Quant à la descrip-
ı de l'appareil, par Edison,* elle ne figure que dans un certificat
ddition au brevet d'Edison, daté du 15 janvier 1878.

Ce n'est pas tout. J'ai demandé à M. Marcel Boll sur quoi il ba-
son affirmation que Graham Bell — plutôt qu'Edison — était,
on avis, l'inventeur de la machine parlante. Sur ce point, silence

complet. Tant que le compétent M. Boll ne m'aura pas donné à ce sujet d'explication plausible, je persisterai à croire que cet expert a tout simplement confondu phonographe et téléphone, ce qui, somme toute, est à la portée du premier profane venu.

Croyez-moi, etc... GUY-CHARLES CROS.

§

17, rue Clauzel.

Paris, 1er juin 1931.

Cher monsieur Vallette,

On corrige généralement pour rectifier une erreur. M. Léon Deffoux, lui, se propose de corriger pour en créer une. Cela conférera incontestablement une nouveauté à son ouvrage.

M. Deffoux s'obstine à croire que Maupassant eut, rue Clauzel, *deux* domiciles, un domicile légal, au n° 17, un autre... sentimental au n° 19. M. Deffoux n'a pas réfléchi : 1° que, quand un homme tient à cacher une liaison, il ne va pas louer une garçonnière dans l'immeuble voisin de celui où il loge. Il la prend dans un autre quartier; 2° qu'en 1880, la rue Clauzel n'étant pas précisément une rue bourgeoise, Maupassant, qui était garçon et demeurait dans une maison exclusivement habitée par des filles — il en était de même du 19 — n'avait nul besoin d'une garçonnière. Il pouvait, sans se gêner, recevoir ses maîtresses chez lui.

Au surplus, le 29 mars 1931, la Ville de Paris ne s'est pas proposé d'honorer, par l'apposition d'une plaque commémorative, la maison où Guy de Maupassant *aurait eu* sa garçonnière, mais celle où il demeura de 1878 à 1880 et « où il composa son chef-d'œuvre *Boule-de-Suif* ». Cette maison porte le n° 17 et non le n° 19.

Aux preuves déjà fournies à cet égard, j'ajouterai celle-ci :

Le télégramme expédié de Rouen par Lapierre à Maupassant pour lui annoncer la mort de Flaubert porte comme adresse : MONTPASSANT (sic), 17, R. CLAUZEL. PARIS.

M. de Castellane et MM. les membres des Commissions compétentes du Conseil Municipal trouveront ce document, reproduit en *fac-similé* dans le *Manuscrit autographe*, de M. Jean Royère (N° 16, juillet-août 1928, p. 57).

Veuillez agréer, etc... AURIANT.

§

19, rue Clauzel. — On nous écrit :

Ce 29 mai 1931.

Corollaire, à propos des 17-19 de la rue Clauzel :

En 1879, j'habitais en face au 16. Tout ce que dit *Mercure de*

France est exact. Cependant, au 19, il y avait quelque chose, que mes yeux de 24 ans connurent bien, mais que les yeux de Maupassant connurent... beaucoup mieux :

Une jolie blonde !

ALFRED QUIDANT,
Compositeur de musique.

§

Le « Chat Noir ».

Il manquait un journal au *Chat Noir*, écrit M. Auriant (1). Harry Alis se chargea de l'en doter. Le 1er octobre 1882, *Panurge* faisait son apparition, ayant pour directeur Alis et pour rédacteur en chef Félicien Champsaur.

Sans doute,... mais un journal manquait si peu au *Chat Noir* que, depuis le 14 janvier 1882, paraissait *le Chat Noir*, « journal des intérêts de Montmartre », sous-titre qui disparut à partir du n° 8 (4 mars 1882).

Le premier numéro portait en manchettes les noms d'Emile Goudeau et de Rodolphe Salis, comme rédacteur en chef et comme directeur. Avaient collaboré à ce numéro, illustré d'un supplément et d'une grande page de Salis qui n'avait pas encore oublié son métier de peintre, Henri Pille par sa vignette de titre qui n'a jamais changé, à une exception près, Goudeau avec un fragment de son poème des *Polonais* et ses *Voyages de découvertes* signés A'Kempis, Clément Privé, sous le pseudonyme de Jacques Lehardy, et Eugène Torquet, avec une *Ballade de joyeuse Bohème,* dédiée au peintre Paul Signac. — P. DY.

§

A propos de Flaubert et de Maupassant (2). — La ligne de points qui figure dans la lettre de Flaubert à Maupassant du 19 février 1880, reproduite dans le *Gaulois* du 21, puis dans toutes les éditions de la *Correspondance,* n'a point trait, que je sache, à Raoul Duval, ou ce serait une répétition bien inutile, ce qui n'était guère dans les habitudes de Flaubert.

La phrase citée par le *Journal de Rouen* du 3 mars 1895 est en effet empruntée mot pour mot à une autre lettre de Flaubert, également adressée à Maupassant et antérieure d'un ou deux jours :

Enfin, *si les choses tournent mal, si tu es condamné à Etampes, tu en rappelleras à Paris, et alors il faudra prendre un grand avocat et faire un bousin infernal. Raoul Duval, dans ce cas-là, serait bon;* mais nous

(1) *Mercure de France,* 1er mai 1931.
(2) Cf. *Mercure de France,* 1er mai 1931, p. 609.

n'en sommes pas encore là. Avec un peu d'adresse on peut tout arrêter.

La lettre pour le *Gaulois* est difficile à cause de ce qu'il ne faut pas dire. Je vais tâcher de la faire le plus dogmatique possible. Sur ce, je commence mes billets pour tes protecteurs dont il faut user, après quoi je me mettrai à l'*œuvre*. (Tu l'auras, j'espère, demain soir) (1).

Une lettre précédente indiquait ces protecteurs, qui sont bien ceux indiqués par le *Journal de Rouen* :

1° Va chez Commanville pour qu'il prie M. Simonot de parler de toi à Grévy ou au frère de Mme Pelouze, Wilson. M. S... voudra-t-il faire la démarche? C'est douteux; enfin, essayons.

2° Voici une lettre pour Cordier, sénateur. Cordier est très puissant, car il dispose d'un groupe au Sénat.

3° Une autre pour le poète Laurent Pichat, sénateur, et qui a été poursuivi pour avoir publié la *Bovary*.

4° Mais avant tout, n... de D...! va chez d'Osmoy. Pour ces affaires-là c'est un brave! Et pousse-le ferme sans aucun ménagement.

5° Et va chez Bardoux aussi. Du reste, je vais lui écrire quelque chose de *corsé*.

6° Sous prétexte de reprendre tes vers, va chez Mme Adam et conte-lui ton histoire. Je la crois bonne femme au fond ,et que Pouchet y aille un peu avant toi.

7° Vacquerie m'a toujours dit que le *Rappel* était à mon service. Je vais le mettre à l'épreuve. Mais encore une fois je ne crois pas qu'il faille maintenant irriter MM. les juges.

8° Va trouver Popelin, homme de jugement, et qu'il demande de ma part à Demaze ce qu'il faudrait faire. Demaze est un conseiller à la Cour très malin et qui peut te donner de bons conseils (2).

Tous ces « protecteurs » de Maupassant sont suffisamment connus pour qu'il soit inutile d'alourdir cet écho par des notes les concernant. En ce qui touche Mme Pelouze et les séjours de Flaubert à Chenonceaux, il suffira de rappeler la brochure de Charles Richard: *Chenonceaux et Gustave Flaubert* (Tours, Deslis frères, 1887, in-12 de 63 pp.), et l'article, depuis recueilli dans les *Promenades littéraires*, que René Martineau y a consacré ici-même (*Mercure de France*, 1er mars 1911, pp. 95-102).

PIERRE DUFAY.

§

A propos de Paris-Bagdad-Paris en dix jours.

Athènes, le 21 mai 1931.

Monsieur le directeur,

Les « moyens de transport » se modifient; les relations des voyageurs n'en deviennent pas plus exactes.

Je lis dans « Paris-Bagdad-Paris en dix jours » (*Mercure de France*, 15 mai 1931), p. 30 :

(1) *Correspondance*, édition Conard, p. 416.
(2) *Correspondance*, édition Conard, pp. 415-416.

Délos... est nettement visible, quoique toute petite, Délos, où Latone enfanta Apollon, sous un palmier, près du lac sacré que nous repérons facilement, semblable à un petit miroir tout rond près du rivage.

Le miroir devait être bien terne : le lac sacré, devenu un foyer d'infection, a été entièrement comblé par les soins du gouvernement hellénique entre les années 1925-1927.

Veuillez agréer, etc... P. ROUSSEL,
Directeur de l'Ecole Française d'Athènes.

§

Les Amis de la Prononciation française du Latin. — L'Armée et la Marine qui ont toujours eu le culte des lettres et le respect de nos traditions, ont donné beaucoup d'adhérents aux *Amis de la Prononciation française du Latin.* Nous citerons :

Le général de Boissieu, le général de Vaulgrenant, le général Prax, le général Valdant, l'intendant général Grandclément, les colonels de Courcy, Dodun des Perrières et Larzillière, le capitaine de vaisseau Lagier, l'ingénieur hydrographe en chef Florian La Porte, les lieutenants-colonels Bonjean, Carnot, Pichat, Paul Renard, Rousset, de Thomasson, Gérin.

La diplomatie est représentée par MM. Edouard Clavery, Henry Jullemier, comte Henri de Manneville, Georges Saint-René Taillandier, A. Barthélemy.

Autre lettre d'un curé :

Pourquoi je prononce toujours le latin en « om »? Parce que je suis né en Touraine et que j'estime trop le beau langage pour le prostituer.

J'aime beaucoup les Auvergnats et j'apprécie leurs qualités d'ordre et d'endurance, qui en font les premiers des Français. Mais je me garde bien de prononcer comme eux. Si je « scie » du bois, en français, à l'heure du travail manuel, je ne vois pas la nécessité, à l'heure de la prière, de me mettre en latin « ante factem Domini ».

J'aime aussi beaucoup les Italiens, et ce n'est pas moi qui chercherai à rabaisser, même au comparatif, les qualités qu'ils possèdent au superlatif. Mais je ne suis pas jaloux de leur langue et la leur laisse volontiers, comme je laisse aux Anglais la prononciation anglaise et aux Allemands l'allemande. J'ai une fois assisté à une grand'messe chantée par un Anglais. Quel Evangile! Quelle Préface! Mon Dieu, préservez-moi de jamais prononcer de la sorte!

Un prêtre de mes amis, qui connait l'allemand pour l'avoir appris dans ses quatre années de captivité et qui le parle très bien, me récitait, il y a quelques jours, le *Salve Regina* avec l'accent teutonique. C'est encore autre chose, et c'est à cent lieues de la cuisine linguistique que servent à leurs fidèles les malheureux curés qui, sans conviction (ils disent leur bréviaire en « om »), se sont crus obligés d'aller au-devant du désir de quelques évêques.

Je ne prends pas au sérieux les prétextes de ceux qui pensent unifier la prononciation du latin. Que ne cherchent-ils d'abord l'unification de la prononciation du français, de Nantes à Strasbourg, de Brest à Bordeaux, de Dunkerque à Perpignan! Pourquoi n'obligeraient-is pas les gosiers du Nord à perdre de leur rudesse pour prendre un peu de la chaleur et de la musique des gosiers du Midi?

Comme le Bon Dieu doit sourire de toutes ces petites discussions entre Bonhomme et Bounhomme!

Il y avait au douzième siècle, à Loudéac, un gentilhomme du nom de Eon. Un jour, à l'église, il entendit le prêtre prononcer cette formule : *Per eum qui venturus est judicare vivos et mortuos*. Comme *eum* se prononçait alors *eon*, il s'imagina que la formule s'appliquait à lui, qu'il était le fils de Dieu, appelé pour juger les vivants et les morts, et pour épurer la terre par le feu. Il était depuis des siècles désigné par les Saintes Ecritures pour remplir cette terrible mission.

Sa folie fut contagieuse. Il parcourut diverses provinces, augmentant le nombre de ses prosélytes, jusqu'à ce qu'il arrivât en Champagne, où sa fortune l'abandonna. Un concile s'était assemblé à Reims, sous la présidence d'Eugène III, dans le but de rétablir la paix de l'Eglise.

Le 22 mars 1148, notre fou fut arrêté et conduit devant les prélats. Il se tenait appuyé sur un bâton fourchu. On lui demanda ce que signifiait ce support. « C'est, répondit-il, un grand mystère. Lorsque je tiens ce bâton les pointes en l'air, Dieu a en sa puissance les deux tiers du monde et m'abandonne l'autre. Mais si je renverse ces deux pointes, alors, plus riche que mon père, je commande aux deux tiers du monde, et Dieu n'a plus que l'autre tiers. »

A ces propos, on comprit que le malheureux Eon ne méritait d'autre châtiment que la prison. Il mourut d'ailleurs peu de jours après des mauvais traitements que lui firent éprouver ses gardes. Le concile ne fut pas aussi indulgent envers ses disciples, auxquels il avait donné les noms de la Sagesse, la Terreur, le Jugement, etc. Ils furent tout d'abord exorcisés, puis livrés aux flammes. Tandis qu'on les conduisait au supplice, ils essayèrent de commander aux éléments, car Eon leur avait persuadé qu'ils en avaient le pouvoir. Ils ne purent contenir leur surprise en voyant que les éléments ne leur obéissaient pas.

La morale de cette histoire, c'est que la prononciation du latin a plus d'importance qu'on ne croit. Vous me direz peut-être que si le mot *eum* avait été alors prononcé *eoum*, comme on le voudrait aujourd'hui, Eon ne serait pas devenu fou. Il ne se serait pas cru appelé à juger les vivants et les morts. Il se peut, mais

ce qui m'intéresse, moi, c'est de constater par là que la prononciation française du latin, selon la langue de l'époque, a existé de tout temps.

Pourquoi la veut-on supprimer ? J'ai beau mettre mes lunettes, je ne vois pas l'avantage qui en résultera pour le catholicisme en France. « Elle ira rejoindre dans le panier à oubli le rabat, les proses françaises, les tons des psaumes, les faux bourdons, tous nos vieux usages, en attendant la disparition complète de ces belles messes de Dumont qui plaisaient tant aux fidèles, et qu'il est permis, sans impiété, de préférer hautement à certaines messes du graduel. »

Et puis après ?

A. BARTHÉLEMY.

Erreurs académiques. — Dans le discours de réception prononcé à l'Académie française, le 30 avril dernier, par M. André Chaumeix, on peut relever une inexactitude assez grave dans l'esquisse biographique que le récipiendaire a tracée de son illustre prédécesseur.

« Il a été maire de Montmartre, membre de la Commune, partisan de la guerre à outrance, député à l'Assemblée nationale », a dit de Clemenceau le nouvel académicien.

Cette phrase contient une erreur qui risque de devenir vérité historique, étant donné la circonstance dans laquelle elle a été prononcée. Maire de Montmartre en 1870-71, jusqu'au début de la Commune, Clemenceau ne fit pas partie de celle-ci, bien au contraire! « Il était, dit un historien impartial des événements, Da Costa, pour la conciliation, ce qui le rendait suspect et au comité central et au gouvernement. » Et, dès le 18 mars, il fut chassé plutôt violemment de la mairie de la place des Abbesses par les hommes de la Commune. La meilleure preuve en est la protestation qu'il fit afficher le lendemain, protestation qui a été reproduite ici même, il y a quelques années, d'après l'original, daté de 1871, conservé à la Société du Vieux-Montmartre.

Dans la réponse faite au remerciement de M. Chaumeix, on peut relever une erreur d'un autre ordre; erreur de citation dont, à vrai dire, M. Louis Madelin ne peut guère porter la responsabilité, le *Chant du départ*, comme tous les chants devenus populaires, ayant été plus ou moins défiguré, paroles et musique, en passant de bouche en bouche et d'éditeur en éditeur.

Le vers initial de « cette seconde *Marseillaise* que Marie-Joseph Chénier et Méhul avaient, en l'an II de la République, composée pour les soldats de la nation déjà victorieuse », n'est pas :

La Victoire en chantant nous ouvre la *carrière*,

mais bien :

La Victoire en chantant nous ouvre la *barrière*.

c'est-à-dire la barrière de places fortes qui marquait, au XVIII[e] siècle, la frontière entre la France et les Pays-Bas, et qui, reconnue à Utrecht par le traité dit « de la Barrière », en 1713, garantissait ces places à la Hollande et à l'Empire. Les victoires qui les emportèrent, de mai à juillet 1794, donnèrent lieu, aux Tuileries, aux fêtes des 29 juin et 4 juillet. Le *Chant du Départ* fut-il exécuté pour la première fois à cette dernière, ou seulement le 14 juillet, au « Concert du Peuple »? La question a été longtemps débattue entre les historiens de la musique révolutionnaire, *et adhuc sub judice is est.*

Quoi qu'il en soit, dans l'hymne de Chénier et Méhul, il ne s'agit pas de carrière, mais de barrière, et le développement porte à faux, dont M. Madelin fait suivre sa citation : « Tous pensaient alors que la victoire, en effet, nous ouvrirait la carrière. Par quel étrange sortilège la victoire nous l'a-t-elle, au contraire, en quelque sorte fermée? » — J. G. P.

§

Un club original. — Découpé dans l'*Ami du Peuple* du 23 mai:

Il y a des clubs de tous genres aux Etats-Unis; il y en a même un qu'on ne connaissait pas et que la police, mise en mouvement par une dénonciation, vient de découvrir. C'est celui des suicidés.

Les membres de ce club étaient trente; ils ne sont plus que vingt-six. Quatre ont déjà quitté volontairement cette planète. Les membres de ce club, tous atteints d'une maladie grave et considérée comme incurable par la Faculté (c'était la première condition d'admission dans le cercle) prenaient l'engagement (seconde condition), de se tuer si les prières dites à leur intention par le pasteur du Club restaient inefficaces. Quand le membre du Cercle, mis dans l'obligation de disparaître, manifestait quelque hésitation, d'ailleurs bien explicable, un de ses collègues, après les sommations d'usage par lettre recommandée, n'hésitait pas à lui loger une balle dans la tête pour lui apprendre que les règlements doivent être respectés.

Le Club étant dissous, les vingt-six membres survivants en seront réduits à mourir, de leur maladie ou de vieillesse.

Un lecteur nous écrit :

Ce club, *qu'on ne connaissait pas et que la police vient de découvrir*, était pourtant déjà familier aux lettrés, car il est né dans un ouvrage du célèbre Stevenson, *Nouvelles Mille et Une Nuits*, et l'on ne peut pas dire que cet ouvrage date d'hier, car sans parler des éditions anglaises, une version française a paru chez Hetzel, il y a quelque cinquante ans.

I

Banditisme ou guerre civile aux Etats-Unis? — Le United States Attorney pour New-York (Est), Howard W. Ameli, vient de faire à la Convention des Usiniers du New-Jersey (un quart presque des usines des Etats-Unis) tenue le 9 mai à Atlantic City d'intéressantes communications appuyées sur les enquêtes de la Commission Criminelle de New-York, et citées par le *Christian Science Monitor*.

Les *racketeers* (on sait qu'il s'agit de brigands qui perçoivent des impôts annuels sous menace de pillage et de meurtre comme le font les gouvernements, mais qui diffèrent de ceux-ci en ce qu'ils distrayent une partie de leurs recettes pour la seule corruption et non pour les besoins publics) les racketeers percevraient par an de 12 à 15 milliards de dollars (300 à 425 milliards de francs). Il n'est pas question de ce que touchent les bootleggers spécialistes de l'alcool. C'est plus que n'ose demander le gouvernement pour ses impôts.

Ceci, joint aux 10 à 12.000 assassinats annuels impunis, constituerait dans nos pays civilisés la plus terrible des guerres civiles de notre histoire. Là-bas l'optimisme, l'hypocrisie et la peur se joignent pour imposer à tous le silence. Peut-être y a-t-il dans l'air une influence qui ramène l'Amérique à l'état de pillage et meurtre organisés qu'était la civilisation rouge des Apaches et des Sioux?

L'Attorney se plaint que le racketeering ait développé une technique trop parfaite. La police appartient aux bandits. Les juges sont trompés par les faux témoignages quand ils ne sont pas achetés ou intimidés. La plupart des crimes, dit-il, sont commis par des jeunes gens, et souvent des jeunes filles, de 18 à 25 ans. Dans un style édifiant, il attribue ce fait à une insuffisante action des Sunday schools, ces réunions religio-sociales du dimanche pour la jeunesse.

Il recommande une action unie, prompte et vigoureuse de tous les citoyens si l'on ne veut pas voir les deux derniers remparts de l'ordre légal : la Maison-Blanche et l'armée, devenir aussi les instruments des bandits.

Cette éventualité, qu'il faut craindre, ferait-elle alors que la parfaite technique du racketeer serait appliquée par les Etats-Unis dans leur politique extérieure?

Mais reprenons. Cet état de choses, dit l'Attorney, est né de la prohibition. La contrebande s'armant pour combattre et corrompre a donné une aide et un exemple à tous les mécontents.

C'est peut-être, en effet, une forme de domination du prolétariat et du crime, mais plus intelligente que la forme russe : Elle tond le troupeau des producteurs, mais ne le détruit pas. — GEORGE SOULIÉ DE MORANT.

§

Le Sottisier universel

Les *Chinacos,* plus audacieux que jamais, venaient tirer des coups de fusil jusque dans le village, et, toute la nuit, nos vedettes et nos sentinelles avancées furent exposées à leur feu, heureusement meurtrier. — ARMAND PRAVIEL, *Les Œuvres libres,* p. 320.

Il se dégage, se débarrasse de son adversaire de gauche d'un coup de pointe et de celui de droite d'un coup d'estoc. — ARMAND PRAVIEL, *Les Œuvres libres,* p. 331.

La *Gazette de Lausanne* a reçu, nous dit l'*Opinion,* un timbre-poste français de 0 fr. 50, sur l'envers duquel se trouve écrit, au crayon, par six fois, l'oraison dominicale. L'auteur de ce chef-d'œuvre de patience et de virtuosité est un M. William Sémon, du Brarsus, qui n'utilisa point de loupe! Quels yeux, et quelle plume! — *Comœdia,* 13 mai.

Or, j'ai besoin d'être sauvé, car je suis, financièrement, un naufragé de la Méduse, quoique je languisse sur des flots infiniment éloignés du Pacifique. — LÉON BLOY. (Lettre à l'Abbé Anger, cité dans *L'Ame de Léon Bloy,* de Hubert Colleye, p. 225).

Que sont les jugements dont nous souffrons, surtout dans la sérénité du soir, à la veille de la mort presque désirée, à côté des tourments qu'ont subis mes ancêtres albigeois et du bûcher où Galilée disait : « Et pourtant elle tourne! » — EUGÈNE LAUTIER, *L'Homme libre,* 16 mai.

§

Publications du « Mercure de France »

NOS RENCONTRES (*Sully-Prudhomme, José Maria de Heredia, Paul Verlaine, Villiers de l'Isle-Adam. Judith Gautier. Paul Adam. Jules Laforgue. Ephraïm Mikhael et Pierre Quillard, Marcel Schwob, Georges de Porto-Riche, Vicomte de Guerne, Robert de Bonnières, Robert de Montesquiou-Fezensac Swinburne et Heredia, Les Portraits de Mallarmé, Mallarmé et les Peintres, Louis Ménard et Leconte de Lisle, Une Journée avec Barrès*), par Henri de Régnier, de l'Académie française. Volume in-16 double couronne, 12 francs. La première édition est constituée par 745 exemplaires sur vergé pur fil Lafuma, numérotés de 100 à 844, à 40 francs, et 25 exemplaires hors commerce marqués à la presse de A à Z. Il a été tiré dans le format in-8 raisin : 22 exemplaires sur Japon impérial, numérotés à la presse de 1 à 22, à 175 francs, et 1 exemplaire hors commerce; 77 exemplaires sur Hollande Van Gelder, numérotés à la presse de 23 à 99, à 120 francs, et 15 exemplaires hors commerce.

TABLE DES SOMMAIRES

DU

TOME CCXXVIII

—

Le Gérant : A. VALLETTE.

Typographie FIRMIN-DIDOT, Paris. — 1931.



LES CLASSIQUES

GÉNIE DE LA FRANCE



EXTES INTÉGRAUX **PAPIERS DE CHOIX**

TYPOGRAPHIE PARFAITE

5 Francs
SUR VÉLIN

15 Francs
SUR ARCHES

N VENTE DANS TOUTES LES LIBRAIRIES :

H. DE BALZAC : Mémoires de deux jeunes Mariées. . . . . 1 vol.
BAUDELAIRE : Les Fleurs du Mal. . . . . 1 vol.
Benjamin CONSTANT : Adolphe. — Le Cahier rouge. . . . . 1 vol.
LA FONTAINE : Fables complètes . . . . 2 vol.
LAMARTINE : Graziella . . . . 1 vol.
MÉRIMÉE : Carmen. — Arsène Guillot. — L'Abbé Aubain. . 1 vol.
GÉRARD DE NERVAL : Les Filles du Feu. — Le Rêve et la Vie . . . . 1 vol.
Abbé PRÉVOST : Manon Lescaut. . . . . 1 vol.
STENDHAL : Le Rouge et le Noir. . . . . 2 vol.
Claude TILLIER : Mon Oncle Benjamin.. . . . . 1 vol.
VILLON : Poésies complètes. . . . . 1 vol.

★

OUS PRESSE, POUR PARAITRE en JUIN et JUILLET :

H. DE BALZAC : La Femme de Trente Ans . . . . 1 vol.
CHATEAUBRIAND : Atala. — René. — Le Dernier Abencérage. . . . . 1 vol.
PASCAL : Pensées. . . . . 1 vol.
PERRAULT : Contes . . . . 1 vol.
VOLTAIRE : Romans et Contes . . . . 4 vol.



haque ouvrage est complet dès sa parution.
l paraîtra en moyenne cinq titres nouveaux par mois.
ous les volumes se vendent séparément.
n peut aussi s'abonner à la série des 50 volumes de la première série (1931).
Prospectus détaillé et spécimens sur demande.



ÉNIE DE LA FRANCE, Service M.F., 17, r. Froidevaux, PARIS (14e)

BULLETIN FINANCIER

paisse a encore sévi durant toute la quinzaine dernière. Elle fut profonde et de. Et il est presque superflu d'indiquer qu'elle s'affirma particulièrement à York. Le marché américain est en effet des plus sensibles, en raison de l'ab- de toute organisation particulière réservée aux opérations à terme, c'est-à- ux opérations essentiellement spéculatives. Aussi, la publication de statistiques courageantes sur la situation de la sidérurgie américaine, puis l'annonce de deux s pres...es consécutives des prix du cuivre, ensuite un nouvel affaissement des du pétrole brut et enfin la suspension du dividende trimestriel d'une impor- compagnie de chemins de fer — Père Marquette — ne pouvaient manquer r des répercussions sérieuses sur la cote de Wall Street.

ondres, le bruit mené autour de la campagne allemande contre les réparations r une révision du plan Young a incité les baissiers à suivre les indications de York.

n, à Paris, des ventes pour compte étranger ont été constatées. Et, d'autre es polémiques soulevées par la manifestation des Casques d'Acier sont venues r au malaise général.

tous les marchés du monde règne donc à l'heure présente une dépression pro- qui reflète le découragement des producteurs et des intermédiaires.

e dépression n'est pas à la veille de disparaître. Des stocks considérables restent t à écouler. Des troubles sociaux sont signalés un peu partout comme consé- es de licenciements et de chômage. L'Europe centrale connaît, au point de vue er, des heures graves avec la défaillance de l'Oesterreichische Kredit Anstalt. ncurrence soviétique redouble ; elle parvient à évincer les pétroliers mexicains au Mexique et les exportateurs australiens de blé jusqu'en Australasie. La souffre de la baisse du métal argent et ne peut acheter à l'Europe, qui connaît une crise intense de débouchés.

est le tableau général de la situation économique du monde au début de juin, qu'il est logique de considérer, en temps normal, comme l'un des meilleurs pour merce et l'industrie.

Bourse s'inquiète donc — et justement — de tous les faits signalés ci-dessus et serait puéril de celer. Elle redoute une accentuation de la crise, une diminution le des bénéfices pendant l'exercice en cours. Et son opinion s'appuie sur l'ob- ion des résultats obtenus par diverses compagnies d'envergure mondiale comme al de Suez et la Royal Dutch.

rentes sont à peu près seules à conserver de bonnes dispositions. Elles sont nant considérées comme des valeurs-refuges, tant en raison de l'importance r revenu net que des garanties qu'elles présentent. En revanche, le groupe re connaît des heures très sombres ; l'action Banque de France a subi une baisse ante, qui s'explique par la prévision d'une diminution des intérêts et agios de grand institut d'escompte. Les chemins de fer étrangers sont affectés par des , causées par la contraction de leurs recettes. Les charbonnages et les mines t sous l'influence de considérations particulières sur le ralentissement indé- de l'activité métallurgique. Les Pétroles ont contre eux la baisse incessante *de oil* et de l'essence. Et les caoutchoucs, malgré la diminution des stocks à es et à Liverpool, sont fâcheusement impressionnés par l'affaissement du *crêpe* ce la livre. Des moins touchées par la baisse sont les Affaires d'Eaux et de ; les Valeurs d'Alimentation ; elles répondent en effet à des besoins relative- onstants.

LE MASQUE D'OR.

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

R. C. SEINE 80.493

**Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie
Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Bibliophilie
Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine**

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro de chaque mois.

FRANCE ET COLONIES

Un an : 85 fr. | 6 mois : 46 fr. | 3 mois : 24 fr. | Un numéro : 5 fr.

ÉTRANGER

1° Pays ayant accordé le tarif postal réduit :

Albanie, Allemagne, Argentine, Autriche, Belgique, Brésil, Bulgarie, Canada, Chili, Colombie, Congo Belge, Costa Rica, Cuba, Dantzig (ville libre de), République Dominicaine, Egypte, Equateur, Espagne, Esthonie, Ethiopie, Finlande, Grèce, Guatemala, Haïti, Honduras, Hongrie, Lettonie, Liberia, Lithuanie, Luxembourg, Maroc (zone espagnole), Mexique, Nicaragua, Panama, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Roumanie, Russie, Salvador, Suisse, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Turquie, Union Sud-Africaine (Cap, Natal, Orange, Transvaal, Swaziland, Territoires sous mandat de l'Afrique du Sud-Ouest), Uruguay, Vénézuela, Yougoslavie (Serbie-Croatie-Slovénie).

Un an : 105 fr. | 6 mois : 56 fr. | 3 mois : 29 fr. | Un numéro 5 fr. 75

2° Tous autres pays étrangers :

Un an : 125 fr. | 6 mois : 66 fr. | 3 mois : 34 fr. | Un numéro : 6 fr. 50

En ce qui concerne les ***Abonnements étrangers***, certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

On s'abonne à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques postaux, chèques et valeurs à vue, coupons de rentes françaises nets d'impôt à échéance de moins de 3 mois. Pour la France, nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

Il existe un stock important de numéros et de tomes brochés, qui se vendent, quel que soit le prix marqué : le numéro 5 fr.; le tome autant de fois 5 fr. qu'il contient de numéros. Port en sus pour l'étranger.

Chèques postaux. — Les personnes titulaires d'un compte-courant postal peuvent s'abonner par virement à notre compte de chèques postaux, PARIS-259-31 ; celles qui n'ont pas de compte-courant peuvent s'abonner au moyen d'un chèque postal dont elles se seront procuré l'imprimé soit à la poste, soit, si elles habitent un lieu dépourvu ou éloigné d'un bureau, par l'intermédiaire de leur facteur. Le nom, l'adresse de l'abonné et l'indication de la période d'abonnement devront être très lisiblement écrits sur le talon de correspondance.

Les avis de changements d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés d'un franc, au plus tard, le 6 et le 22, faute de quoi le numéro va encore une fois à l'ancienne résidence. A toute communication relative aux abonnements doit être jointe la dernière étiquette-adresse.

Manuscrits. — Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la revue, où ils restent à leur disposition pendant un an. Pour les recevoir à domicile, ils devront envoyer le montant de l'affranchissement.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

TYP. FIRMIN-DIDOT & Cie. — MESNIL. — 1931.